DU ROMAN

EN ANGLETERRE

DEPUIS WALTER SCOTT.

L'histoire littéraire n'est que l'histoire des opinions et des idées. Dans quelque forme que ces opinions et ces idées se jettent, quelque moule qu'elles empruntent, drame, roman ou poème, le même fonds commun, la guerre des opinions, se retrouve dans les livres. Milton, le poète idéal, spiritualiste et chrétien, procède directement de l'idéaliste Spenser. Il fait la guerre à Butler et à Roscommon, épicuriens et royalistes. Dryden, le versificateur indifférent, est père de Pope, cet admirable et ingénieux artisan d'élégantes rimes; l'un et l'autre se montrent hostiles à la rigidité calviniste, qui règne au contraire chez Bunyan, le romancier allégorique, chez Daniel De Foë, le conteur minutieux, chez Richardson, le casuiste de la narration domestique. On voit marcher sous le même drapeau l'amer et ingénieux Butler, Fielding, antagoniste ardent de toutes les hypocrisies, et le spirituel Sheridan; ils font partie d'une seule armée qui attaque l'apparence de la vertu sous les noms de Richardson, Bunyan et De Foë.

Tels sont les grands faits cachés qui, disparaissant après la mort

des écrivains célèbres, rendent l'histoire littéraire inexplicable et obscure. On s'en tient, en général, à la forme et à l'apparence; on croit avoir beaucoup fait, lorsque, selon l'habitude des monographes allemands, on a classé dans un ordre régulier tous les romanciers d'une nation, puis tous les dramaturges, et ailleurs encore tous les poètes. On ne voit pas que cet ordre prétendu n'éclaire et n'explique rien, qu'il ne fait comprendre aucun des mobiles, aucune des idées mères, aucune des passions intérieures qui donnent aux produits de l'intelligence l'impulsion, le sens et la vie. On agit comme agirait un historien qui, voulant écrire l'histoire d'une guerre, compterait dans l'une et l'autre armée et confondrait dans ses tables tous les hommes de six ou de huit pieds que lui fourniraient les deux nations ennemies; n'oubliant qu'une seule chose, le récit de la guerre elle-même et l'analyse des motifs qui l'ont fait naître, des accidens qui l'ont traversée, et des résultats qui l'ont suivie.

Qu'est devenu le roman dans la Grande-Bretagne depuis l'époque de Walter Scott? Pourquoi, descendant de son élévation éclatante, s'est-il subdivisé presque à l'infini? Quelle est la cause de ce fractionnement singulier qui, transformant sous nos yeux en mille petits filets imperceptibles cette source abondante et vive, la fait disparaître sous les sables? On compte aujourd'hui trente ou quarante espèces de romanciers britanniques; à quoi rapporter cette situation étrange? Si l'on voulait dresser le catalogue complet des modernes romanciers de la Grande-Bretagne, on ferait un travail aussi stérile que pédantesque; on laisserait dans l'ombre une des questions les plus singulières de notre époque intellectuelle, et l'on remplacerait, comme il arrive si souvent, la réalité par le simulacre. Pour faire comprendre l'histoire du roman anglais tel qu'il apparaît de nos jours, il faut nécessairement remonter au-delà de sa décadence, et savoir quelles passions et quelles idées l'ont animé et soutenu lorsqu'il jouissait de sa véritable puissance et de sa force primitive. Nous chercherons ensuite quelles causes ont atténué cette sève en affaiblissant ces passions, et chacun des noms inférieurs, chacune des œuvres médiocres ou incomplètes du temps présent, trouveront ainsi leur explication et leur valeur.

Écrire *ex professo* les annales complètes d'un genre, du roman, par exemple, ou du drame, serait une entreprise impossible. Partout des romans qui ne sont pas des romans, des comédies qui ne sont pas des comédies. Osez classer Sterne, qui n'a pas écrit une seule narration suivie, et jetez-le parmi les romanciers! Lui donnerez-vous

pour voisin Daniel De Foë, le plus servilement logique des narrateurs?

Le génie humain se joue de la forme; elle ne le domine pas, il la pétrit. Ne sont-ce pas des écrivains de romans que Fielding, Swift, De Foë et Sterne? Ils ne se ressemblent en rien. Sterne s'assied au bord de la route, écoutant le vent qui siffle et regardant le nuage qui passe, puis le voyageur enveloppé de son manteau, puis enfin la jeune fille assise sur son âne, et montrant le bout de son petit pied chaussé pour la fête. Sterne est un fils sceptique, bâtard et sentimental de l'observateur Shakespeare. Romancier, lui! nullement. Il est romancier comme le hasard; ce dieu va venir, qui lui donnera larmes et sourire. Swift, au contraire, sort du cabinet des ministres, qu'il a fait trembler devant un pamphlet; lui-même est pauvre, orgueilleux, mécontent et méchant. Il s'enferme dans la cellule de son doyenné, et toutes les petitesses qu'il a servies ou écrasées, toutes les folies qu'il a bafouées dans son ame et glorifiées dans son style, son mépris, sa rage, ses désirs, son impuissance, lui gonflent le cœur, qui répand sa bile amère et produit : quoi? Des romans? Non; des satires. Fielding est juge de paix et bon vivant. Il est indulgent et moqueur; il a du Cervantes et du Molière dans l'ame et dans l'esprit. Il s'amuse fort des ridicules qu'il voit et des misérables jugemens des hommes. Habitué à briser les masques menteurs sur les faces hypocrites, il jouit encore de ce plaisir quand il écrit *Tom Jones*. Il se procure en même temps un plaisir accessoire, celui de blesser au cœur Richardson, l'auteur puritain, homme économe, rigide, minutieux, prêchant dans son imprimerie et prêchant dans ses livres, l'homme du monde qui ressemble le moins à Fielding, et (cela va sans dire) son ennemi né.

C'est cette lutte secrète et ouverte, sourde et violente, des idées contre les idées, des opinions contre les opinions, qui fait le grand intérêt de l'histoire littéraire, ou plutôt elle est l'histoire littéraire. Seule, elle nous apprend la généalogie des pensées et la filiation des esprits. Soulevez le flambeau qui montre cette forte lutte, vous éclairez tout sans subtilité et sans efforts; lutte si passionnée et si chaude dans les siècles et chez les peuples qui valent quelque chose, que l'on oublie, en contemplant ce beau champ de bataille fécond en chefs-d'œuvre, et où la médiocrité seule ensevelit ses cadavres, les axiomes oiseux de la critique vulgaire. Le drame secret des races, l'histoire la plus cachée et la plus vivante de leurs passions, c'est là l'histoire littéraire.

Les deux passions qui divisaient et échauffaient l'ame de la race anglaise au commencement du XVIIIe siècle se trouvent très profondément marquées dans l'histoire. Le puritanisme était vainqueur; il voulait étouffer la chair et le sang, il pesait sur la vie privée, il planait sur la vie publique, il traînait à sa suite l'hypocrisie. Ses auteurs et ses héros étaient chers au peuple, Cromwell, Milton, Bunyan, Pym, Hampden, les hommes de la liberté nationale. Cependant les passions humaines se révoltaient, et le désir, la volupté, les charmes permis d'une vie élégante, se faisaient jour partout, malgré le poids de l'austérité calviniste, comme les petites fleurs lèvent la tête sous la neige. Le premier des deux camps avait pour étendard deux mots magiques et suprêmes, la vertu et Dieu. Le second se retranchait sous la bannière philosophique; la tolérance et la liberté humaine y brillaient en beaux caractères. Les uns se vantaient d'avoir pour ancêtres les fondateurs de l'indépendance anglaise, les autres étaient fiers des souvenirs brillans de la monarchie jacobite. — Vous êtes des pervers et des débauchés, criaient les puritains, auxquels on répondait: — Vous êtes des tartufes. — Pendant que le débat se continuait sans se vider dans le monde politique, où l'on se débat toujours et où rien ne se termine, les hommes de génie naissaient et écrivaient. Grace à Dieu, ceux-là s'occupaient de l'avenir. Voici donc Bunyan, un pauvre homme du peuple, qui raconte, dans une fiction allégorique et avec l'invention la plus surprenante, le voyage de l'ame humaine à travers le monde : nouveau Dante, Dante chaudronnier, homme extraordinaire, et que les hommes d'ordre, ceux qui classent tout sans pitié, rangeront, s'ils le veulent, parmi les romanciers. Le but de ce grand écrivain populaire était sérieux comme un sermon, triste comme un chant de mort, et vaste comme une épopée. Un autre fils du calvinisme, un marchand de bas, prend aussi la plume, afin de prémunir, d'avertir, d'instruire ses frères des périls du monde et de la nécessité du salut; il leur apprend encore les ressources que nous portons en nous, et notre grande force contre les évènemens, et le combat athlétique de cet être chétif appelé homme contre la destinée. Ce singulier esprit, dans sa conviction profonde, se met à peindre toutes les conditions de la vie avec une fidélité, une servilité, qui lui paraissent indispensables. Il invente le trompe-l'œil du roman. C'est Daniel De Foë; il fait *Robinson*.

Ce fils de dissidens, très pauvre, très malheureux et très intéressant par sa destinée et son génie, croyait que toutes les actions de l'homme sont sacrées, et qu'il n'en faut mépriser aucune, car Dieu

les voit toutes; pas de si misérable fait dans lequel son ame honnête et sa croyance triste et fervente ne se complaisent à entrer. Aussi, que de détails! et que n'ose-t-il pas dire? Écrivain trivial par choix, diffus parce qu'il le veut, né parmi les proscrits, jacobin du puritanisme, il établit leur doctrine sur des récits : il fouille pieusement et douloureusement les derniers recoins des plus sombres existences, pour leur apprendre à craindre Dieu et à espérer; il s'occupe de la fille de joie, du voleur des rues, de l'apprenti, du voyageur, du soldat, du marin, du petit enfant trouvé, que sais-je? s'il avait pu descendre plus bas et plus loin, le naïf penseur n'y aurait pas manqué. L'auteur se cachait. De Foë ne voulait pas être auteur; il ne voulait pas que l'on crût à Daniel De Foë, mais au *Capitaine Singleton*, à *Molly Flanders*, à Mme Veal, à Robinson Crusoé. Il mystifiait pieusement son public; docteur, prédicateur, pamphlétaire, et non pas romancier. Il se bat dans ses livres contre le catholique Dryden et les beaux-esprits de la cour. Il oppose aux Artamènes et aux Cyrus, dont les écrivains du bon ton inondaient la scène, Vendredi et son maître, un sauvage et un homme du peuple; le triomphe est resté à Robinson et à Vendredi. Le sérieux et l'avenir appartenaient au faiseur de contes, qui est mort en haillons, chargé de dettes, dans une chaumière délabrée, au milieu d'un champ. Le succès et le présent appartenaient aux Rochester, aux Lestrange, aux Jefferies, aux Dryden. Il faut laisser à chacun son lot.

Le troisième écrivain puritain du XVIIIe siècle, romancier aussi important et aussi sérieux que De Foë, c'est Richardson. Il vient plus tard, et l'on trouve chez lui plus de raffinement et de politesse. Sermonneur des classes bourgeoises et moyennes, casuiste mélancolique, vrai calviniste, ne souffrant pas la plus petite tache sur la plus petite vertu, aussi réel que De Foë, mais plus attentif à sa gloire, parce qu'il vit dans un temps plus calme, il ne craint pas la diffusion, il la cherche; c'est un prédicateur sûr de son auditoire, et qui vous damnera si vous bâillez. Vous regrettez la naïveté et l'énergie de De Foë, mais vous avez affaire à un artiste plus consommé. Avec quelle angoisse on le suit dans sa longue route! et comme on est effrayé de cette vie sans liberté et sans élan qu'il nous montre dans *Clarisse Harlowe*, de ce manteau de plomb jeté sur tous les actes, de cette balance sévère où tous les atomes de nos actions sont pesés, de ce triste parloir de cèdre et de ces figures graves, glacées et imperturbables, parmi lesquelles se détache en traits de feu le démon,

l'homme de cour, l'homme du parti contraire, le débauché, celui qui n'est pas puritain, — Lovelace!

Le parti contraire eut bientôt son homme de génie; il fallait que l'équilibre se rétablit. Je l'ai déjà nommé; cet homme de génie était Fielding. Homme du monde, homme d'épée et de plume, bon vivant d'ailleurs et ennemi des puritains jusqu'au dégoût, il monta, pour les combattre et les écraser à son aise, sur une hauteur que Shakespeare avait déjà occupée et d'où il les foudroya en riant. Richardson et ses amis étaient exclusifs et impitoyables; il fut vaste et indulgent. Le puritanisme damnait beaucoup, comme font les sectes qui exigent beaucoup; Fielding sauva les damnés et pria pour tous les coupables, les hypocrites exceptés. La largeur, la tolérance, la charité, la gaieté, la pénétration de son talent, firent une brèche terrible à la redoute élevée par les De Foë et les Richardson. Bientôt un spirituel Irlandais vint l'aider à l'œuvre; c'était Sheridan.

Cependant le siècle allait finir, et de nouveaux élémens devaient bientôt se mêler aux passions des puritains, énergiquement représentés par Milton, De Foë, Bunyan, Richardson, et à celles de leurs adversaires, dont Dryden, Fielding et Sheridan étaient les organes. Un grand cataclysme s'annonçait. Des voix douloureuses s'élevaient çà et là. Le puritanisme devenait plus sombre, la gaieté des gens du monde plus étourdiment amère. Avant l'éruption de cette mer de flammes intérieures depuis si long-temps accumulées, et qu'on appelle la révolution française, on voit se former à travers toute l'Europe comme une lente procession de tristes poètes, auxquels le don de poésie communique le don de prophétie, et qui, portés dans leur nuage sur des ailes lugubres, chantent d'avance les funérailles de notre société au moment même où le bas peuple des esprits, où la tourbe béante et stupide salue l'aurore naissante. C'est du Nord que jaillit le premier accent d'alarme; là se trouvent les ames les plus neuves et les moins séduites. L'Occident ne tarde pas à leur répondre, et le chant élégiaque retentit de Berlin à Londres, et de Londres à Milan. Young, un courtisan et un parasite, entonne le chant de mort. Les fausses douleurs du faux Ossian éclatent sur cette lyre singulière que Macpherson a construite avec les débris de la harpe judaïque et les fragmens arrachés à la lyre d'Homère. Les deux chefs les plus funèbres de cette cohorte voilée, ce sont les auteurs de *Werther* et des *Brigands*, Goethe et Schiller. L'un, Goethe, s'écrie que pour un cœur honnête, capable d'amour, orgueilleux et naïf, il n'y

a dans cette société vieillie ni jour, ni air, ni lumière, ni place; il proclame le suicide : tel est Werther. L'autre affirme que la loi commandée par une société sans mœurs et sans vertu cesse d'être loi; il proclame la nécessité de la révolte : « L'insurrection est le plus saint des devoirs! » Voilà *les Brigands* de Schiller. Mais ces aigles poétiques ne volent pas seuls à travers leur ciel; ils sont bientôt suivis de tous les génies, de Châteaubriand, de Mme de Staël, de Byron, et je ne compte pas les bataillons et les essaims qui volent au-dessous d'eux, mille noms incomplets, médiocres ou nuls : Mercier, Foscolo, Klinger, Kotzebue.

L'Angleterre ne pouvait sympathiser complétement avec ces prophètes de mort. La solidité de son établissement politique, l'empire du commerce, qui fait la vie de ce peuple et qui aime la conservation, enfin la prédominance de l'élément populaire et calviniste, qui se trouvait satisfait, puisqu'il régnait avec la dynastie de Nassau et d'Hanovre, ne permettaient point que cette nation s'associât avec effusion et sincérité au désespoir poétique des Jean-Jacques Rousseau, des Goethe et des Schiller, désespoir rêveur et inactif, qui ne va pas du tout à la vie pratique et affairée de la Grande-Bretagne. Un homme qui vivait hors du monde, philosophe spéculatif, d'une grande énergie de pensée, s'engagea seul dans la cohorte des précurseurs lamentables. William Godwin fit un roman, œuvre très sérieuse, comme *Robinson*, *Clarisse* ou *Tom Jones*. Godwin ne pleure pas avec Werther, il maudit. C'est un vrai chef-d'œuvre que son *Caleb*, et il suffirait à la gloire d'un écrivain. Malgré les mérites de la forme, de l'exécution, de la conception, il trouva un faible écho chez les compatriotes de cet homme de génie, qui se découragea et ne produisit plus que des œuvres inférieures. Sa vigueur une fois déployée dans ce seul livre, il resta paralysé par l'indifférence morale de ses concitoyens. Il eût été le Jean-Jacques Rousseau de l'Angleterre, si l'Angleterre avait pu souffrir alors un Jean-Jacques complet. Le temps n'était pas venu; il fallait se battre pour exister; on attendit lord Byron.

Si l'on rapproche Godwin et Byron de Schiller et de Goethe, de Rousseau et de l'auteur éloquent d'*Obermann*, n'admirera-t-on pas cette harmonie extraordinaire, ce puissant concert des esprits qui, malgré la diversité des situations et des mœurs, les fait tous résonner à l'unisson? Par quel accord merveilleux de toutes ces imaginations saxonnes, italiennes, françaises, génevoises, lombardes ou germaniques, voit-on mille penseurs se réunir dans le même essor et dans

le même cri? *Caleb Williams* annonce la mort de la féodalité, comme *Werther* présage la chute des distinctions sociales. Godwin écrit l'épitaphe du point d'honneur, comme Rousseau, dans son prétendu roman d'*Émile*, épopée pédagogique et code de morale nouvelle, annonçait, quelques années plus tôt, la mort de toutes les coutumes et la dissolution des vieux liens de l'habitude et des mœurs.

Déjà un ecclésiastique protestant, de race irlandaise, que j'ai nommé en le caractérisant, avait pressenti l'orage, et, fuyant lestement les études sérieuses et les investigations théologiques, s'était réfugié dans le caprice, la bonne humeur et l'amour égoïste de sa propre fantaisie. Le mot des anciens : *indulgere genio*, caractérise parfaitement Sterne. Il est le bouffon du roi, bouffon mélancolique, usant de sa charte de liberté pour pleurer aujourd'hui, rire demain; pleurer sentimentalement comme Richardson et Mackenzie, rire comme Fielding et Rabelais; dévoiler, comme les puritains, les petits malheurs et les petits bonheurs de la vie; se moquer, avec leurs adversaires, de l'hypocrisie et des tartuffes, tantôt à droite, tantôt à gauche: génie mêlé et extraordinaire, souvent affecté, jamais naïf, et cachant au fond et à la racine de son esprit un souverain mépris des hommes.

Voilà donc un nouvel élément introduit dans le monde littéraire anglais, non pas le désespoir, mais l'ennui; un petit nuage précurseur qui annonce la tempête, une crainte vague sur la solidité et la durée de la société telle qu'elle est, un commencement de dégoût, accru par les obsessions morales de la rigidité puritaine. Le parloir de cèdre de miss Harlowe avait plus d'un modèle en Angleterre, et c'était chose estimable sans doute que cette vie, mais parfaitement et légitimement ennuyeuse. Quelques amateurs commencèrent donc à se rejeter sur le passé, qu'ils jugeaient avec raison plus amusant et plus pittoresque, à fouiller les vieux châteaux pour y trouver de vieux meubles plus ornés et plus baroques que l'ameublement de Clarisse, les vieux livres pour échapper aux éternels sermons de Grandisson et de Paméla, et les vieilles mœurs féodales pour sortir de la cadence régulière et continue qui conduisait pesamment le menuet de la société calviniste.

Un homme de cour, fort ennemi de ce monde sévère et pédant, qui priait et menaçait au fond de la société anglaise, Walpole, homme de mœurs raffinées et blasées, s'amusa, pour passer le temps, à ramasser mille brimborions antiques dont il meubla son château. Comme on admirait ses curiosités, il lui vint à l'esprit d'en meubler

aussi un livre; ce roman s'appela *le Château d'Otrante*. C'est un conte de terreur et d'antiquailles très finement conté, coloré sobrement, la terreur faisant passer les détails de l'antiquaire, et les détails archéologiques prêtant de la vraisemblance au fantastique de la terreur. Cette double route une fois ouverte, on s'y jeta. La terreur fut exploitée par M[me] Radcliffe, Lewis, auteur du *Moine*, Maturin et mistriss Shelley; l'archéologie fut appliquée au roman par Strutt et par miss Reeve, jusqu'à l'avènement de Walter Scott.

Mais ne nous pressons pas. Nous sommes parvenus aux limites du XIX[e] siècle, et l'indifférence une fois introduite, comme on vient de le voir, dans la société britannique, les deux grands partis des puritains et des cavaliers s'étant peu à peu fatigués de leur longue guerre, la couleur et la forme du roman vont nécessairement s'altérer. Walter Scott recueillera bientôt les principaux fruits et la gloire suprême de cette nouvelle époque; puis chacun de ses successeurs, dont nous indiquerons la généalogie, se renfermera dans un petit domaine particulier, exploitera de son mieux un coin d'observation sociale, livrera à ses propres héritiers un domaine que ceux-ci auront eux-mêmes soin de morceler encore, en jetant le roman de la Grande-Bretagne dans l'étrange situation où il se trouve aujourd'hui.

Avant la fin du XIX[e] siècle, on était revenu, grace à la fantaisie de Walpole, aux contes de ma mère l'Oie et aux recherches des savans; on s'amusait à trembler devant les clairs de lune argentant les tourelles, et à compter les clous d'un fauteuil du XII[e] siècle, cela par pure fatigue de la morale dogmatique déployée avec tant de cruauté par Richardson et ses imitateurs. Certes Paméla et quelques parties de Grandisson justifiaient ce dégoût. Cependant l'école puritaine et pédagogique n'était pas morte; sa ténuité d'imperceptible analyse et son sérieux appliqué aux petites choses avaient trop de racines anglaises et populaires pour ne pas porter beaucoup de fruits encore. Les femmes s'en emparèrent. C'est la troisième moisson du roman puritain; il a débuté avec Bunyan et De Foë, et s'est continué par Richardson; sa troisième ère appartient aux femmes. On voit marcher à leur tête *la reine des bleues*, Hanna More, qui a fait un roman pour toutes les vertus, et qui a moralement ennuyé son pays pendant trente années. Vient ensuite mistriss Edgeworth, bien supérieure à miss Hanna, plus fine, plus tolérante, plus sagace, plus mêlée au monde, plus connaisseuse en fait de caractères et de mœurs, mais entachée du défaut de l'école et légèrement pédantesque dans ses affabulations. Toutes ces dames relèvent de Richardson, leur maître;

comme lui, elles n'ont pas d'autre théorie, pour l'art et pour la vertu, que de soumettre la vie humaine à l'examen de détail le plus scrupuleux, le plus fin, le plus sérieux, souvent le plus égoïste.

Miss Burney, miss Ferrier, miss Austen, se sont livrées, après mistriss Edgeworth, à cette étude qui convient à l'esprit des femmes. Mistriss Edgeworth s'était distinguée par une moralité plus sévère et plus attentivement dirigée vers l'éducation féminine; miss Ferrier déploya une prédilection marquée pour la satire des ennuyeux et des sots; miss Austen, un mélange de sensibilité douce, et miss Burney, une malice très spirituelle et très piquante. Entre ces romancières, il n'y a guère que des nuances et des demi-teintes. L'imagination n'est pas leur fort. La malice féminine, la pruderie puritaine, l'étiquette sociale née de cette pruderie, la tradition de la moralité prêchée par Richardson, et l'étude un peu maladive du cœur humain et des caractères, règnent dans ces œuvres délicates et gracieuses. Elles n'ont rien de commun avec Fielding, encore moins avec Cervantes; ce sont les petites-filles de Richardson.

Miss Ferrier, peu connue hors de la Grande-Bretagne, a produit trois romans, *le Mariage*, *l'Héritage* et *la Destinée;* leur mérite est inégal, et cette inégalité a suivi une progression croissante vers la perfection relative, progression rare et qui sépare miss Ferrier de la plupart des romanciers vivans. Personne ne sait mieux grouper dans un petit cercle des personnages à la fois ridicules et vraisemblables, c'est une veine d'ironie très subtile et souvent d'une finesse brillante; mais miss Ferrier abuse de ses sots : les extravagances et les sottises que nous fuyons dans la vie deviennent odieuses dans le roman; elle en jette sans cesse de nouvelles sous les pas du lecteur, qui s'en fatigue. C'est d'ailleurs une des plus ingénieuses élèves de cette école puritaine qui, grace à la vivacité et à la fraîcheur de quelques caractères bien inventés, fait d'un sermon doctrinal un roman assez agréable. Cette école n'est pas éteinte et produit ses preuves chaque année; elle vient de donner une dernière œuvre intitulée *Softness*, mot qui, signifiant « douceur, mollesse, facilité, » indique la nuance intermédiaire qui réunit les trois teintes indiquées par ces mots français. L'auteur de *Softness* avait déjà composé un autre roman, *Hardness*, « dureté, indocilité, rudesse et mauvaise humeur. » Il s'agissait dans *Hardness* d'un vieux et rude baronnet que son obstination conduisait à sa ruine; il est question dans *Softness* d'un jeune galant du monde nouveau qui se perd par insouciance et naïveté. L'Angleterre, qui n'oublie rien, qui ne renonce à rien, qui aime à

être vieille, et que la tradition charme, conserve encore le goût de la personnification abstraite, trace dernière du symbolisme qui régnait au moyen-âge. On se rappelle involontairement, en parcourant ces moralités tournées en romans, les *moralités* dramatiques qui faisaient les délices de l'Europe chrétienne, lorsque Vice et Luxure venaient gourmander sur la scène Vertu et Tempérance, leurs ennemies éternelles. D'ailleurs le mérite assez superficiel de ces romans sur le *dur* et le *doux* ne peut pas long-temps fixer l'attention.

Les femmes avaient en général suivi l'école de miss Edgeworth, école puritaine, adoucie et tempérée par l'élégance naturelle au sexe. Le naïf et légitime roman de Fielding était abandonné; une seule femme, d'une conduite énergiquement originale et d'un très grand caractère, mistriss Inchbald, en releva un moment la gloire. Elle fit *Simple récit*, que les traducteurs ont traduit par *Simple histoire*, ce qui est niais. *Simple story* est un diamant pur, un chef-d'œuvre en miniature; pas de leçon, de verbiage, de sentimentalité, de subtile analyse attentive à fendre un cheveu en quatre, pas un des défauts de l'école opposée, mais une grande vérité, un style ferme, une couleur franche, et la vie humaine se répétant dans un petit cadre comme dans la glace la plus nette. Mistriss Inchbald menait une vie singulière; elle était belle et passionnée, héroïque par goût, chaste par choix, et, trompée dans un premier attachement, elle se réfugia au fond d'un grenier pour faire plus souvent la charité aux pauvres. Il y a, dans son style et dans la position littéraire qu'elle a prise, quelque chose de ce courage fier et isolé. D'ailleurs tout suivit son cours, et chacune des écoles portait ses fruits; les amusettes de la terreur étaient exploitées par Maturin et Lewis. Le sérieux leur manquait; ils faisaient avec talent des créations horribles, qui n'avaient pas plus de portée que la voix d'un enfant caché derrière un grand mur, et monté sur des échasses avec un linceul sur le corps pour épouvanter ceux qui passent. Walter Scott parut enfin.

Sa destinée était de recueillir à la fois les deux héritages de l'école shakespearienne ou observatrice, délaissée depuis Fielding, et du roman archéologique, mis à la mode par Walpole. Après tout, il relève de Fielding, qui lui-même se rattache au grand Shakespeare. Seulement il porte l'indifférence plus loin qu'eux. La pensée vivifiante et intime de Walter Scott est cette muse douce et triste, mélancolique et vieille, pleine de bonhomie et de pardons, qui est tout au moins cousine de l'indifférence, et qui se nomme l'impartialité. Justice pour toutes les époques, justice pour tous les partis, vertu chez

le brigand, misère chez le riche, douceur d'ame chez le bandit, passion chez la vierge de seize ans, enthousiasme pour toute héroïque action; le moyen-âge réhabilité malgré Voltaire, le catholicisme remis en honneur au sein d'un société protestante, le parti jacobite ressuscité et couronné; bienveillance pour tous et pitié pour l'humanité, c'est là Walter Scott. Qu'ils ont peu connu ce charmant esprit, ceux qui l'ont vu tout occupé de cuirasses damasquinées et de mobiliers gothiques! Souvent ses meubles sont faux; ses hommes sont vrais.

Si certaines passions ne manquaient pas à Walter Scott, s'il redisait les accens et les peines de l'amour, comme il répète les traits et les accens des caractères et des époques, Shakespeare avait un égal. Ce n'est encore que la moitié d'un Shakespeare. On a remarqué la froideur de ses amans et le peu d'intérêt qui s'attache à leurs craintes ou à leurs triomphes; mais le greffier d'Écosse, qui s'était constitué le greffier de l'histoire et des souvenirs nationaux, avait jeté un autre intérêt puissant dans ses œuvres, la reproduction vive du génie écossais. Sous ce rapport, il fut initiateur et très imité. Il apprit à une foule d'écrivains, que nous rencontrerons tout à l'heure, l'art assez piquant et nouveau de renfermer dans une narration qui amuse le tableau spécial des localités inconnues et des mœurs étrangères.

L'influence et le prestige de Walter Scott furent si vifs, que tout le monde se jeta pour ainsi dire sur l'héritage de son génie avant même qu'il fût mort. On en fit deux parts : les uns s'attachèrent à reproduire, à son instar, les souvenirs historiques; les autres, la vie locale des races. Dans la première classe, on distingue Horace Smyth, narrateur minutieux, dressant le procès-verbal des chaises, des tableaux et des statues; — James, le plus fécond des romanciers historiques, habile à disposer les faits, ignorant les caractères et les passions; — Grattan, psychologue un peu froid, mais souvent profond; — Crowe, vrai pamphlétaire politique qui n'est romancier que de nom; — Banim, le Walter Scott irlandais, à ce que disent les Irlandais, peintre exagéré, affecté et maniéré, outrant, au lieu de les expliquer, les bizarreries de sa nation, et gâtant, par la recherche du sublime et de l'extraordinaire, le talent naturel et brillant qu'il possède. Mais Banim, ainsi que Grattan, appartient plutôt encore à la seconde troupe des imitateurs de Scott; il doit se classer parmi ceux qui ont écrit le roman des peuples, et qui d'une race ont fait un héros, par exemple, lady Morgan pour l'Irlande, mistriss Hall pour le même pays, Morier, Fraser et Hope pour la Perse, la Turquie et la Grèce.

Les œuvres de ces derniers sont très distinguées, surtout l'*Anastase* de Hope. On les lit comme on lirait un bon voyage, mêlé de drame, de mouvement, de dangers courus, de tableaux vivans et de descriptions neuves. Celui qui s'avisa le premier de détacher de l'arbre de Walter Scott ce rameau oriental, Thomas Hope, dépasse tous ses imitateurs par la richesse, l'originalité, la vivacité et l'énergie de la narration, que déparent quelquefois la tension du style et la recherche de la brièveté.

Un autre héritier de Walter Scott se présenta, peintre nouveau d'une nation nouvelle, orgueilleuse, et qui demandait un peintre. Fenimore Cooper, sans être dogmatique et convaincu comme Daniel De Foë, revint à cette exactitude rigide des vieux puritains, à cette manière analytique et détaillée, à cette excessive recherche d'une réalité pour ainsi dire inventoriée qui reproduit les faits et les accessoires avec la sécheresse indifférente d'un procès-verbal. Il est bien inférieur à l'auteur de *Robinson*, dont la naïve passion religieuse lui manque. La religion de Cooper n'est pas autre que l'américanisme. Dévot à la gloire de son pays, tout ce qu'il a écrit pour cette gloire est très remarquable; le reste a peu de valeur. Ainsi on ne peut établir aucune comparaison entre ses deux derniers romans, *les Deux Amiraux* et *le Tueur de daims*, le premier dont la scène est en mer et en Angleterre, le second dont la scène est en Amérique; l'un froid et ennuyeux, l'autre plein de vie et d'intérêt.

On voit, dans ces enfantemens perpétuels des esprits, avec quelle merveilleuse fécondité ils agissent les uns sur les autres, et comment s'opéra de proche en proche le démembrement du roman de Fielding, si vaste et si naïf. Je ne connais aucun fait historique plus intéressant et plus curieux que ce mouvement des passions dans les idées, que ces alliances, ces fusions et ces combinaisons des opinions humaines, des goûts et des tendances, apportant sans cesse de nouveaux produits. Le plus récent des imitateurs de Walter Scott, Ainsworth, qui donne naissance à un ou deux romans par trimestre, ne se contente pas de cette imitation pure. Il pousse à bout le détail circonstancié de Daniel De Foë, que Cooper avait, pour ainsi dire, pétrifié, et le transforme définitivement en une sorte de matérialisme romanesque; enfin, par-dessus cette composition singulière, il répand à pleines mains la terreur violente de mistriss Radcliffe. Ainsworth mérite attention, quoiqu'il soit très peu louable; il résume les dernières tendances de la Grande-Bretagne littéraire, et il en abuse violemment. Ses romans historiques, qui semblent faits de pierre et de

bois, procèdent, comme je l'ait dit, de Scott, Cooper, De Foë et mistriss Radcliffe. Les choses, le danger, les obstacles, l'incendie, le combat, enfin le matériel de la vie n'échappe pas à Ainsworth. Il reproduit heureusement les évasions, les enlèvemens, les violences, les batailles. Il y a de la véhémence dans sa façon de peindre ces conflits; quant aux terreurs qui sont dans l'ame, et aux mouvemens cachés dans les intelligences, quant au spirituel, à l'idéal, à l'invisible, ils lui sont plus inconnus qu'à Fenimore Cooper. C'est bien le romancier d'une littérature qui ne sait plus où se prendre et qui s'agite pour éviter la paralysie. Tour à tour, les principaux monumens de Londres et des provinces voisines ont été, sous la plume d'Ainsworth, des prétextes à romans convulsifs; Saint-Paul, le château de Windsor, la Tour de Londres, etc. Ainsi l'idée de M. Victor Hugo, idée fort belle et qui va si bien à Notre-Dame de Paris, l'auteur anglais se l'est appropriée pour la gâter. La création de l'écrivain français renfermait un sentiment grandiose de l'harmonie et de l'art; il groupait les faits d'une épopée lyrique autour d'un monument religieux, centre de la ville, centre de l'ancien berceau civilisateur. Quelle barbare et ridicule imitation que celle de M. Ainsworth, qui va chercher les sanglantes murailles de la Tour de Londres pour leur appliquer le procédé lyrique de M. Victor Hugo!

Ainsworth est un exemple des folies de la popularité et du mauvais état actuel de la littérature anglaise. On ne peut ni s'intéresser à aucun des personnages de ses romans, ni les distinguer les uns des autres. Ce sont des femmes qui ressemblent à des hommes, des hommes qui ressemblent à des enfans, des conspirateurs qui ressemblent à tout, des êtres de fer et de carton. Tout, chez Ainsworth, comme chez Maturin, Mme Radcliffe, et les autres faiseurs de cette école, est factice et se meut par des ressorts; tout y est pétrifié, privé de mouvement naturel et surtout d'ame. Une muse colorée, accentuée, bruyante, faite de métal et de rochers sonores, préside à ces créations mauvaises, qui retentissent et se brisent comme des marionnettes de verre et de fer-blanc, chargées de quelques oripeaux qui étincellent. Pourquoi donc a-t-on fait une espèce de réputation à de telles œuvres? C'est que l'Angleterre, comme la France, comme l'Europe, tourne tout entière au talent américain, c'est-à-dire au mépris du talent. L'esprit dort et les sens dominent. M. Ainsworth est un romancier physique, un écrivain qui donne tout aux émotions du corps. Ses héros ne pensent ni ne sentent, mais ils boivent et mangent bien, sautent bien, courent bien et bondissent miraculeusement.

Ils descendent du haut d'un clocher comme des chats; ils traversent des marais à tire-d'aile comme des hirondelles; ils s'asseient sur des barils de poudre qu'ils jettent ensuite à la tête de leurs ennemis. Ils sont tous boxeurs, danseurs, chimistes, mécaniciens, équilibristes et prestidigitateurs, gens doués de muscles et de nerfs effroyables, acrobates prodigieux, — de sublimes brutes. Les plus remarquables de ces messieurs sont un nain, trois géans, un louche, un bourreau, quatre bouffons, un boiteux, un goîtreux. Sans doute M. Ainsworth se frotte les mains quand il a improvisé une de ces difficiles et savantes inventions.

En croyant suivre la trace de Walter Scott, et en l'imitant de très près quant au procédé matériel, Ainsworth est resté aussi loin que possible de son maître. Scott peint des vivans, Ainsworth ne fait que des maquettes. Scott non-seulement esquisse, mais fouille curieusement ses caractères; Ainsworth ne prend ses personnages que pour des prétextes auxquels il suspend, comme à des clous, les faits et les incidens bizarres qu'il entasse. Scott se délecte dans l'étude des hommes, Ainsworth s'amuse à toutes les choses extraordinaires et de nature morte qu'il rencontre ou qu'il découvre. L'un peint une galerie de tableaux et soigne ses portraits, il est artiste; l'autre fait collection de curiosités qu'il jette dans son cabinet : crocodiles, lézards, embryons, monstres, reptiles, vieux meubles qu'il raccommode, bizarreries de la nature et de l'art, le tout éclairé d'une fausse lumière. Accourez donc, cadavres galvanisés, sorcières chauves, conspirateurs trempés de sang et de sanie, et vous aussi, magiciennes de carrefours, squelettes de pendus, ombres des morts, lumières errantes sur les marais, et composez entre vous une littérature exclusive; dansez autour de ce panthéon littéraire qui est la morgue du Parnasse, et où règne M. Ainsworth après Lewis, Maturin et Mme Radcliffe, dont il parodie violemment les fantaisies.

Cet auteur a choisi un mode de publication excellent pour déguiser autant que possible l'incohérence des œuvres. Il publie ses romans par livraisons, ou plutôt les débite par chapitres. Une description d'incendie, suivie d'une description de bataille à laquelle succéderait une description de viol, fatiguerait le lecteur. Mais ne le contraignez pas à les avaler d'un trait, séparez ces catastrophes l'une de l'autre, qu'il les parcoure isolément, et il n'en sera pas plus choqué que de lire, dans le placard d'un colporteur, un meurtre, un vol, une exécution. Que le pauvre art cache sa tête et voile son front! Sans excuser les mièvreries de détail qui remplissent les romans de

l'école richardsonienne, combien je les préfère aux moyens faciles et violens d'Ainsworth pour étonner et attirer le gros du public!

C'est d'ailleurs un homme fort aimable, dit-on, que ce romancier. Jeune, riche, bien fait de sa personne, et très habile dans tous les arts qui exigent de l'adresse et de la vigueur, il s'est fait une certaine popularité par la publication de ses romans, qui, paraissant régulièrement, avec une ponctualité commerciale très scrupuleuse, tombent par coupe réglée sous la dent vorace des amateurs. Aliment facile à composer, et la triste chose que cette cuisine littéraire! En vérité, cette réduction du métier intellectuel à je ne sais quelle recette de chimie ou de pharmacie que la première personne venue peut élaborer, en ceignant le tablier d'homme de peine, cause un inexprimable dégoût. Ces *recettes* littéraires, aujourd'hui si faciles, fourniraient un volume, si l'on n'avait peur d'initier dans de si pauvres secrets ceux qui aiment à écrire sans penser et à briller sans mérite.

Prenez pour exemple *la Tour de Londres* d'Ainsworth. Il dérobe le procédé primitif à Victor Hugo, et fait d'un monument antique un héros auquel il espère nous intéresser. Première recette qui se réduit à un emprunt. Autour de ce monument, il rassemble tout ce que son érudition lui fournit de souvenirs curieux relatifs au règne de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie Tudor. Seconde recette dérobée à Walter Scott, et misérablement dérobée. Il y a dans les chroniqueurs mille choses plus piquantes que les faits recueillis ou imaginés par l'auteur. M. Tytler a publié dernièrement des documens et des fragmens de correspondances qui dépassent de bien loin, pour l'intérêt, toutes les inventions de M. Ainsworth. Ses personnages n'intéressent jamais, et sont des lieux-communs fort usés; les personnages de l'histoire sont neufs, vivans, charmans, terribles. Quelle belle figure, par exemple, que celle de ce Guy Fawkes, soldat fanatique, élevé au XVIIe siècle comme Jacques Clément au XVIe, muet, indomptable, sans remords, n'ayant qu'une idée, celle de tuer les protestans, et dormant la mèche allumée sur les barils de poudre qui vont faire sauter la chambre des communes, les pairs et le roi! Croirait-on que le romancier a fait de ce terrible homme un amoureux et un pleureur sentimental? Oui, de ce Fawkes dont les gamins de Londres brûlent l'effigie tous les ans, et qui effraya de son regard, lui accusé et condamné, le roi, les lords et le peuple! — Et au XVIe siècle que de figures charmantes, heureuses, dramatiques! Anne de Boleyn, coquette trop sévèrement punie; le facétieux Thomas Morus, qui faisait des calembours sur l'échafaud et des bouts-rimés en jugeant

ses causes; Henri VIII, si bon enfant quand on ne touchait pas à ses femmes, à ses lois et à ses œuvres, joyeux compagnon d'ailleurs, et qui vous frappait familièrement sur l'épaule avant de vous envoyer pendre! et les jésuites de cette époque, et les moines armés contre les jésuites, et les femmes de lettres, dont le *bas bleu* florissait dès-lors, tout brodé de grec et d'hébreu; —Élisabeth, Jeanne Grey, les filles de Morus, savantes qui de notre temps auraient terrassé les plus savantes; — tout cela n'est plus chez Ainsworth qu'un amas de poupées chargées de costumes et de modes surannés.

Pour que le roman excelle et s'isole, il faut qu'il contienne la vérité et qu'il la dépasse, qu'il touche à la réalité et qu'il atteigne l'idéal; que le détail y soit, et que la grandeur de l'idée relève le détail : œuvre rare et exquise! Si la réalité, l'histoire, le fait, sont plus intéressans que le roman qui les choisit pour texte, ce roman est médiocre. Les *Souvenirs* de miss Burney, récemment publiés, sont beaucoup plus amusans que *Cécilia* et *Évelina*. Ces deux livres, charmans d'ailleurs, mais remplis des subtilités élégantes d'une étude sociale à la fois trop raffinée et trop égoïste, sont exclusifs et ne voient la vie que d'un côté. Dans ses lettres et son journal, la jeune fille, devenue dame d'honneur de la reine d'Angleterre, est forcée d'étendre son coup d'œil, de regarder tout ce qu'elle voit, et d'écouter tout ce qu'elle entend. Son horizon s'élargit. Je citerai surtout les publications érudites et récentes de la société camdenienne, qui, placées à côté des romans de M. Ainsworth, l'éclipsent tout-à-fait. M. Ainsworth est étouffé par les vieux livres que l'on réimprime; il ne peut pas soutenir la comparaison.

Cet imitateur malencontreux de Cooper, de Victor Hugo et de Scott a trouvé à son tour un bataillon d'imitateurs, qui font, comme lui, la débauche du carnage romanesque, et abusent chaque jour par écrit de l'empoisonnement et de l'incendie. Contentons-nous de citer les auteurs tout récens de *Ferrers* et de *Flirtation*, mot qui ne peut se rendre par l'expression française *coquetterie*, et qui correspond au mot ancien *fleurette*, *fleuretage*, *fleuretter* :

> Et je m'en irai fleuretter

dit un vieux poète français,

> Emmy les pucelles si gentes.

Les fleurettes de miss Sinclair sont d'une espèce bizarre, et l'auteur de *Flirtation* paraît avoir une étrange idée de l'agréable et frivole

passe-temps qui sert de titre à son récit. Je m'attendais à y trouver quelques-unes de ces galantes conversations et de ces amusemens délicats qui sont à l'amour, selon Dryden, ce que le reflet d'une flamme répété par un miroir est à la flamme même. Nullement. Vous trouverez dans *Flirtation* deux assassinats, un incendie, un jésuite intrigant et faussaire, des mystères sans nombre, une femme de chambre jalouse et perfide, un poudding accommodé à l'arsenic. Tout cela s'appelle *coquetterie*. *Ferrers* ne vaût pas mieux. On y compte trois voleurs, quatre assassins, plusieurs espions de police, enfin un aimable gentilhomme, amoureux de sa sœur qu'il empoisonne, et se retirant ensuite dans un ermitage, pour y mener une vie exemplaire. Ce chef-d'œuvre appartient à M. Ollier.

Ainsi se continue aujourd'hui, par ses défauts même et le goût du public pour ces défauts, l'école de la terreur pittoresque fondée par Lewis et Mme Radcliffe, et mêlée à quelque chose de l'anathème révolutionnaire échappé à Godwin. En vain publie-t-on des traductions anglaises très fidèles du *Wilhelm Meister* de Goethe et des nouvelles de Tieck. Ces produits métaphysiques d'un autre monde social n'ont pas encore de prise sur l'intelligence anglaise. Il suffirait de choisir les noms de l'Allemand Tieck et de l'Anglais Ainsworth, pour signifier et caractériser la littérature germanique dans son excès contemporain et la littérature anglaise dans sa décadence actuelle. Tieck, c'est vapeur et fantaisie; Ainsworth, c'est brutalité et dureté. L'un ne fait que des rêves, l'autre écrit comme il boxerait. La spiritualité de nos voisins d'outre-Rhin et la réalité de nos voisins d'outre-Manche éclatent dans ces œuvres avec une franchise très curieuse. Ainsworth est à peu près sans valeur; Tieck, au contraire, en a beaucoup. Chez Ainsworth dominent la recette, la spéculation et le métier; chez Tieck, une recherche de l'art trop savante et trop mystique produit une subtilité un peu effacée. Personne ne confondra ce malheur honorable d'un écrivain trop religieux envers l'art avec l'incurie d'un fabricant en gros qui s'embarrasse peu de ses travaux et de leur mérite, pourvu que la livraison s'opère avec régularité et que le débit soit satisfaisant.

L'esprit singulier et rare de Tieck, dépourvu de force créatrice personnelle, résonne admirablement sous l'influence des talens supérieurs, et se colore, s'échauffe, s'anime par une imitation vivante, qui est à elle seule un instinct analogue, mais inférieur au génie. Puissance lumineuse, mais qui n'éclate que sous le rayon du soleil, Tieck a besoin de recevoir l'influence extérieure pour produire. Avec

un vers de Shakespeare, Tieck fait un joli conte. C'est un reflet heureux et comme un *clair de lune* de l'esprit; la chaleur lui manque, rarement la grace, jamais la mélancolie. On se demande à quel monde peut appartenir ce que Tieck nous offre, d'où viennent ces créatures qu'il retrace, comment il a pu imaginer de tels personnages. Ils ne vivent pas assez; on reconnaît que leur sang ne circule pas, que leur pouls ne bat pas, que leurs yeux n'étincellent pas. Ce qui roule dans leurs veines, c'est une vapeur, un gaz, je ne sais quoi sans réalité. Leurs figures sont des reflets, leurs voix sont des échos. La chaleur et la moiteur de la peau, la vibration de la voix et du tact, tout ce qui est humain se trouve absent. Et cependant l'enchanteur fait son œuvre; son doux style est délicieux. Comme il raconte! avec quel charme on se livre à lui! comme on se laisse bercer dans sa nacelle! comme on est heureux de cette idéalité trop caressante et trop subtile, heureux de voir fuir, en voguant sur cette mer vaporeuse, le monde positif et rocailleux, le rivage hérissé de roches, les grèves arides et le sable qui blesse les pieds trop faibles!

Voilà Tieck :—génie étrange, éthéré, *évanescent*, comme disent les Anglais. Vous vous embarquez sur sa mer de vapeurs et d'azur, nuages qui flottent autour d'un vaisseau sans rames et sans voiles; ailé et radieux navire qui vole comme le pétale détaché de la plus transparente des fleurs. Un plaisir somnambulique vous saisit; un rayon se joue autour de vous, qui ne brûle et n'éclate pas, mais qui plaît par une grace pâlissante. Tout, chez lui, procède de la réflexion raffinée et de la pensée contemplative; il n'a de sensibilité que par la rêverie; il reste dans la demi-teinte, doucement colorée, et rappelle ce que Shakespeare nomme *the pale cast of thought*, «la pâle nuance de la pensée.»

Tieck serait assez peu compris en France, et ne l'est pas du tout en Angleterre. Lorsqu'il veut peindre les passions énergiques et les impétueux mouvemens, la force lui manque. Il est charmant dans ces gracieuses compositions où une gaieté d'imagination et de fantaisie se mêle à une sensibilité de rêverie et de souvenir. *Vittoria Accorambona*, l'histoire de cette Italienne du XVIe siècle, qui mérite une belle place entre Lucrèce Borgia, Bianca Capello et Beatrice Cenci, exigeait toutes les ressources de la passion et du coloris; Tieck n'a pu donner qu'un singulier exemple de l'affadissement métaphysique qui réduit l'anecdote tragique à des proportions nuageuses et les plus ardentes passions à des nuances d'idylle.

Amolli dans ses contours par l'Allemand Tieck, le roman histo-

rique, dont Ainsworth fait un squelette grimaçant, est encore cultivé par d'autres mains moins connues. Nous citerons dans ce genre usé, dont la facilité sollicite la foule des médiocrités, deux récentes productions : *Jeanne de Naples* et *Trevor Hastings*. *Trevor Hastings* est un de ces livres qui ne sont ni roman ni histoire, et qui jettent sur un canevas de faits et d'incidens, empruntés assez maladroitement aux chroniques, une broderie de caractères sans valeur et de passions sans réalité. *Jeanne de Naples*, héroïne équivoque faite pour séduire l'imagination des conteurs, personnage que l'on peut colorer de toutes les nuances et parer de tous les reflets, a fourni à M. Michell le texte d'un autre roman historique; œuvre qui ne demande qu'un peu de lecture, un style assez souple et l'habitude d'écrire bien ou mal. Il manque à tous ces imitateurs la science de l'humanité, que Scott possédait après Fielding. Ils croient écrire le roman de l'histoire en lui dérobant des faits, des noms et des dates qu'ils habillent comme ils peuvent; ils ne savent pas que la nouveauté même leur manque, et qu'ils suivent la trace, non pas de Walter Scott, mais de Mlle de Scudéry et de Gomberville. Ne dirait-on pas que le roman historique a été inventé de nos jours? C'est là une des prétentions les plus curieuses et les plus insoutenables de notre époque, si féconde en prétentions. L'auteur de ce roman sur Alexandre, Quinte-Curce, que nous expliquons en quatrième, a-t-il fait autre chose qu'un roman historique? Xénophon n'est-il pas le précurseur de Walter Scott? Et cet Écossais spirituel, romancier observateur, peintre de caractères, historien des mœurs si l'on veut, mais non créateur, n'a-t-il pas simplement suivi le courant du siècle, et agrandi par sa connaissance du cœur humain et des races le sillon de l'antiquaire Walpole?

Certes, il n'a pas imité Walpole, mais il l'a complété. Toute imitation est chose morte; les voleurs d'idées ne *sont* pas, ne vivent pas; et plus ils crient haut, comme M. Ainsworth, moins ils existent. « Quels sont ces guerriers qui se battent? demande quelque part l'Arioste, et pourquoi se portent-ils de si terribles coups? Ce sont des cadavres qui ont oublié qu'ils étaient morts, et qui, entassés dans la plaine, se prennent aux cheveux comme s'ils vivaient. » En face de ces vaillans cadavres de guerriers, placez tous les livres qui paraissent chaque jour et qui n'ont aussi que des idées mortes, cadavres qui font semblant de se battre! Tous ces imitateurs n'en sont pas moins fiers; toutes ces idées mortes n'en tressaillent pas moins; toutes ces apparences de livres ne se présentent pas moins à nous comme s'il y

avait en eux quelque chose d'existant. Qu'est-ce que notre grande bibliothèque royale, si ce n'est un million de corps morts qui entourent de leurs squelettes quelques vivans qui rayonnent. Les cadavres font semblant de se tenir debout, essayant de faire bonne contenance et simulant la vie. Avant que l'imprimerie fût inventée, le temps faisait justice de cette tourbe. Les Ainsworth, les Baculard et les Cottin de la Grèce dorment à jamais détruits et consumés, mêlés à la poussière dans le cimetière immense de la médiocrité; mais nous, modernes (et nous en sommes fiers), nous conservons pieusement nos momies, et tous les sots de l'époque peuvent se flatter de voir leurs œuvres embaumées reposer à l'abri des outrages du temps dans les catacombes littéraires.

Ce fut après Walter Scott que le roman anglais, déjà consacré au détail, se fractionna d'une manière extraordinaire. On oublia que le roman, la forme la plus libre des opinions chez les peuples modernes, épopée de la prose, cadre élastique qui se prête à tout, doit reproduire non pas un coin obscur de ce monde, mais le monde avec sa vie variée, et la lutte des passions contre le sort, et le jeu des caractères dans les passions. C'est ainsi que Fielding et Walter Scott concevaient le roman. Mais il y a dans les choses humaines une logique si puissante, et la même loi embrasse d'un lien si invincible les littératures et les mœurs, que cette subdivision infinie des sectes protestantes, prévue et prophétisée par Bossuet, après avoir opéré son œuvre dans la sphère religieuse, vint se refléter et se reproduire dans le roman même. Rien de plus naturel, de plus nécessaire, de plus fatal. L'analyse des choses divines, exécutée par la conscience, dominait le protestantisme, et cette loi eut son fruit. L'analyse des choses humaines, livrées à l'observation, domina le roman; le roman devint spécial comme la foi, qui ne cessait pas de se morceler et de se donner à elle-même un nouveau symbole par individu.

Nous assistons aujourd'hui aux derniers efforts de ce fractionnement singulier. Avec un peu de patience et un esprit systématique, on diviserait en plus de cinquante classes les romans que produit l'Angleterre. On compterait sur ses doigts le roman historique, fantastique, matériel, professionnel, allégorique, scientifique, d'éducation, de religion, d'économie politique; roman de la bourgeoisie, de la canaille, et même le roman de la philosophie et de l'algèbre. Il faudrait ajouter à cette interminable liste le roman maritime, le roman militaire, le roman chartiste, le roman-voyage, et même le roman à deux, car il paraît prouvé que la spirituelle mistriss Gore a con-

tracté avec Bulwer alliance momentanée et coopéré avec lui à l'œuvre assez ingénieuse, assez brillante, mais fort décousue d'ailleurs, qui a paru l'année dernière sous le titre de *Cecil ou le Pair d'Angleterre*. Parmi les variétés presque innombrables de cette dernière épopée bâtarde, la seule forme de l'épopée que les nations modernes puissent supporter, la plus en vogue actuellement en Angleterre, c'est le roman-canaille, que M. Charles Dickens exécute supérieurement, et dont le détail infini et vulgaire dépasse les limites de l'art véritable. Richardson, le plus grand exemple dans ce genre, était soutenu du moins par une haute et sévère moralité puritaine, qui, pénétrant dans tous les recoins de la vie, soumettant à son examen les plus petites actions de l'homme, faisant d'un geste un crime et d'une irrégularité un forfait, donnait par la rigidité du précepte une extrême importance au détail même. Richardson pesait les atomes de la vie morale dans sa balance de casuiste puritain. Comment passer sa vie à peser la poussière de la route, de l'écurie et du grenier

Il faut avouer que l'on trouve chez Dickens assez de vérité, de fertilité et de bonne humeur pour justifier son succès. C'est d'ailleurs, pour la vieille étiquette aristocratique de l'Angleterre, une étrange jouissance que d'assister aux jeux et aux facéties des dernières classes, que l'homme bien élevé entrevoit à peine, et qui renferment tout un monde inconnu pour lui. Sa dignité ne se compromet pas; il descend ainsi, grace à l'écrivain, dans ces petites ruelles perdues qui se trouvent du côté de Wapping, et qui sentent le goudron, la vieille vase de la Tamise, l'huile rance et la boue du ruisseau. La taverne enfumée au fond de laquelle on descend par douze marches rompues, vers le pont de Blackfriars, s'ouvre ainsi au gentleman étonné que toute cette nouveauté intéresse. Il aime à bien reconnaître l'arrière-boutique du *grocer* ou épicier qui fait étudier une sonate à sa fille sur un vieux piano de bois de sapin, armé de deux ou trois cordes lamentables. Il pénètre dans l'hospice des enfans trouvés, et s'arrête devant les caricatures de l'inspecteur, du sous-inspecteur, du cuisinier, du garçon de service, du docteur, du pharmacien, de l'aide, du chirurgien et de l'économe, êtres bizarres que sans doute il n'aura jamais occasion de rencontrer dans sa vie. Les derniers ouvrages de Dickens, annonçant une sorte de prétention philosophique, manquent un peu de la saveur naïve et de la fraîcheur burlesque dont ses premières œuvres étaient imprégnées. Dickens appartient à cette classe d'esprits qui perdent beaucoup à vouloir se faire graves. Tels sont parmi nous quelques écrivains de

ce temps, qui n'ont jamais mieux réussi que dans les peintures de mœurs, les tableaux de fantaisie, sans intention de réforme sociale ou d'endoctrinement populaire. Comme chez Téniers, il y a toujours chez Dickens quelque personnage de charge exagérée, le bonhomme de Téniers qui se tourne vers la muraille : c'est le cachet et la signature de l'écrivain; mais on lui pardonne assez volontiers cette habitude. Ses deux véritables défauts sont la diffusion interminable et la prétention philosophique.

Le crime du roman moderne en Angleterre, c'est de ne plus avoir d'idée générale, de ne plus reconnaître de principe élevé, de ne pas tomber d'une source haute et importante, de ne pas exprimer un sentiment vaste et puissant. Vous aurez beau amener devant nous et faire parler naturellement, ici des valets, là des princes, plus loin des élèves d'Oxford, ailleurs des bourgeois, plus loin des demi-seigneurs, vous n'aurez pas accompli une autre œuvre, vous ne vous serez pas élevés plus haut que le peintre flamand qui dore une carotte d'un rayon éclatant, et dont le pinceau diamante les écailles du poisson sur la table de la cuisinière. Que ce soit de la réalité, même du talent, et dans un certain degré un talent estimable, brillant et naïf, je ne le conteste pas; mais qui ne s'affligerait de voir l'art descendre peu à peu des sommets de l'idéal et venir s'abattre, se tapir ou voltiger, d'abord (ce que je lui pardonne assurément) dans les vallées obscures, dans les petits sentiers, à l'ombre des chaumières, auprès du foyer domestique, puis, ce qui vaut moins, dans la rue, dans l'écurie et dans les bouges immondes où il reste enfoui. Le roman moderne, je l'ai dit ailleurs, est le fruit de l'analyse; assertion qui ne ressort pas d'un système, mais des faits. Dans toutes les directions que l'analyse moderne a suivies, on voit le roman s'engager à sa suite. Le grand roman primitif, c'est l'épopée, roman synthétique qui exprimait la vie d'une nation. Plus le récit inventé s'éloigne de l'épopée, plus il se rapproche du génie analytique, et, à force d'y pénétrer et de s'y enfoncer, il s'y perd. En définitive, nous assistons à la dégénérescence complète du roman anglais. Ni le matérialisme brutal de Cooper et d'Ainsworth, ni la peinture saillante des ridicules bourgeois, ni même l'analyse des vices que chaque profession entraîne après elle, ne rendront au roman anglais sa primitive sève et sa forte verdeur. Les défauts de ses anciennes qualités atteignent aujourd'hui leur excès et leur terme, et l'on sait que les littératures, comme les peuples, se guérissent de leurs vices invétérés par l'excès même de ces vices et l'ennui qui en est la suite.

On s'est engoué tour à tour du roman du beau monde, du roman bourgeois, du roman maritime, et, après leur avoir donné un succès passager, on les a chassés honteusement. Jetons un coup d'œil rapide sur ces ramifications si nombreuses, qu'à peine peut-on les embrasser. D'abord se présente le roman de la famille, la narration du coin du feu, choisissant un seul groupe, le mettant à part sous sa cloche et sous la loupe, puis décrivant tout ce qui lui appartient, passions, vices, qualités, évènemens, personnages. L'Écossais Galt a pris cette petite route avec caprice et bonne humeur, vivacité et sagacité; Wilson, avec verve, chaleur et sympathie ardente pour les peines humaines. La vie rustique et provinciale leur a fourni de très aimables livres. Lord Normanby, Ward, Mme Gore, lady Charlotte Bury, lady Blessington, se sont parqués dans la vie de salon, *high life;* ils ont fondé l'école du *Couvert d'argent,* comme la nomment les critiques, école toute d'étiquette, de décence, de raffinement et de pruderie supérieure.

La production de ce genre de romans s'est ralentie depuis plusieurs années; cependant mistriss Trollope, qui s'y retranche avec ses idées aristocratiques, le relève par une vivacité et une amertume satiriques très amusantes que le goût ne modère pas toujours. Elle vient de publier les *Blue Belles,* titre allittératif et sonore, qui renferme même une intention de calembour. Ce n'est pas un roman sans mérite. J'aime beaucoup le personnage d'un certain poète sentimental dont la sensibilité s'exerce aux dépens des autres et tourne au profit de celui qui la possède. Cette délicatesse exquise de l'égoïsme, cette variété moderne, ce raffinement d'une personnalité qui se renferme en elle-même et qui fait de la philantropie pour ne pas faire de bien, méritaient d'être analysés; c'est un des grands traits comiques de notre époque.

Le roman bourgeois et demi-bourgeois appartient en toute propriété à Théodore Hook. Esprit sans imagination, sans passion, sans poésie, mais singulièrement apte à saisir et à reproduire les ridicules de la classe moyenne, ses prétentions comiques et ses aspirations vers un bon goût, une grace et une élégance supérieures, — Hook abondait en saillies et ne s'épargnait pas le calembour; on lui attribuait, pendant sa vie, toutes les inventions de ce genre. Personne n'a mieux peint la gouvernante, la sous-maîtresse, l'intendant, le valet de chambre et le vieux rentier; mais, hors de l'Angleterre et de certaines portions de la communauté anglaise, il faut renoncer à le comprendre. Grace à ce fractionnement et à cette manie analy-

tique dont j'ai parlé, ses romans, comme la plupart de ceux que produit la presse anglaise, se renferment dans des bornes tellement étroites, ou, pour parler comme on parle aujourd'hui, dans des spécialités si complètement britanniques, dans la peinture de mœurs si exclusives et de caractères si profondément inconnus au reste du monde, qu'il serait impossible de les traduire. Je défie le plus intrépide *translateur* moderne de faire entendre au public français une demi-page de *Peter Priggins, the College-Scout*, ou *des Pères et des Fils*, par Théodore Hook. C'est écrit dans un incroyable jargon, dans ce jargon de classes et de subdivisions sociales que nos vieilles habitudes d'unité et d'élégance ne permettront jamais à nos concitoyens d'adopter. « Pardon, vieux *couteau*, dit un héros de Hook à son jeune camarade de classe; j'oubliais que *Jim* disait que vous étiez *hors de votre nourriture* (*off your feed*), et que vous aviez besoin d'un *déluge*. Allons, jetez votre *trompe* là-dedans et balayez-moi la classe comme l'éclair, et je parierai les longues *fractions* que vous serez *en selle* avant d'arriver à Bicester. » Que signifie cet argot? Il faut avoir vécu à Oxford pour le savoir. — « Vous n'avez pas d'appétit, dit-on, vous avez besoin de boire pour vous remettre en goût, buvez cela, etc. »

Peter Priggins, le livre où se trouvent ces belles choses, a dû un succès très marqué aux souvenirs de collége, si chers à la plupart des membres du parlement et des hommes distingués de l'Angleterre. C'est un tableau burlesque de la vie universitaire, racontée par un *scout*, espèce de surveillant subalterne, qui écrit ses mémoires dans le jargon, ou plutôt dans l'argot du pays. Cette gaieté locale ne manque ni de verve ni de malice. *Fathers and Sons*, le dernier roman du même auteur, se distingue par une idée vraiment comique, et dont l'originalité ressort ingénuement de notre civilisation et de notre époque. Des pères aussi vicieux que leurs fils s'entendent parfaitement bien avec ces derniers pour faire face aux accidens de la vie et aux mauvaises chances de la fortune. L'influence de l'exemple et la redoutable éducation de la famille, inoculant aux fils les vices des pères, en dépit des préceptes de morale que la paternité répète pour acquit de conscience, sont très habilement, et, ce qui est mieux, très vivement reproduites par le spirituel écrivain. Il est quelquefois dur, sec, de mauvais goût, trop exclusivement voué à ce langage convenu, à ce jargon de la haute, basse et moyenne société anglaise; mais qui le comprend est sûr de ne pas s'ennuyer.

Le roman de Cooper, qui avait souvent placé sur l'Océan la scène

de ses drames, s'est subdivisé lui-même et a produit la narration purement maritime. Les capitaines de ces petits vaisseaux qui ont quelque temps vogué glorieusement sont Glascock, Chamier, Howard et Marryatt. Il y a du mérite chez tous, mais si exclusif, si restreint, si peu vrai dans son adoption tyrannique de certains caractères et de certains tableaux, que cette vérité elle-même devient mensonge. Le plus heureux et le plus fécond de ces écrivains est Marryatt. Sans profondeur, sans invention et sans nouveauté, on peut du moins lui reconnaître les mérites populaires de la facilité, de la gaieté, et même une certaine vigueur dans le dessin des caractères. Comme il a beaucoup produit, on lui pardonne sa diffusion, son incorrection et ses jovialités hasardées. Il se sauve par la franchise du trait, par un abandon qui ne manque pas de bonne grace, et par un certain amour, dont il faut lui tenir compte, pour l'impartialité et l'indulgence généreuse dont Fielding semble le type primitif, et Shakespeare le grand modèle.

Ne croiriez-vous pas qu'après tant d'exploitations différentes les subdivisions du roman analytique sont épuisées? Non. Le dernier venu parmi les écrivains de ce genre a découvert un nouveau filon dans cette mine, illimitée apparemment. Warren, *barrister at law*, et qui n'est pas du tout connu en France, a inventé le roman *professionnel*, essayant de décrire les vices, les mœurs, les idées spéciales de chaque profession. Déjà le médecin et l'avoué lui ont passé par les mains; il a déployé dans cette variété de l'analyse romanesque un talent, une sagacité et une puissance d'observation très rares. Le *Journal du Médecin*, traduit et détérioré en français il y a quelques années, ne se composait que de fragmens très remarquables d'ailleurs, mais auxquels l'ensemble manquait. Son second ouvrage, *Ten thousand a year* (dix mille livres sterling de revenu) forme un tout complet, assez mal composé, assez mal écrit, incohérent, d'une diffusion souvent fastidieuse, mais qui initie admirablement le lecteur à toutes les fraudes, légitimes ou autres, que se permettent les bataillons d'avocats, avoués, procureurs, greffiers et huissiers, qui vivent de la loi et du plaideur. Il y a, dans ce livre intraduisible, qui reproduit exactement tout le jargon de la procédure anglaise, des parties admirables, des touches grotesques qui ne dépassent point le vrai, des mouvemens pathétiques qui ne s'écartent pas de la vraisemblance et de la vie privée. Malheureusement le talent et l'art de la composition manquent à cette œuvre disproportionnée.

Il y a autant de simplicité que de puissance dans l'idée première

de ce roman, qui, sous la main imprévoyante de l'auteur, a fini par composer quatre énormes volumes. Une fortune considérable, jointe à un titre et à un domaine aristocratiques, se trouve, au moyen d'événemens assez habilement conçus, transportée tout à coup sur une tête vulgaire et niaise qui ne s'attendait pas à cette aubaine inespérée. Aussitôt germent et éclosent toutes les folies que la misère et l'obscurité avaient étouffées jusqu'alors. Ce soleil de la fortune, réchauffant et développant les fatuités, les ridicules, les prétentions endormies, transformant la nullité innocente en sottise qui fait du bruit, et les petits défauts en gros vices, ne tarde pas à faire apparaître le héros comme un des plus amusans personnages que les romanciers aient jamais empruntés au monde réel. La singularité de l'aventure éveille l'intérêt général; on s'occupe de notre homme, et quelques gens à la mode, ayant besoin de trouver une dupe et la trouvant toute prête, s'amusent à jeter ce personnage sur le théâtre de la célébrité. Comme il ose tout et que les circonstances le servent, ainsi que les hommes, il réussit merveilleusement par la franche allure de ses défauts même, et joue un premier rôle dans cette grande comédie qui n'a pas de coulisses. C'est encore une très belle et très pénétrante observation que cette métamorphose double du sot primitif, espèce de chenille oubliée, en chrysalide incertaine, et de cette dernière en papillon dont les ailes dorées éclatent sous le soleil et reçoivent l'hommage populaire. Il y a autour du héros une troupe de sycophantes, d'hommes d'affaires, d'hommes de bourse, d'hommes de plaisir, qui l'escortent et l'aident dans les excès ou les ridicules dont il est prodigue. On voit toute cette couvée ardente voltiger autour de la fortune que possède le sot, et chaque oiseau de proie en arracher un lambeau pour son usage. Tout cela ne dure guère. Une péripétie qui ne manque ni d'artifice ni de vraisemblance inquiète le sot sur la possession de son titre et de ses rentes; alors c'est une inquiétude, une bassesse, une faiblesse, une pauvreté d'ame, qui trahissent le peu de valeur de cette nature commune et médiocre. Pendant qu'il s'agite ainsi dans le pressentiment et le désespoir de sa catastrophe prochaine, la famille honorable que son avènement a privée de l'opulence et de la considération languit et souffre, travaille et attend, lutte contre son destin avec cette résignation de tous les jours, seul remède aux maux de ce genre, et se relève par degrés vers cette richesse qu'elle parvient à reconquérir, tandis qu'un progrès parallèle et contraire fait redescendre le par-

venu jusqu'aux dernières profondeurs de la nullité et de l'indigence. Il n'a paru en Angleterre depuis long-temps aucun livre, même dans un genre plus élevé, qui renferme des enseignemens aussi graves et aussi frappans sur la légèreté folle des jugemens et des engouemens du monde, sur le pouvoir de l'exemple et de la mode, sur la toute-puissance de la fortune, sur le mouvement invincible qui augmente la richesse du riche et la pauvreté du pauvre, et sur le pouvoir énorme donné aux gens de loi pour réduire en poussière les faibles ressources des familles médiocres. Il y a chez Warren, comme chez Bulwer, un peu d'effort et de tension; mais la profondeur et la vigueur des portraits rachètent la sécheresse des contours. On n'y trouve point de prétention doctorale ou réformatrice, comme chez miss Martineau, ni de charge grotesque comme chez Dickens ou Marryatt, mais la plus sévère et la plus tragique étude de ces monstres sociaux, les uns gigantesques, les autres invisibles à l'œil nu. Souvent, comme chez Holbein et certains peintres de cette école savante, un labeur trop sévèrement attentif enlève à la touche de l'écrivain la facilité gracieuse et la mollesse des formes; mais si l'on peut reprocher aux détails de son œuvre la dureté et l'âpreté du travail, à l'ensemble du roman la confusion et le luxe un peu désordonné, du moins on n'y trouve pas les vices plus intimes et plus graves, le mensonge, la légèreté et la frivolité du coup d'œil.

Telles ont été les phases diverses et les curieuses modifications que le roman moderne a subies en Angleterre, depuis le commencement du XIXe siècle. Nous l'avons vu passer du sérieux idéal et allégorique de Bunyan à la gravité doctrinale de De Foë et Richardson, s'associer en même temps avec Fielding aux colères des anciens cavaliers, exprimer avec Walter Scott et Walpole le retour de l'époque vers l'étude du moyen-âge, et trouver des hommes de génie tant qu'il a eu un but sérieux et passionné, puis se fractionner, se dissoudre, se perdre, devenir spécial, exclusif et puéril. Dès qu'il a délaissé son caractère d'universalité sympathique, pour se renfermer dans les bornes d'un tableau flamand, rien de grand à attendre de lui. On doit rendre à M. Bulwer cette justice, qu'il a échappé presque seul à ce malheur. *Pelham*, *Maltravers*, *Eugène Aram*, sont conçus sous le large et puissant point de vue de Fielding. C'est un vrai mérite à lui d'avoir su éviter ce que les Allemands appellent *la façon de voir d'un seul côté* (*one-sidedness*, dit Carlyle), ce malheur d'apercevoir toutes

choses par le trou d'une aiguille, de se parquer dans un petit cercle, de ne pas vouloir jeter son regard sur la grande sphère du monde, et de le juger comme une mite voyageuse jugerait l'espace parcouru par elle sur une sphère de cent pieds.

Il semble que le roman anglais, après avoir parcouru la longue route que nous avons suivie dans ses détours, et dont nous avons marqué les points lumineux et les grandes lignes, ait définitivement atteint l'épuisement inévitable. Bulwer lutte aujourd'hui contre cette situation, que les intérêts et les craintes politiques ne peuvent manquer d'aggraver. Dans ses romans, d'ailleurs écrits avec verve, éclat et une puissance irrécusable, on aperçoit un certain degré d'effort qui trahit la fatigue du sol que le romancier veut exploiter. Tour à tour il est forcé de porter sur les domaines de la politique, de la métaphysique, du grand monde, de la cour d'assises, de l'Allemagne moderne, de l'Italie, de la France, et même de l'ancienne civilisation romaine, son observation et son étude, comme s'il sentait que le terrain va lui manquer, et qu'il faut renouveler par des moyens factices une fécondité trop long-temps sollicitée. Plus sagace néanmoins et plus hardi que la plupart de ses rivaux, il ne s'est pas volontairement réduit aux étroites limites d'un petit genre à cultiver; il a compris que dans une époque incertaine et confuse, mais ambitieuse et remplie d'attentes vagues, il fallait toucher à toutes les idées, esquisser toutes les situations, s'occuper de tous les intérêts, observer tous les côtés de la vie, en chercher toutes les modifications, en reproduire les lumières et les ombres, quelque diverses et chatoyantes qu'elles pussent être. Il a mis au service de cette courageuse idée les ressources d'un style souvent inégal, mais d'une grande variété, d'une énergie vive et éloquente. Il s'est même élevé jusqu'à une impartialité remarquable, et souvent le préjugé britannique, la nationalité exclusive, disparaissent dans ses écrits devant le sentiment de la grande communauté européenne.

Bulwer est donc supérieur à la plupart des romanciers de la Grande-Bretagne, précisément par ce sentiment universel dont les œuvres de l'esprit ne peuvent se passer aujourd'hui. Walter Scott, Byron, Carlyle (malgré ses nuages et ses emportemens métaphysiques), peuvent être lus et compris d'un bout de l'Europe à l'autre. Il est impossible, au contraire, à qui n'est pas Anglais ou Écossais, de déchiffrer le vrai sens de ces romanciers nombreux, analystes impitoyables du monde britannique, gens de mérite d'ailleurs, qui font gémir la presse anglaise. L'un traite d'une profession spéciale, l'autre

d'un ridicule particulier; celui-ci se renferme dans l'Irlande, et celui-là dans l'île de Man. Bulwer, même dans ses romans de second ordre, a le coup d'œil plus vaste. Sans doute on ne trouve rien de complet dans *Zanoni*, son dernier roman. C'est un rêve mêlé de peintures réelles, une fantasmagorie violente dont les masses enflammées ou sombres s'entr'ouvrent de temps à autre pour laisser apparaître des perspectives heureuses et beaucoup de ces idées dont Herder disait au lit de la mort : « Mon fils, rappelez-moi quelque grande pensée. Il n'y a que cela qui me rafraîchisse. » Eh bien! au milieu de ces vapeurs et de cette confusion, vous sentez encore un souffle de philosophie élevée, de tolérance et d'aspiration vers l'unité européenne, une sympathie vaste, large et facile, qui remplace les passions des temps moins avancés, et qui est encore le meilleur et le plus fécond symptôme d'une époque telle que la nôtre. Il faut aujourd'hui tout comprendre pour être au niveau de son siècle. Il faut que le cœur batte à l'unisson de toutes les grandes pensées européennes, et que l'on s'associe à Gozzi comme à Molière, à Raphaël comme à Durer. Ne croyez pas que l'appréciation d'un mérite emporte avec elle la négation du mérite contraire. Rien de plus noble que cette abondante largeur de vues, cette vaste puissance de sensibilité intellectuelle qui permet de goûter à la fois les saveurs les plus diverses, et qui associe la pensée, par une sympathie profonde et ardente, à la grandeur gothique et chrétienne de Dante, à l'ironie sensuelle de Rabelais, à l'analyse impartiale, lumineuse et infatigable de Shakespeare. Ce n'est pas de l'éclectisme, c'est la souveraineté de la raison. Ce n'est pas de la confusion, c'est de l'ordre. Repoussons donc à la fois la confusion et l'exclusion; cherchons ce que le génie des races a donné de fruits éclatans et divers, tributs magnifiques apportés par les littératures à la grande civilisation de l'Europe moderne.

PHILARÈTE CHASLES.

SOPHOCLE

ET

LA PHILOSOPHIE DU DRAME CHEZ LES GRECS.

A mesure que, dans une société, la masse des connaissances s'augmente, elles se groupent d'après leurs analogies naturelles, se rangent en classifications, et forment en quelque sorte des provinces distinctes dans le domaine de la pensée. A mesure que chaque groupe s'enrichit, il se subdivise à son tour; une science se décompose en plusieurs sciences. C'est là une nécessité, une loi de l'esprit humain, qui résulte de ce qu'une intelligence finie ne peut contenir l'universalité. Anciennement la philosophie comprenait toutes les connaissances susceptibles d'être réduites en système, cosmologie, astronomie, physique, médecine, morale, politique. Quand chacune de ces parties eut accumulé un trésor d'idées assez considérable pour être mis en valeur à part, elles se détachèrent de la philosophie, qui ne s'occupa plus que de l'ordre intellectuel. Cette subdivision de la science en spécialités n'a fait que s'accroître avec les connaissances acquises ou espérées; elle s'accroîtra certainement encore; c'est la loi de la division du travail, applicable à la pensée aussi bien qu'à l'in-

dustrie, et à laquelle on ne pourrait se dérober sans se condamner à l'immobilité absolue.

La poésie y échappera-t-elle plus que la science? Non, et c'est ce que nous voyons très bien chez les Grecs. La poésie homérique fut pour l'art ce que la philosophie a été pour la science : un point de départ vaste, compréhensif, presque universel. Mais, après elle et le cycle qu'elle domine, ce grand corps épique semble se démembrer; il se décompose en genres, le genre historique, le genre oratoire, le genre descriptif, le genre dramatique. Est-ce une ruine? Non; chacun de ces genres s'accroît à son tour; quelques-uns prennent des proportions plus colossales même que le monument premier dont ils étaient les assises; c'est que ce monument vivait, c'est que l'esprit humain était en lui, et, s'il s'est dissous, c'est à cause de la surabondance même de sa vie, qui demandait des corps nouveaux à organiser, des mondes nouveaux à remplir. Les genres dans l'art ne sont donc pas une invention des critiques, une étroitesse d'école, une défaillance de l'esprit, qui ne sait plus embrasser l'ensemble des choses; c'est au contraire une manifestation de force, un moyen nécessaire d'approfondir et d'élargir le domaine livré à notre intelligence.

C'est pour cela qu'il n'y a pas eu, à vrai dire, de poème épique après Homère. Les grandes choses ont leur place marquée à tel ou tel point de la durée historique; il faut les y étudier, les y admirer, et les y laisser. En lisant Homère, on sent à chaque mot qu'on est au berceau d'une civilisation; dès-lors on s'abandonne à ses élans et à ses disparates, on ne lui demande que des caractères dessinés à grands traits; la peinture est vraie, nuancée, ardente; de hautes idées s'y font jour, quoique encore à l'état élémentaire et un peu vagues; nous sentons l'homme et son siècle; il y a naturel et harmonie en toutes choses, cela nous suffit; l'admiration a trouvé son point de vue et elle jouit du grand homme. Trouve-t-on cette même harmonie d'ensemble dans les poètes épiques postérieurs? Nullement. Quand on lit Virgile ou le Tasse, on sent aussitôt un autre siècle, un siècle qui a beaucoup plus d'idées sur toutes choses; on lui demande donc plus de développemens, plus de profondeur, plus de détails; mais dès-lors le plan de l'épopée, qui contient tout, serait trop vaste, le poète en serait écrasé : aussi n'en peut-il remplir également toutes les parties, on ne le lira point en entier, on en lira certains passages soignés, détaillés, faisant genre à part, le drame de la prise de Troie, une touchante élégie sur la mort de Didon, une belle exposition de philosophie platonicienne dans la description des enfers, c'est-à-dire

que nous chercherons des spécialités, des genres poétiques dans ces prétendues épopées qui auraient dû contenir toute poésie. Quant à l'ensemble, il fatigue, l'imitation se trahit à chaque pas, et l'on se prend à gémir de ce qu'un si beau génie n'ait pas laissé Homère où il était, sur les sommets lointains du passé, à la source des littératures progressives, de ce qu'il n'ait pas suivi le cours du fleuve par où il s'élargit, de ce qu'il n'ait pas créé ou enrichi un genre, comme avaient fait avant lui tant d'hommes distingués de la Grèce.

Parmi les genres sortis d'Homère, le genre dramatique est celui qui a le plus directement suivi la même impulsion, le plus clairement manifesté et propagé le même esprit.

Les fêtes de Bacchus, du sein desquelles l'ancien drame grec s'est d'abord produit, avaient une partie sérieuse, les mystères, qu'on célébrait en certains lieux consacrés, et une partie bouffonne, les réjouissances du peuple, qui éclataient surtout avec une grande licence dans les campagnes. Les récits ou discours qu'on introduisit, sous le nom d'*épisodes*, dans l'intervalle des cantiques, et qui furent le premier linéament du drame, et les scènes dans lesquelles on vit figurer ensuite les satyres et les silènes, réunirent d'abord ce double caractère bouffon et sérieux. Les inventeurs de cette nouveauté se justifiaient par l'exemple d'Homère, et ils avaient raison. Il n'est point nécessaire, du reste, pour cela de citer le *Margitès*, comme fait Aristote; l'Iliade et l'Odyssée ont l'élément comique aussi bien que l'élément tragique, et c'est là, ou plutôt c'est dans l'esprit libre et critique de l'époque, que les premiers dramaturges puisèrent leurs inspirations. On dit que Solon, dans l'intérêt du culte, s'opposa aux représentations des *épisodes*. En effet, la licence y était extrême, et c'était une moquerie véritable; mais à qui la faute? Les chœurs phalliques et les symboles de même nature promenés en procession par les prêtres étaient-ils bien dignes de respect? Et lorsqu'on exposait au peuple de pareils emblèmes, lorsqu'on négligeait la morale pour le mystère, n'était-il pas naturel qu'un rire inextinguible s'élevât du sein même des cérémonies religieuses?

Peu de temps après, ce genre tragi-comique, démembrement d'Homère, se démembra à son tour; l'élément sérieux et l'élément bouffon se séparèrent; l'embryon dramatique se développa en deux êtres distincts, la tragédie d'une part et la comédie de l'autre. C'est que le genre s'était fécondé, c'est qu'on entrevoyait les ressources de chaque sujet, les profondeurs des caractères et des passions, l'enchaînement des circonstances d'un même fait; on avait expérimenté

l'impression produite par une action représentée avec ces détails et selon la nature; c'était le triomphe du poète. Mais, pour que cette impression fût forte, il fallait qu'elle fût une; de là cette unité du drame grec, qui s'attache moins au lieu et au temps qu'à l'effet moral produit sur le spectateur. Cette unité rigoureuse, qui fermait la tragédie aux rires, la comédie aux larmes, s'obtient, il est vrai, par un choix de circonstances qui constitue une espèce d'idéal, mais cet idéal est fondé sur la nature même. Quel homme en effet, s'il assistait en réalité à des évènemens comme ceux qui sont le sujet de la tragédie, ne souffrirait pas, ne s'indignerait pas d'y voir mêler la plaisanterie? Quel homme, voyant en réalité la situation d'OEdipe ou d'Électre et entendant leurs discours, pourrait s'arrêter à voir et à entendre les trivialités qui se passeraient dans le voisinage? Quand donc nous recevons des impressions vives, nous cherchons naturellement à les isoler pour en jouir; frappés du beau, nous détournons naturellement les yeux du laid, et le rire qui se permet d'éclater entre des scènes pathétiques, au milieu de situations graves et de pressentimens douloureux, ne peut nous faire l'effet que d'une grimace hideuse. On s'est donc trompé lorsque de nos jours on a cru revenir à la nature par le mélange des genres; on n'a fait qu'affaiblir l'impression et amincir l'étoffe du drame, sans en être plus naturel pour cela. On croyait justifier Shakspeare en lui attribuant ce prétendu système : triste et froid plaidoyer, amoindrissant l'homme de génie pour déguiser des faiblesses qui étaient celles de son temps et de ses auditeurs!

Les chœurs des fêtes de Bacchus furent donc accompagnés de deux espèces, distinctes par nature, d'épisodes dramatiques : d'une part, la haute poésie, la poésie des héros, la poésie aristocratique, comme la définit justement M. Magnin (1); d'autre part, la poésie démocratique, bouffonne, moqueuse, aliment des grossières risées populaires. Celle-ci fut d'abord la satyre, qui se jouait comme petite pièce après la tragédie, et qui produisit plus tard, sans cependant disparaître elle-même, le drame plus réfléchi qui reçut le nom de comédie.

Quelle fut la philosophie de ces deux sortes de drames? La même que celle d'Homère. Il y a ici, en effet, une analogie bien remarquable. Homère, avons-nous dit ailleurs (2), met la comédie chez

(1) *Origines du Théâtre*, t. I.

(2) Voyez la livraison de la *Revue* du 15 mars 1841; l'article sur *Sophocle et la Philosophie du drame chez les Grecs* forme une suite naturelle à celui sur *Homère et la Philosophie grecque*, inséré l'année dernière.

les dieux, et la tragédie parmi les hommes. Chez lui, les plus grandes scènes de l'Olympe sont presque toujours racontées avec un sourire ironique, et souvent le ridicule en est très clair et très expressif; mais l'humanité est constamment noble, belle et religieuse : on sent qu'elle aspire à un ordre divin plus élevé que celui de la mythologie; c'est dans sa lutte contre la destinée et dans son commerce avec la Providence que le poète nous montre la loi philosophique de l'existence humaine. Eh bien! c'est précisément sur cette double idée que l'ancien drame s'est partagé en tragédie et en comédie. La comédie s'empara des personnages mythologiques, les dieux furent son lot; depuis les premières satyres jusqu'aux dernières pièces d'Aristophane, elle les habilla de ridicule; au contraire, la tragédie s'attacha à l'étude de l'homme, les dieux n'y parurent que très accessoirement, surtout après Eschyle. Cependant elle avait pour pensée fondamentale la religion, mais la religion se dégageant peu à peu des vaines légendes, et ne les employant que comme symbole d'idées, et parce qu'il était impossible de les extirper totalement des traditions reçues.

Ce que nous venons de dire de la comédie grecque est évident par tout ce que nous en savons, et par tout ce qui nous en reste. « A son origine, dit Schlegel, et entre les mains d'Epicharme le Dorien, la comédie grecque a surtout emprunté ses sujets de la mythologie. Elle ne paraît pas avoir entièrement renoncé à ce choix, même dans sa maturité, comme on le voit par les titres de plusieurs pièces perdues pour nous, soit d'Aristophane, soit de ses contemporains. Plus tard encore, et dans l'époque intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle comédie, elle revient aux traditions fabuleuses pour des motifs particuliers (1). » « Si l'on s'en rapportait, dit Barthélemy, aux titres des pièces qui nous restent de ce temps, il serait difficile de concevoir l'idée qu'on se faisait alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres : *Prométhée*, *Triptolème*, *Bacchus*, *les Bacchantes*, *le Faux Hercule*, *les Noces d'Hébé*, *les Danaïdes*, *Niobé*, *Amphiaraüs*.., etc. Ils traitèrent avec des couleurs différentes les mêmes sujets que les poètes tragiques. On pleurait à la *Niobé* d'Euripide, on riait à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, et le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité : diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettait d'exposer à la risée de la populace l'excessive poltronnerie du premier

(1) A. W. Schlegel, *Cours de littérature dramatique.*

et l'énorme voracité du second. Pour assouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps (1). » On ne pourrait croire à tant de licence, si la preuve ne nous en était restée dans les pièces d'Aristophane. Pourtant, à son époque, la comédie avait fait des progrès considérables; elle n'était plus un pur caprice où l'imagination seule régnait; la vie humaine et la critique des caractères s'y étaient fait une place; néanmoins, c'est encore à se moquer des dieux qu'il emploie le plus de verve. Dans *la Paix* et dans *Plutus*, Mercure est ce bouffon, ce gourmand, ce voleur qui nous semble avoir été le type des valets de la comédie moderne. Les *Oiseaux* sont une comédie révolutionnaire s'il en fut jamais; c'est l'exclusion des dieux de la cité nouvelle; on les oblige à une abdication absolue, à l'instigation de Prométhée, de ce Titan qui, dans Eschyle, avait déjà si vigoureusement blasphémé contre Jupiter, qu'il menaçait de détrôner un jour. Dans *les Grenouilles*, Hercule, Æaque, Caron, mais surtout Bacchus, sont bien plus cruellement déchirés qu'Euripide même, contre qui la pièce est en apparence dirigée. En général, Aristophane en veut aux sacrifices qu'on offrait aux dieux; il les accuse fréquemment de trop manger; ce sont des gloutons pour lesquels il n'y a pas assez de moutons ni de bœufs; il nous les montre opposés, par crainte de concurrence, aux dieux étrangers, et particulièrement à ceux de la Thrace, qui, à cette époque, étaient assez facilement admis à Athènes. Or, le sacrifice était l'action religieuse par excellence chez les anciens; c'était le point central du culte; l'attaquer là, c'était vouloir le renverser de fond en comble. Conçoit-on tant de licence chez un peuple qu'on nous représente comme si ombrageux sur les questions religieuses, et qui, plus d'une fois, punit sévèrement des hommes célèbres sous prétexte d'impiété? Selon Barthélemy, cela s'explique en disant que les Grecs permettaient de ridiculiser les dieux, pourvu qu'on n'attaquât pas leur existence. Mais n'est-ce pas au fond la même chose? et une nation aussi intelligente pouvait-elle admettre une distinction pareille? La coexistence de ces faits si opposés paraîtra moins singulière, si on réfléchit qu'il y avait en Grèce, comme partout où la pensée humaine fermente avec activité, un mouvement et une résistance, des esprits novateurs et des efforts de conservation, entre lesquels la masse populaire flottait, réagissant d'un côté ou d'un

(1) Barthél. *Voy. d'Anach.*, ch. LXIX.

autre, selon que les questions de principes se trouvaient engagées dans les intérêts, les influences ou les passions contemporaines. Assurément la politique ne fut pas étrangère aux condamnations de Socrate et d'Alcibiade. A tout prendre pourtant, de réaction en transaction, la critique des dieux marchait toujours, les uns mettant la mythologie au régime de l'explication allégorique, les autres, plus décidés, prenant les croyances populaires au sens littéral, et les faisant sauter sous le fouet impitoyable de leur comédie (1).

La comédie, genre critique et négatif, travaillait donc, si on la considère dans sa signification la plus élevée, à détruire la forme extérieure du culte; cela est si vrai, que les dieux ne cessèrent d'être bafoués sur la scène qu'à l'époque où l'on n'y croyait plus, et où le culte ne se maintenait plus que faute d'un meilleur symbole, c'est-à-dire après Socrate, en pleine philosophie, lorsque Ménandre compléta ce qu'Aristophane avait commencé, la substitution, dans la comédie, de l'humanité vraie et de l'observation aux fantaisies mythologiques.

Cependant que faisait la tragédie? Tandis que sa sœur critique le faux, le petit, le laid, elle, dans sa nature sérieuse, ne peut qu'exposer la réalité, le grand, le beau. Vivant donc dans la même atmosphère philosophique, nourrie de l'idée générale du même temps et du même pays, elle s'applique aussi à la religion, mais dans un sens positif et affirmatif; laissant là le mythe, ou le traitant comme un accessoire, elle en tire le sens, elle en dégage le dogme, et le transporte dans le tableau de la vie humaine. C'est ici le grand côté de la philosophie dramatique des Grecs; mais, pour expliquer suffisamment notre pensée à ce sujet, il est nécessaire que nous remontions un peu plus haut, que nous jetions un regard un peu plus libre sur l'horizon religieux de la Grèce. Ceci ne sera pas une digression; c'est notre sujet même. L'antique tragédie est sortie des *mystères;* son esprit ne peut s'interpréter que par l'esprit des mystères. Il faut donc

(1) Héraclide de Pont, qui essaya de justifier Homère par voie d'allégorie, disait (*Proœm. allegor.*) : « Homère pourrait passer pour un Salmonée, pour un Tantale, ayant une langue déréglée et sans frein, si ce qu'il a chanté sur les dieux n'était pas compris dans un autre sons... ἠσέβησε, εἰ μὴ ἠλληγόρησε. »

D'un autre côté, dans l'Apothéose d'Homère, bas-relief célèbre (*Musée Pio-Clém.*, t. I), la comédie est représentée, aussi bien que la tragédie, rendant hommage au prince des poëtes, et Visconti remarque que la comédie a bien aussi sa part dans les poëmes homériques. A. W. Schlegel a aussi entrevu cette idée : « Le germe de la poésie satyrique, dit-il, était déjà contenu dans Homère. » Où donc, si ce n'est dans les dialogues des dieux?

découvrir le lien étroit qui les unit; on verra que tout le système religieux de l'antiquité s'y révèle; la tragédie, c'était l'exposition publique sur le théâtre de ce système long-temps caché dans les temples. L'invention de la tragédie ne fut pas un fait simplement littéraire; elle fut un évènement religieux dont la philosophie et l'histoire doivent tenir compte. C'est sous ce point de vue que nous allons principalement la considérer. Voyons d'abord ce que c'était que les mystères.

On peut considérer les mystères de l'antiquité comme des cérémonies à la fois religieuses et scéniques, assez analogues, quant à leur forme extérieure, au drame bien autrement élevé par lequel l'église chrétienne représente, dans sa semaine sainte, les principaux faits de la passion de Jésus. Les circonstances accessoires de ces mystères, les temps, les noms, les personnages, variaient selon les localités; mais la comparaison fait voir que partout le fond du mythe qui en fournissait la matière ou l'argument était identique; en Égypte, en Phénicie, à Éleusis, à Thèbes, en Samothrace, l'évènement fondamental reste toujours le même.

Cet évènement fondamental forme toujours une trilogie, dont les trois termes seuls sont invariables. Il est donc facile de dégager le fond du mythe des circonstances que l'imagination populaire, l'influence locale ou la poésie y ont ajoutées par la suite : il n'y a qu'à s'attacher exclusivement aux trois termes de la trilogie.

D'abord l'histoire égyptienne d'Osiris, qui semble avoir été la source des mystères grecs, se partage évidemment en trois points : premièrement une époque glorieuse et prospère, marquée par les progrès de l'agriculture, la conquête des Indes, l'invention des arts, le bonheur et la joie du peuple; ensuite une époque de déchiremens, alors que le monstrueux Typhon, ce dragon gigantesque, symbole du simoun et de l'Arabie, vint attaquer Osiris, le coupa en morceaux et l'abandonna dans un coffre au cours du Nil et aux flots de la mer; puis une époque de résurrection et de glorification, lorsque Isis, après l'avoir long-temps cherché, le trouva enfin, réunit ses membres déchirés, et lui éleva des temples.

Les mystères de Bacchus, dont on attribuait l'introduction en Grèce à Orphée, et dont les chants dithyrambiques fournirent son premier cadre à la tragédie, reposent absolument sur les mêmes bases. C'est d'abord la conquête des Indes, époque de bienfaits et de plaisirs; puis Junon irritée poursuit Bacchus, qui est attaqué par un serpent; dans la guerre des Titans, qui sont de la même race que

Typhon, il est coupé par eux en morceaux comme Osiris; enfin Minerve, comme une autre Isis, porte ses membres à Jupiter, qui les réunit et le ressuscite après trois jours passés aux enfers.

Les Éleusinies, qu'on appelait les mystères par excellence, et dont la célébration faisait accourir des pèlerins de tous les pays, avaient pour argument l'histoire de Cérès et de Perséphone ou Proserpine. Les trois élémens de cette histoire sont : en premier lieu, les joies innocentes de la jeune fille jouant avec les fleurs dans les campagnes de la Sicile, ensuite son enlèvement par Pluton, et les douleurs de sa mère qui parcourt le monde, comme Isis, en cherchant l'objet de sa tendresse; en troisième lieu, le bonheur de Proserpine retrouvée, et son retour à la lumière des vivans.

Les mystères des Cabires en Samothrace, non moins célèbres et probablement plus anciens, ne différaient des précédens que par les noms et les particularités cérémonielles. Axieros était Cérès, Axiochersos était Pluton, Axiochersa était Proserpine. Le quatrième personnage, Casmilus, ne représentait que le prêtre, ou peut-être était la personnification de la classe sacerdotale; aussi traduisait-on son nom par celui d'Hermès ou du Toth égyptien. Ces mystères cabiriques semblent, à cause de leur antiquité et de leurs formes grossières, être arrivés directement d'Égypte, et s'être ensuite répandus en Thrace et dans la Grèce méridionale sous les noms de *Déméter* et de *Dionysus*.

Les fêtes phéniciennes de Thâmmouz, Adonaï ou Adonis, sont l'expression d'une aventure toute pareille dans son essence : Adonis, élevé par les nymphes d'Arabie, se retire vers le Liban, et y jouit d'une période de bonheur avec la déesse Vénus; tué ensuite par un sanglier, Vénus veut l'arracher à la mort, comme Isis ou Cérès, et fatigue les dieux de ses prières; enfin Adonis lui est rendu, et revient sur la terre. On sait avec quelles démonstrations de douleur la mort d'Adonis était célébrée à Athènes; les femmes consacraient un jour entier à un deuil exagéré; elles se frappaient la poitrine, se rasaient la tête, se lamentaient dans les rues, et imitaient l'appareil des funérailles, en promenant par la ville des figures qui représentaient un cadavre. Lucien compare leurs cris de douleur à ceux des Égyptiens pleurant le bœuf Apis. Un autre jour, on chantait la résurrection d'Adonis; alors c'était une joie universelle, comme celle des Égyptiens lorsqu'Osiris était retrouvé.

Les mystères phrygiens célébraient Attis. Attis, heureux d'abord comme Adonis, de son union avec une déesse, périt bientôt d'une

manière déplorable. On le pleurait publiquement comme on pleurait Osiris et Adonis; Cybèle avait aussi ramassé ses membres indignement mutilés; enfin ce culte et celui d'Adonis étaient si bien un même culte au fond, qu'au temps de Tertullien ils avaient fini par se confondre tout-à-fait.

Le même mythe se reproduit enfin dans Uranus mutilé par Kronos, et dans Jupiter même, qui, après s'être emparé du trône céleste, vit les Titans se soulever contre lui. Typhon, le poursuivant à travers la Grèce et l'Arabie, le vainquit enfin, le mutila comme il avait mutilé Osiris, et l'ensevelit dans l'antre Corycien, où Mercure et Pan, d'autres disent Minerve, le retrouvèrent et le rendirent à la vie.

Tel est donc le récit identique qui servit de texte aux plus fameux mystères de l'antiquité. C'est une seule et même trilogie, dont les trois termes sont : 1° une période de bonheur goûté par un personnage divin, ou intimement uni à la divinité; 2° une lutte fatale de ce personnage contre un être monstrueux, auquel on attribue volontiers les formes les plus horribles, comme pour exprimer le génie du mal; 3° le personnage vaincu et supplicié par le génie du mal est ressuscité, et on lui dresse des autels.

Cette trilogie mystérieuse était, nous le répétons, l'essence de la religion grecque; une si remarquable unité de pensée sous une si grande variété de formes le témoigne clairement. Les mythes qui la contiennent sont les plus anciens, et tout ce qu'on sait sur leur introduction en Grèce les fait remonter à l'époque où une colonisation orientale y exerçait encore son influence. Enfin, ce qui prouve encore mieux peut-être que c'est là l'idée première du culte, c'est que tous les mythes héroïques venus plus tard se sont en quelque sorte calqués sur ce mythe divin. La multitude des circonstances accessoires, les inventions, les allégories dont on les a surchargés peu à peu, dérobent d'ordinaire à nos yeux le plan simple de cette doctrine : c'est un édifice dont une profusion d'ornemens nous cache les lignes primitives et grandes; mais écartez ces détails, isolez les masses, et partout vous retrouverez les trois colonnes du sanctuaire; partout, de même que les dieux égyptiens se présentaient toujours par trois (1), de même aussi l'histoire religieuse vous offrira une trilogie sacrée. Lorsque, par la canonisation nationale appelée *apothéose*, on décernait un culte à des personnages inférieurs, on jetait leur vie dans le même moule trilogique; on tirait de leur histoire, du mieux qu'on

(1) Συνεδροι, συνναοι θεοι.

pouvait, les trois termes du symbole religieux. Qu'on lise en effet à ce point de vue le résumé d'Apollodore, et à chaque pas on verra ressortir du fond des mythes cette trilogie d'un bonheur idéal, d'une période d'expiation ou d'épreuve, et d'une réhabilitation glorieuse. Prométhée apporte au monde la science et le principe progressif; une cruelle punition lui fait sentir que le progrès est au prix de la douleur, et un temps vient où Hercule le délivre du vautour expiatoire. — La fille d'Inachus a conçu de Jupiter : union de l'humanité à Dieu. Persécutée par la jalousie de Junon, déchue de la forme humaine, matérialisée en quelque sorte sous les traits d'une génisse tourmentée par un insecte vengeur qui ne la quitte pas, elle promène sa douleur à travers les trois parties du monde connu; et ce n'est qu'après cette longue course que sa première forme lui est rendue, qu'elle retrouve Épaphus, le principe divin déposé en elle. — Danaé a reçu aussi la visite de Jupiter : encore cette même union allégorique dont les débauches de l'imagination ont tant abusé depuis. Acrisius la fait enfermer dans un coffre avec son enfant, et jeter à la mer : reproduction de l'histoire d'Osiris. Danaé aborde à Seriphos, où elle subit de nouvelles épreuves; mais son fils Persée sera son rédempteur, lorsqu'il aura vaincu les Gorgones. — La femme de Céphée, roi d'Éthiopie, a par son orgueil offensé un dieu; elle sera punie dans sa race; une fille innocente, mais solidaire du péché de ses parens, est vouée à l'expiation, et abandonnée sur un rocher, comme Prométhée, à la fureur d'un monstre. Persée, toujours invincible par sa victoire sur les Gorgones, arrive et la délivre. — La fable d'Hésione n'est qu'une autre version de celle-ci. Esculape foudroyé pour avoir essayé de rendre les hommes immortels, et ressuscité ensuite; Hippolyte, ce type de la vie pure, comme l'a remarqué Buttman (1), et dont on ne connaît que l'innocence, l'immolation et la résurrection; Œdipe, qui devina l'énigme de l'humanité, puis subit une longue et horrible série de malheurs, et enfin disparut, appelé par un Dieu, au milieu d'un orage; Iphigénie, qui expie, comme Andromède et Hésione, une faute transmise par son père, et se voit enlevée du bûcher par Diane qui en fait sa prêtresse; Alceste, qui se livre à la mort pour son époux, et qu'Hercule ramène du fond des enfers : toutes ces fables révèlent plus ou moins manifestement ces trois idées : un bonheur primitif, perdu le plus souvent par curiosité, faiblesse ou orgueil; une souffrance avec caractère de châtiment

(1) *Mythol.*, I, 61.

(car il ne s'agit plus ici des dieux, mais des hommes); en troisième lieu, une rédemption, soit par continuation de la vie, soit par une vie nouvelle.

Dans la célébration des mystères, l'hiérophante interprétait le sens de la trilogie sacrée (*hiérophante*, énonciateur des choses saintes, le nom seul explique la fonction); mais ce sens, quel était-il? quelle en était du moins la nature? Était-ce de l'astronomie? Expliquait-on les rapports des planètes avec les saisons et les travaux agricoles, comme le prétendent si arbitrairement ceux qui ramènent tout aux allégories physiques, de sorte que ce merveilleux appareil, qui mettait en émoi la société grecque, n'aurait abouti qu'à la révélation d'un calendrier panthéiste? Était-ce, selon les partisans d'Évhémère, une interprétation critique, laquelle, en apprenant aux initiés que les dieux n'étaient que des hommes divinisés, aurait détruit le culte même sur lequel elle reposait? Ces deux opinions sont évidemment contradictoires; elles sont le produit de ces deux anciens systèmes d'exégèse nés du premier examen philosophique, et les auteurs de ces systèmes n'étaient sans doute pas fâchés de couvrir quelque peu leurs assertions hardies de l'autorité de l'hiérophante lui-même.

Mais toute religion est essentiellement une législation, un gouvernement; toute religion a un but pratique : il faut donc que les symboles religieux s'interprètent comme expression de la vie pratique de l'homme, et par conséquent de ses devoirs et de sa destinée générale. Les incarnations orientales même avaient cette tendance morale; Vichnou dit : « Quand le monde se corrompt et que l'impiété se révolte, c'est alors que je m'incarne dans l'humanité, et que je me montre aux hommes pour conserver les bons et pour anéantir les méchans. » En Grèce, plus encore peut-être que dans l'Inde, le drame des mystères, qui a tant d'analogie avec les incarnations de l'Orient, réveillait l'idée d'un haut enseignement moral; c'est ce qu'affirment les témoignages les plus imposans, depuis Hérodote. Sans une portée morale, les mystères n'auraient jamais conquis l'influence qu'ils exercèrent même sur les hommes d'état et les législateurs; sans une portée morale, l'initiation n'eût pas été un devoir si long-temps respecté. Qu'on lise les phrases suivantes écrites par des hommes de divers temps et de divers caractères, interprètes non systématiques de l'opinion de leurs concitoyens : « Heureux, est-il dit dans l'hymne à Cérès attribué à Homère, heureux, entre tous les habitans de la terre, celui qui a vu ces choses (les mystères d'Eleusis)! mais celui qui n'est point initié aux choses saintes, et n'y a point

participé, n'aura jamais un pareil sort; il est perdu dans d'affreuses ténèbres. » — « Heureux, s'écrie Pindare à son tour, heureux celui qui descend sous la terre après avoir vu ces choses! car il connaît la fin de la vie, et il connaît le royaume donné par Jupiter. » — « Cérès, dit Isocrate, nous a enseigné les mystères qui nous donnent l'espérance d'obtenir, après cette vie, le bonheur d'une vie qui ne finira jamais. » Il n'y a pas jusqu'aux moqueries et aux allusions irrévérencieuses d'Aristophane qui ne constatent l'opinion générale qu'on avait des mystères : « Silence, et qu'il s'éloigne d'ici, celui qui n'est pas préparé par la sagesse, celui qui n'a pas le cœur pur, celui qui se plaît aux paroles bouffonnes, celui qui ne s'oppose pas aux dissensions funestes, qui n'est point bienveillant envers ses concitoyens, qui, au contraire, les excite et les pousse dans son propre intérêt; celui qui, placé à la tête de l'état dans des temps difficiles, se laisse corrompre par des présens, etc.! » Le poète continue cette énumération en la remplissant de traits satiriques contre ceux qui avaient malversé dans le gouvernement, et s'étaient placés ainsi au rang des excommuniés. Et ce morceau finit aussi par une promesse de la vie future : « Allons dans ces prairies pleines de roses, jouant nos jeux ordinaires, nos jeux et nos danses ravissantes, sous la conduite des parques bienheureuses. A nous seuls sourient le soleil et la lumière, à nous qui sommes initiés, et qui nous sommes conduits pieusement envers les étrangers et les citoyens. » Cicéron dit aussi ces paroles religieuses : « Les initiations ne nous ont pas appris seulement à nous rendre heureux dans cette vie, mais encore à mourir avec une meilleure espérance. » Et Plutarque : « Il est heureux, ô mon ami! d'être initié aux mystères d'Eleusis, car la condition de *mystes* sera la meilleure parmi les mânes (1). »

Qu'on nous dise, après avoir lu ces passages, si des mystères que l'on considérait comme une source de bonnes actions et un gage de salut dans une autre vie, ne contenaient pas une doctrine pratique, un enseignement moral! Au reste, il y a mieux que des textes pour déterminer ce caractère, il y a des faits, il y a des institutions qui parlent. L'hiérophante d'Eleusis se vouait au célibat, comme nos prêtres catholiques : mortification des sens, sacrifice des instincts corporels aux fonctions de l'ame, de la chair à l'esprit. C'était par le jeûne et par la continence qu'il fallait se préparer à l'initiation : dogme

(1) La plupart de ces citations, et d'autres encore, sont recueillies et rapprochées dans le *Jupiter* d'Emmeric David, t. I, Introduction.

de la pénitence par conséquent, dogme professé d'ailleurs plus ou moins explicitement par toutes les religions. On sait combien, dans le culte de Minerve surtout, la virginité était en honneur, et par quelle pompe gracieuse, par quels groupes de jeunes vierges portant des corbeilles mystiques, elle était représentée aux grandes processions des Panathénées. Ou ces choses n'ont aucun sens, ou elles ont une signification morale, et leur signification est la même que celle des mystères, dont les unes étaient l'expression cérémonielle, et les autres *l'ascétisme*, c'est-à-dire l'exercice, l'application réelle et active à la vie. La confession et l'absolution aux pieds du *Koès*, imposées à ceux qui voulaient être admis à la communion des initiés de Samothrace, font briller ce fait d'une nouvelle évidence; c'était un engagement pris d'améliorer sa conduite. Enfin la communion, c'est-à-dire la manducation de la victime, le banquet sacré, symbole de l'union fraternelle des hommes en Dieu, nous révèle le dogme moral des anciens presque aussi clairement que nous pouvons le reconnaître aujourd'hui dans le christianisme; car il y avait, principalement dans les fêtes de Bacchus, un rite qu'on appelait la *créonomie*, c'est-à-dire le partage qu'on faisait aux initiés de la chair des hosties. Le peuple s'incorporait ainsi la victime purifiée par la mort, et s'offrait avec elle à la divinité. Le culte d'Osiris présente également des indices de cette croyance; mais ce qu'il y a de remarquable, et ce qui confirme l'universalité de cette grande pensée religieuse, c'est qu'on l'a retrouvée même chez les Mexicains. Il y avait, en l'honneur du dieu Vitzlipultzi, des rites semblables à ceux d'Adonis; on faisait, avec de la pâte, une figure représentant le dieu qu'on adorait en se jetant de la poussière sur la tête en signe de deuil; une procession de vestales l'accompagnait par la ville; on l'élevait enfin au haut du temple au son des instrumens. Alors une partie de la pâte dont on avait fait la figure était distribuée aux fidèles, qui croyaient manger la chair du dieu (1). Ces faits, pris dans des temps et dans des pays si divers, ne se fortifient-ils pas les uns les autres? Et quand on voit partout la même idée présider à la religion, c'est-à-dire à la théorie de la vie sociale, n'est-on pas forcé d'en conclure la moralité de cette idée? Est-il permis de croire encore que tant de nations civilisées aient commis le non-sens de fonder leur religion sur l'astronomie?

(1) *Antiquités mexicaines*. — M. Lenoir, *Religion mexicaine*. — Le père Joseph Acosta, missionnaire.

Or, dès qu'on a reconnu aux mystères une signification morale quelconque, il devient aisé d'en déterminer logiquement le sens précis. Pour cela, il suffit d'éviter les vagues hypothèses, et d'appliquer tout simplement à la vie humaine la trilogie mystique, composée, avons-nous dit, de ces trois termes : conception idéale du bonheur, sentiment de la souffrance, espoir de réparation. Ce sont là trois faits de notre existence tellement vulgaires, tellement journaliers, tellement palpables, qu'il n'est nul besoin d'analyse psychologique pour les constater dans la vie de l'homme, et c'est pour cela que le genre humain, dès les plus anciennes époques, les a pris, et avec raison, pour les vrais et essentiels problèmes de la vie, pour le sommaire de toute science, pour les bases de toute religion. La foi au bonheur, à un bonheur plus élevé que la satisfaction bestiale des besoins matériels, repose dans l'intimité de notre être; elle est la source de notre activité, de notre curiosité, de notre insatiable ambition de progrès; elle se corrobore dans chaque individu des joies chaleureuses et imprévoyantes de l'adolescence et de la jeunesse, qui croit à peine à la mort, tant le bien idéal la possède. Plus tard, l'expérience de la vie vient nous initier à un autre ordre de choses; l'obstacle, la peine, le combat, se font connaître; sans cesse il faut sacrifier une partie de soi au mouvement général. Ce sacrifice est la condition impérieuse de la société; les théoriciens de l'égoïsme n'ont pas eux-mêmes pu y échapper, car ils disent que chaque individu doit sacrifier une partie de sa liberté pour conserver le reste. Cette privation, cette souffrance, cette immolation sociale était représentée dans le culte par le sacrifice, et les stoïciens en développèrent l'idée philosophique avec une vigueur admirable, quoique exagérée. Cependant, à travers ce sacrifice douloureux, la foi au bonheur nous poursuit encore; sans elle, la vie serait intolérable au plus grand nombre; avec elle, l'humanité se fortifie par l'épreuve même, comme si la douleur n'était qu'une dette qu'elle paie, et dont chaque instant avance sa libération. La mort même n'y change rien; au contraire, c'est en elle qu'on voit la réalisation de l'espérance : de là une croyance générale à l'immortalité, et ce respect pour les sépultures, phénomène de tous les temps et de tous les lieux.

Or, cette triple idée, base morale de la religion grecque et de toutes les religions, nous apparaît aussi comme l'idée génératrice de la tragédie grecque, à tel point qu'elle en était l'essence, au moins dans les premiers temps, à l'époque d'Eschyle. Alors un drame complet se composait de trois parties et formait une trilogie, car il ne faut pas

compter la quatrième pièce, appelée satyre, qui n'était qu'une parodie ou une parade bouffonne destinée à effacer les impressions trop douloureuses de la tragédie. De même que les *confrères* du moyen-âge chrétien représentaient les miracles, la passion et la résurrection de Notre-Seigneur, ainsi les trilogies d'Eschyle représentaient les trois termes des mystères d'Osiris ou de Bacchus. Seulement les personnages étaient autres; exposer sur la scène le Bacchus ou la Cérès des mystères, c'eût été dangereux; c'était déjà bien hardi d'en divulguer les idées fondamentales sous d'autres noms; pourtant c'est ce qu'on fit. Examinez en effet les pièces qui nous restent d'Eschyle, et, à l'aide des documens que l'antiquité nous a laissés sur les autres, recomposez quelques-unes de ses trilogies.

D'abord vous trouverez celle de *Prométhée*. La première partie s'appelait *Prométhée inventeur du feu*, Προμηθευς πυρφορος : c'est l'homme qui, pour avoir dérobé le feu, c'est-à-dire la science, principe des progrès, se voit condamné à une expiation cruelle; c'est par conséquent la chute de l'homme. La seconde partie, c'est *Prométhée enchaîné*, cette tragédie fantastique et vigoureuse que nous avons encore, Προμηθευς δεσμωτης. L'homme, coupable d'avoir voulu *savoir* par lui-même et s'égaler à Jupiter, est attaché sur la montagne par les *envoyés* de ce dieu; sa douleur affecte la nature entière; l'Océan et ses nymphes, Io ou Isis, la terre, viennent pleurer avec lui. Mais rien ne console sa peine, rien n'apaise sa révolte, nul ne peut faire taire ses blasphèmes; il annonce la fin prochaine de sa période de douleur, il prédit la chute du dieu régnant et l'arrivée de son rédempteur Hercule, qui doit briser ses fers. La troisième partie, c'était *Prométhée délivré* ou *racheté*, Προμηθευς λυομενος : Hercule, son sauveur si long-temps attendu, fils du dieu suprême, tuait le vautour du châtiment et délivrait la victime. Il n'est pas nécessaire sans doute d'insister pour faire remarquer ici les trois termes mystiques du bonheur perdu, de la souffrance expiatoire et de la rédemption ou résurrection, contenus dans cette trilogie d'Eschyle. Le fait historique qui avait donné lieu à la fable de Prométhée était, croyons-nous, l'oppression de la race indigène des Pélasges par la conquête sacerdotale des Égyptiens : Prométhée, c'est la nation pélasgique qui veut se développer avec indépendance; Jupiter, c'est Ammon ou l'Égypte, qui la réduit en servitude; Hercule, c'est la famille hellénique qui réagit plus tard contre les conquérans. Mais la tradition donnait à tous ces grands faits une portée théologique et générale; elle dégageait l'unité de la variété, elle cherchait la destinée humaine dans les destinées parti-

culières des individus ou des nations, et l'ancienne tragédie profitait de ces résultats confondus de la contemplation philosophique et des souvenirs de l'histoire.

Outre cette trilogie pélasgique, Eschyle fit aussi une trilogie égyptienne. La première partie s'appelait *les Égyptiens;* c'est, sous d'autres noms, l'histoire même de Typhon et d'Osiris; Egyptus, venant de l'Arabie, détrône son frère Danaüs; le génie du mal précipite le favori du ciel dans un abîme de malheurs. L'excès de ces malheurs fait le sujet de la seconde partie, *les Suppliantes.* Exilées de leur pays, les Danaïdes demandent à la terre étrangère un asile qui leur est à peine accordé; c'est une suite de lamentations et de prières; le chœur de ces jeunes filles chassées de l'Eden de la patrie représente très bien l'humanité déchue. Enfin, la troisième partie avait pour titre *les Danaïdes,* et pour sujet leur délivrance. Poursuivies jusque dans leur exil par les enfans d'Égyptus, qui voulaient les épouser, c'est-à-dire par la race de Typhon, le mauvais génie qui voulait les posséder à jamais, elles les égorgèrent la nuit; Hypermnestre seule épargna Lyncée, parce qu'il avait respecté sa virginité.

La trilogie thébaine, qu'on pourrait bien appeler phénicienne, se composait de *Laïus, Œdipe,* et *les Sept chefs devant Thèbes.* Les vicissitudes de cette ville sacrée en font le sujet. Les traditions sacerdotales devaient naturellement la montrer heureuse et florissante sous la domination des Orientaux; mais lorsque la race hellénique s'en empara et se permit d'expliquer les hiéroglyphes du sphinx, et de modifier l'autorité religieuse, ce fut une calamité, une ruine pour la ville; voilà l'idée de la première partie : Laïus tué par OEdipe, l'ancien régime par le nouveau. La seconde partie, c'est ce nouveau régime. Des violences, des tyrannies, des incestes, des suicides, des parricides, la peste, des oracles effrayans, tout ce que la colère des dieux envoie de plus terrible aux hommes coupables, voilà le résumé du sujet d'*Œdipe,* histoire d'expiation et de fatalité vengeresse s'il en fut jamais. Dans *les Sept chefs devant Thèbes,* la cité sainte est délivrée; les dieux ont pris sa défense; la foudre a écrasé l'ennemi sur ses remparts; les enfans d'OEdipe se sont tués l'un l'autre, et Tirésias, c'est-à-dire le sacerdoce, est replacé dans sa gloire.

Enfin la trilogie argienne nous est restée tout entière; elle se compose de : *Agamemnon, les Coéphores, les Euménides.* Ici les trois termes de la religion mystique sont appliqués à la famille des Pélopides. Le premier, c'est la chute du roi des rois, du vainqueur des Troyens, immolé par la perfidie d'une femme. Le second, c'est

l'effroyable punition de ce crime par un autre crime, Clytemnestre assassinée par son fils Oreste. Le troisième enfin, c'est la réhabilitation d'Oreste par l'intercession d'une vierge divine, la chaste Pallas.

Lors donc qu'on accusait Eschyle d'avoir divulgué le secret des mystères, on n'avait pas tort; il n'était pas même nécessaire pour cela de recourir à quelques traits peut-être trop directs et trop matériels de l'une de ses pièces; il aurait suffi d'examiner le sens moral de toutes les trilogies que nous venons d'énumérer. Mais la loi du secret ne portait sans doute que sur certaines circonstances cérémonielles; il n'était guère possible en effet de cacher l'esprit de ces cérémonies, puisque cet esprit devait influer si puissamment sur la conduite de chaque initié. Ce que nous avons dit explique aussi cette autre tradition, d'après laquelle Eschyle aurait composé ses tragédies sur un ordre de Bacchus lui-même, reçu en songe; ce qui veut dire que le dogme intime des mystères dionysiaques fut la véritable inspiration de ces œuvres. La mise en scène était en parfaite harmonie avec ces idées; des machines propres aux apparitions surnaturelles, des autels, des tombeaux, des spectres, des personnages de l'enfer, frappaient les spectateurs d'une terreur religieuse; les costumes majestueux inventés par le poète furent même, s'il faut en croire Athénée, imités dans la suite par les hiérophantes et par leurs acolytes. Tout ceci confirme l'identité morale du drame tragique d'Eschyle avec le dogme fondamental des mystères de la Grèce.

Mais c'est dans Sophocle qu'il nous faut chercher la plus haute expression du drame grec. Eschyle, pénétrant dans les arcanes du sanctuaire, y avait saisi la pensée religieuse, et l'avait traînée au grand jour de la vie profane, où la liberté philosophique et artistique s'en emparait. C'était, aussi bien que dans Sophocle, l'esprit d'Homère, esprit novateur, rival du sacerdoce, auquel il retirait l'autorité d'interprétation pour la livrer à tout le monde. Cependant l'œuvre d'Eschyle ne fut qu'un sublime essai; ses pièces, extrêmement simples, ne sont en réalité que des *épisodes*, comme on les appelait, intercalés dans les chœurs; en outre, le merveilleux y occupe encore une grande place; des scènes aussi fantastiques que celles du *Prométhée* et des *Euménides* annoncent que le mythe exerce encore une grande influence. Sophocle apparaît, et, comme Neptune, en trois pas il franchit une immensité. Chez lui, le merveilleux, le gigantesque, ne se montrent presque plus sur la scène; quand des personnages divins s'y présentent accessoirement, comme dans *Ajax* et dans *Philoctète*, ils sont rapprochés de l'humanité; les dieux

de Sophocle sont aux dieux d'Eschyle ce que les dieux de Phidias sont aux statues de l'école d'Égine. Sophocle ne pouvait abandonner le mythe, puisque toutes les traditions nationales en étaient pleines, mais il le relègue dans les récits; on dirait qu'il s'est imposé déjà la règle plus tard formulée par Horace : *Nec deus intersit*. En revanche, il s'attache aux caractères humains, aux passions, aux situations; il raccourcit les chœurs pour donner de l'espace aux scènes; il augmente le nombre des personnages; il les fait réciproquement ressortir par des contrastes admirablement tranchés; son drame est simple encore, mais les situations y sont tellement conduites, sondées à une si grande profondeur, que les développemens les plus abondans, les fluctuations d'ame les plus vraies, s'y déploient avec une aisance pleine de force et de majesté. C'est là le fruit de l'observation et de l'intelligence du cœur humain; c'est là l'esprit grec dans son mouvement créateur, tel que nous l'avons déjà étudié dans Homère : aussi, avait-on assimilé ces deux génies, en appelant Homère le Sophocle épique, et Sophocle, l'Homère tragique. Bien plus, ce fut lui qui, le premier, obtint des juges du théâtre l'autorisation de ne représenter qu'une pièce à la fois, c'est-à-dire qu'il cassa la trilogie sacrée, qu'il s'affranchit de la forme mystique, non pas toujours, puisque nous avons sa trilogie thébaine, mais à sa convenance, comme un droit. Est-ce à dire qu'il s'affranchisse aussi de la pensée religieuse? Au contraire. Ce qui commence à se perdre chez lui, c'est le mythe, la forme, le matériel de la tradition; la religion, il ne la montre plus dans les fables, mais dans la vie réelle et morale de l'homme; comme Homère, comme Phidias, comme la Genèse hébraïque, il contemple Dieu dans l'homme fait à son image; il étudie la Providence dans les manifestations qu'elle donne d'elle-même au sein de l'humanité : telle est la philosophie du drame de Sophocle.

Pour juger de la fécondité de ses ressources, il n'y a qu'à remarquer l'extrême simplicité de presque tous ses plans. En effet, plus vous saurez plonger dans une situation intéressante, vous revêtir des caractères, vous pénétrer des terreurs et des espérances de vos personnages, moins vous aurez besoin d'incidens pour remplir votre pièce. Il est bien clair qu'un homme placé dans une situation qui réveille et exalte au plus haut point ses facultés et ses instincts, comme cela arrive nécessairement dans les circonstances tragiques, trouve en son cœur une multitude de pensées, de désirs, d'effrois tumultueux, de résolutions rapides, de retours sur soi-même, qui peuvent donner lieu à de longs développemens. Les flux et reflux de senti-

mens qui traversent son ame dans l'attente d'une catastrophe n'ont certes pas besoin de combinaisons extérieures pour exciter l'intérêt de ceux qui pourraient lire dans sa pensée, et, lorsqu'un poète en possession d'un sujet semblable croit devoir recourir à des circonstances éloignées ou étrangères pour soutenir sa marche, c'est qu'il n'a point vu tout ce que ce sujet contenait; c'est qu'il n'a ni l'abondance des idées, ni les trésors de l'observation morale, ni cette sensibilité par laquelle nous sortons de nous-mêmes pour nous introduire dans l'individualité d'autrui. Voilà comment d'une situation très simple, par exemple de celle de Philoctète qui veut quitter son île, mais non pour suivre Ulysse, ou de celle d'Ajax, qui, devenu fou, retrouve un moment lucide et se tue, Sophocle sait tirer, sans vide, sans langueur, une tragédie soutenue, vive, profonde, saillante en couleur et jamais embarrassée dans sa marche. Il n'y a en réalité, dans *Philoctète*, que trois personnages; mais que de choses entre ces trois personnages! Comme l'âge, les habitudes, la tournure d'esprit de chacun et leur situation respective s'y manifestent avec franchise et précision! Et quelle succession naturelle, spontanée, mais saisissante, de poignantes angoisses, de joies à faire pleurer, de vengeances, de désespoirs! C'est en cela qu'on peut voir le principe de cette fameuse règle des *unités*, dont on a fait tant de bruit. A qui sait tirer tant de choses d'une situation si simple, un fait très limité suffit sans nul doute; il n'a que faire d'évènemens qui se traînent en divers lieux et en plusieurs années; le moment le plus rapproché de la catastrophe lui fournit une assez ample matière, car il voit et il sait exploiter toutes les richesses poétiques de ce moment terrible. La règle serait donc belle; mais c'est une de ces règles de perfection idéale qu'on ne peut imposer. Le génie y tend par son élan naturel; les talens ordinaires s'épuiseraient à y tendre.

Je regrette maintenant de ne pouvoir me transporter en arrière en plein XVIIe siècle, alors qu'on parlait encore d'Aristote et de sa poétique, et qu'une critique légère ne se permettait pas de le dédaigner, et même de l'ignorer; car ce grand penseur, qui cherchait toujours la racine des choses et leur valeur morale, me prêterait ici un secours bien nécessaire pour apprécier le plus haut mérite de Sophocle. Dans son ouvrage sur la *Politique* (remarquons qu'en ce temps-là les arts n'étaient pas regardés comme des choses isolées, vivant pour elles-mêmes, mais comme des choses sociales), il dit: « Je soutiens qu'il ne faut pas se servir de la musique seulement pour ces utilités particulières (dont il vient de parler), mais pour

bien d'autres choses, par exemple pour l'éducation et l'expiation. » L'usage de la musique pour l'expiation! voilà qui paraît d'abord assez étrange. « Mais, ajoute-t-il, ce que j'entends par expiation, je ne puis l'expliquer maintenant; nous en parlerons plus clairement en traitant de la *poétique.* » L'expiation à propos de poésie! c'est pourtant bien le mot dont il se sert (1), le mot emprunté aux rites religieux destinés à purifier l'ame de ses faiblesses. Il y revient en effet dans sa *Poétique;* et, quoique la partie de l'ouvrage où il développait pleinement sa pensée soit perdue, néanmoins cette pensée se montre bien décidément arrêtée, car c'est encore par la même expression mystique qu'il la rend : « La tragédie est, dit-il, la représentation d'une action intéressante, complète,... qui accomplit (en nous) par la pitié et la terreur l'expiation de ces passions et de toutes autres semblables. » Il ne s'agit pas ici, comme les stoïciens l'ont entendu, et comme notre grand Corneille aussi l'a compris, de dompter en nous la crainte et la compassion, de nous y rendre insensibles, puisque, selon le philosophe, la première condition imposée à la tragédie par sa nature, c'est de les réveiller au contraire, de les exalter même, afin de les expier. Il faut donc prendre ce mot *expier* dans son sens propre; en effet, si on l'applique au drame sophocléen, on trouvera qu'il en définit admirablement le génie.

Si l'on considère l'expiation, non dans les rites dont on l'accompagnait, mais dans le travail interne qu'elle remue au fond de la conscience, elle consiste en ceci : que l'ame, regardant les faits nuisibles de sa vie passée, les répudie; qu'elle cherche à se défaire des instincts égoïstes, des entraînemens inconsidérés, en un mot des imperfections morales et intellectuelles contraires à l'harmonie des choses; qu'ainsi, à la vue du réel, elle s'élance vers l'idéal, et, contristée par le désordre, cherche à se coordonner à la loi. C'est une réaction de nos facultés sur elles-mêmes, en vertu de laquelle les tendances contraires se séparent, les idées unitaires, éternelles, harmonieuses, prenant leur vol, et planant au-dessus des innombrables et mobiles désaccords de la vie. Il en est de l'ame introduite dans ces hauteurs de la pensée comme du corps lorsqu'il passe d'une atmosphère impure dans un air plus vital : les principes corrompus du sang se décomposent mieux; chaque aspiration est délicieuse, et le cœur bat par un singulier mélange d'émotion et de calme. Ainsi,

(1) Καθαρσιν, *expiationem, lustrationem.*

l'expiation se compose de deux élémens : un sentiment vif des imperfections de la vie, et un essor de la pensée produit par ce sentiment même, pour le dominer et le ramener à l'ordre universel.

La première de ces conditions est atteinte dans la tragédie par ce qu'Aristote appelle la terreur et la pitié. On ne doit pas en ceci lui reprocher une vue trop étroite, une classification trop exclusive des sentimens qu'un beau drame peut exciter en nous; car il ne parle pas seulement de la terreur et de la pitié, mais encore de tous les sentimens, de toutes les émotions tragiques. S'il s'occupe plus particulièrement de la terreur et de la pitié, c'est parce que ces affections se produisent en effet dans tout drame sérieux. De nos jours, il est vrai, on a inventé des systèmes pour changer tout cela. Le dégoût pour une école routinière et sans sève qui ne savait plus produire sur la scène que certaines passions stéréotypées et des personnages aussi froids que des allégories, a précipité les esprits dans un excès contraire; on n'a plus voulu que de l'histoire pure, que de la couleur locale, des caractères analysés, un mélange d'effets tragiques et comiques, sous prétexte de vérité et de naturel. On n'en a pas été pour cela plus naturel et plus vrai, mais on a détruit la force et l'unité d'impression, c'est-à-dire amorti la puissance du drame. Les poètes grecs ont mieux compris la nature du théâtre. Par cela seul qu'elle se produit sur la scène, et qu'elle parle à des hommes assemblés, c'est l'émotion que la poésie doit nécessairement chercher. L'étude rigoureuse de l'histoire, l'analyse philosophique des singularités des caractères humains, sont un excellent sujet de méditation pour la solitude et le recueillement du cabinet; mais la foule veut être émue, c'est par là seulement qu'on a prise sur elle. Elle ne peut être émue que par des spectacles qui la fassent réfléchir sur elle-même; il faut donc faire vibrer certaines cordes qui rendent le même son dans nous tous, et faire saillir du sein des accidens multiples de l'histoire les faits généraux de la destinée humaine. Une certaine généralité n'implique point la monotonie; le nombre des passions est limité sans doute, mais leurs nuances, leurs secousses et leurs effets dépendent du milieu où elles s'agitent, et sont par conséquent aussi variés que l'histoire même.

Ainsi le tableau, infiniment divers dans son unité, des misères et des faiblesses humaines, exposé avec des circonstances graves, terribles, pour mettre en jeu toutes les énergies qui, dans le cours ordinaire de la vie, dorment dans le cœur de l'homme, voilà le premier élément du drame tragique; mais ce tableau, par ce qu'il a de gé-

néral et de commun à tous, touchera aux plus hautes questions de notre existence. C'est au poète de faire jaillir par intervalles ces idées dogmatiques sur son drame, comme des clartés du monde supérieur, comme des jets de pensée lancés dans l'infini. L'esprit alors se sent porté bien au-dessus des choses qu'on lui montre; les sentimens qui l'agitent, la crainte et la pitié que l'intelligence de son propre destin lui fait éprouver, perdent en partie leur trouble, leur amertume, leur découragement; il ne voit plus seulement les faits, mais aussi la loi des faits; une part de contemplation religieuse se mêle aux sentimens qui l'affectent. Alors, dans cette élévation morale, l'ame se sent plus au large, et respire un bien-être intellectuel dont le souvenir est certainement favorable aux plus nobles tendances qui soient en nous. C'est l'extase morale par laquelle l'esprit se dégage pour un moment du sein des choses finies (ἐκστασις, dégagement); c'est ce que nous avons défini, religieusement et philosophiquement tout à la fois, sous le nom d'expiation, car, je le répète, l'expiation, comme phénomène interne de notre ame, n'est pas autre chose.

Voilà Sophocle, voilà comment il est le type complet du drame sérieux. Entendons-nous cependant; je ne prétends pas lui attribuer une perfection absolue. L'admiration, qui est à l'esprit ce que l'amour est à la volonté, s'abandonne aisément à l'exagération des louanges, dans ces momens surtout où la contemplation, pleinement goûtée, gonfle le cœur des plus douces larmes. Il ne faut pas pourtant que la vue du jugement s'obscurcisse. Quant à la peinture des choses de la vie, on peut citer, dans les théâtres modernes, des tableaux plus forts, plus caractérisés, plus variés que ceux de Sophocle. Porté par le mouvement d'une société qui acquérait chaque jour de nouvelles richesses d'intelligence, il fut plus grand que ses prédécesseurs; il se peut que, par la même raison, certains hommes, représentant des époques plus avancées, viennent à le surpasser à leur tour sous quelques rapports. Il en sera de même quant à ces idées générales qui, pénétrant le drame, doivent élever le spectateur du monde des faits passagers au monde des lois éternelles : aujourd'hui, par exemple, enrichis d'une foule d'idées produites par l'époque chrétienne, nous pourrions espérer un poète qui, s'en étant incorporé la substance, projetterait sur le drame des lumières bien plus vives que celles de l'antiquité. Mais enfin, si ces deux élémens n'ont pas dans Sophocle toute leur puissance, au moins ils y sont, et ils y sont avec toute la puissance possible de ce temps-là; ils y sont dans leur rapport vrai, l'un exaltant l'autre, la pensée spiritualisant les

faits, de sorte que la tragédie se voit là comme une inspiration sociale des plus importantes, comme une création religieuse, non pas religieuse à cause de certaines formes, mais religieuse par sa signification la plus intime, par ses effets sur les ames, religieuse comme elle peut l'être, comme elle devrait l'être dans tous les temps et dans tous les pays.

Le *Philoctète* et l'*Ajax* sont deux pièces qui peuvent très bien rendre ces idées palpables. La première est la représentation du mal physique, la seconde est celle du mal moral, l'un et l'autre portés à leur comble. Dans la première, le mal physique extrême, qui ne dépend pas de notre volonté, est montré comme un moyen d'épreuve et de perfectionnement, et il obtient sa récompense; dans la seconde, le mal moral extrême, représenté par la folie, aberration complète de toutes les facultés qui sont le privilége de notre nature, est montré comme le résultat de l'abus volontaire des avantages naturels, et, à cause de ce caractère volontaire, se trouve finalement puni sans miséricorde : à peine le coupable obtient-il la sépulture, dont la privation était, chez les anciens, l'équivalent d'une véritable damnation.

Le drame de *Philoctète* ne représente donc qu'une expiation suivie de la glorification; cette pensée mystique en est le fond et en constitue l'unité. Que fait Philoctète dans toute la durée de cette tragédie? Il maudit ses douleurs; il en accuse Ulysse, un homme, un simple instrument de la Providence; il veut aller se reposer dans sa chère patrie. Voilà toute la pièce jusqu'au dénouement, et ce dénouement, quel est-il? Le parfait redressement des erreurs, des faiblesses, des désespoirs de Philoctète. Hercule descend du ciel vers l'ami qu'il protége : il vient lui apprendre que la souffrance n'est pas ce qu'il pense, une fatalité aveugle qu'il peut maudire, mais un moyen dont il faut user; qu'il ne doit pas en accuser les hommes, mais l'accepter de la volonté des dieux pour en retirer le bien; qu'enfin il ne doit pas s'y dérober par la fuite et se réfugier dans l'inertie, mais profiter de la force qu'il y a puisée pour courir à de nouveaux combats. — D'abord, dit à Philoctète cette apparition céleste, je veux te rappeler à mon propre exemple. Combien n'ai-je pas souffert, que d'épreuves n'ai-je pas traversées pour atteindre à cette vertu immortelle dont tu me vois actuellement revêtu! Eh bien! toi aussi, sache-le bien, tu as une dette de douleurs à payer, et par ces douleurs même tu te feras une vie pleine de gloire. Va donc à la cité troyenne : là, tu seras guéri de cette maladie cruelle, ton courage te portera au premier rang de l'armée; tu tueras de mes flèches

Pâris, qui fut la cause de ces maux, tu détruiras sa ville... C'est par mes flèches qu'elle doit périr une seconde fois. Mais que personne n'oublie, dans cette destruction, la piété envers les dieux! Tout le reste est peu de chose aux yeux du Dieu suprême; mais la piété accompagne les hommes jusque dans la mort, et, pendant la vie comme au-delà de la tombe, elle n'est jamais perdue. » Ainsi la vertu du premier expiateur se communique au second; celui-ci hérite des flèches sacrées pour combattre et vaincre à son tour la *città dolente* (1), déjà vaincue une fois par son maître et son modèle.

Ajax, c'est la force insolente, le courage révolté, qui ne croit rien devoir ni aux hommes ni au ciel; c'est celui qui fait de soi-même son but, et qui, débouté de ses prétentions aux armes d'Achille, s'indigne de voir cette récompense passer aux mains d'Ulysse, du conseiller intelligent, zélé, persévérant, dont la sagesse a tant de fois sauvé l'armée. Son orgueil exaspéré veut se venger de la société qui semble lui avoir dit : — Tu n'as travaillé que pour toi; nous ne te devons rien. — Mais dans cette vengeance même éclatera son châtiment. Minerve, la sagesse divine, lui trouble l'esprit, lui fausse le regard et le frappe de folie. Il croit, la nuit, massacrer ses juges, et il ne massacre que des troupeaux de bœufs et de moutons; il croit avoir enchaîné son plus grand ennemi, Ulysse, et le flageller : il ne flagelle qu'un bœuf. Sophocle excelle à ouvrir un drame avec majesté, hardiesse et originalité : dans celui-ci, vous voyez d'abord Minerve qui montre à Ulysse les extravagances d'Ajax. « Viens, lui dit-elle, je vais te rendre témoin de cette éclatante malédiction, afin que tu la publies parmi les Grecs. Ne crains rien, reste; je frapperai ses yeux d'aveuglement, et il ne te verra pas. » Elle appelle Ajax, qui lui répond comme un insensé, en fouettant toujours l'animal qu'il prend pour Ulysse. Ce tableau tragiquement grotesque, cette déplorable dégradation d'un héros, touche Ulysse de compassion, et lui inspire un triste retour sur le néant des choses humaines. « Tu vois, lui dit Minerve, ce que c'est que la puissance divine!... — J'ai pitié de ce malheureux, répond Ulysse. Il est mon ennemi, mais le châtiment qui pèse sur lui me fait penser à ce que je suis moi-même. Je le vois, nous ne sommes rien que de vains simulacres, nous tous tant que nous sommes, rien que des ombres sans réalité! — Ainsi donc, lui dit alors Minerve, maintenant que tu as vu un pareil exemple, garde-toi de prononcer jamais une parole superbe contre les dieux, et ne

(1) Dante, *Inferno*.

t'enorgueillis pas d'avoir plus de force ou de richesse qu'un autre; car il ne faut qu'un jour pour faire descendre et remonter toutes les choses humaines. Les dieux chérissent les hommes qui se modèrent, et les violens leur font horreur. » Bientôt Ajax retrouve un moment lucide; alors son étonnement, sa honte, son désespoir, l'oppriment à la fois. Jadis son père lui avait dit : Mon fils, tâche de vaincre, mais demande toujours aux dieux la victoire; et il avait répondu : Mon père, avec les dieux, un lâche aussi peut vaincre; moi, je ne veux devoir ma gloire qu'à moi-même. Minerve, au milieu d'une bataille, lui avait dit : Viens, c'est par là qu'il faut tomber sur l'ennemi; et il avait répondu : Déesse, allez-vous-en secourir les autres; l'ennemi n'enfoncera jamais les rangs où je commande. Maintenant que son langage est autre! Non-seulement il reconnaît la main divine qui le frappe, mais il va même jusqu'à reconnaître, pour la première fois de sa vie sans doute, qu'il y a aussi un principe d'autorité parmi les hommes. C'est avec une rage concentrée et une amère ironie que cet aveu lui échappe, mais enfin il échappe : « A l'avenir, dit-il, nous saurons donc qu'il faut obéir aux dieux, qu'il faut même respecter les Atrides. Ils sont nos chefs, il faut donc leur obéir. Pourquoi pas, après tout? La nature entièrene donne-t-elle pas l'exemple de l'obéissance? N'y a-t-il pas partout des lois supérieures qui gouvernent les plus grandes choses, et qui établissent l'harmonie des hivers et des étés, des jours et des nuits, des vents et des mers, du sommeil et de la veille? » Voilà ce qu'il va savoir *à l'avenir*, mot d'une profonde amertume, car il est déjà décidé à mourir, il a déjà donné le baiser d'adieu à ses enfans. L'habitude d'un caractère rebelle est trop invétérée, il ne peut se dompter qu'en mourant. Et pour montrer par un dernier trait combien l'esprit d'ordre et de modération est supérieur aux fougues même les plus éclatantes, c'est Ulysse qui intercède pour les restes inanimés de son rival, et qui obtient pour lui les derniers honneurs dont Agamemnon voulait le laisser indignement privé.

Dans *Électre*, une autre idée se fait jour, aussi instructive et plus terrible. Une désobéissance de Philoctète a été punie par le premier degré de la douleur, le mal physique; l'impiété d'Ajax a été châtiée plus sévèrement par le dérangement de l'esprit, et cependant il y a pis encore : c'est lorsque les crimes sont punis par d'autres crimes. De pareils faits se présentent fréquemment dans l'histoire des révolutions humaines; il n'est personne à qui il ne soit arrivé de sentir son ame péniblement affectée en se trouvant en présence de ce

problème moral qui trouble la conscience, et laisse le jugement suspendu entre deux abîmes. Le crime provocateur est heurté par le crime vengeur : on doit exécrer l'un et l'autre, et pourtant il y a là, en définitive, une justice mystérieuse entrelacée avec l'injustice, une complication de moralité dans les actions les plus immorales. Telle est la pensée de la tragédie d'*Électre*. Le meurtre d'un époux puni par celui d'une mère, voilà l'image horrible qui se dresse peu à peu dans cette pièce, s'agrandit, se précipite, et retombe dans le sang. Toutes les circonstances qui peuvent adoucir l'inexcusable pensée du parricide sont présentées avec une extrême vigueur, de sorte qu'elles produisent bientôt dans le lecteur un pénible sentiment d'incertitude. Électre a toujours sous les yeux le spectre de son père assassiné par sa mère; « le jour, elle se frappe la poitrine jusqu'au sang; toute la nuit, son lit fatigant n'entend que des lamentations, tant elle pleure son malheureux père, Agamemnon, dont Clytemnestre et son complice adultère ont fendu la tête d'un coup de hache, comme des bûcherons dans la forêt fendent un chêne. » La violence de ses sentimens est telle, qu'elle se croit poussée par une fatalité invincible. « J'ai honte, mes amies, j'ai honte de mes plaintes excessives; mais c'est une force de nécessité qui m'entraîne. Avoir vu l'odieuse conduite de ma mère, être l'esclave des meurtriers de mon père, subir leurs bienfaits et leurs refus, voir Égisthe s'asseoir sur le trône de mes aïeux, se revêtir des ornemens de celui qu'il a tué, partager le lit de ma misérable mère, la voir elle-même rire de son crime et des vengeances du ciel, célébrer par des danses et des sacrifices l'anniversaire de son perfide assassinat, tandis que moi seule je pleure, je me morfonds dans ma haine, je m'abreuve d'affronts et de reproches, j'attends Oreste, mon frère, mon vengeur, qui promet toujours et n'arrive jamais!... Ah! mes chères amies, dans une pareille situation, il n'y a pas de prudence, il n'y a pas de religion qui résiste : l'horreur des crimes nous force à chercher le crime à notre tour. » Non-seulement le caractère et la situation d'Électre, mais le ciel même semble la justifier d'avance, car il a troublé Clytemnestre d'un songe prophétique, et le chœur s'empare de cet indice pour donner à la vengeance une couleur religieuse : « C'est la justice vengeresse qui s'annonce, dit-il, la justice armée de force; elle arrive, ô mon enfant, elle arrive!... Le roi assassiné ne s'oublie pas dans la tombe, et la vieille hache d'airain avec laquelle on l'a si indignement immolé se souvient. Elle va venir, la furie des vengeances, rapide, puissante, quoique encore

cachée dans ses redoutables embuscades! » Ces détails vous inspirent donc peu à peu pour Électre une certaine sympathie mêlée d'horreur qui froisse l'ame; mais le poète va l'augmenter encore, car il veut, par les émotions les plus contraires, vous faire sentir tout ce qu'il y a de déchiremens et d'angoisses dans certaines situations de la vie. Voici donc Clytemnestre elle-même à qui on annonce la mort supposée d'Oreste, de ce fils dont on l'avait souvent menacée; à cette nouvelle, elle ne peut réprimer un mouvement de joie et de triomphe en présence d'Électre, dont nous partageons alors l'indignation, et dont la douleur s'élève à son comble. « Eh bien! dit-elle en voyant Clytemnestre partir, s'est-elle attristée? a-t-elle gémi? a-t-elle trouvé une larme, un mot de regret, à la nouvelle de cette triste fin de son fils? Non, elle rit, et elle part. O malheur! Oreste, mon frère, je meurs de ta mort. Tu as arraché de mon ame, en mourant, tout ce qui me restait encore d'espoir. Où faut-il aller maintenant, seule, sans père ni frère? Il faut devenir esclave encore une fois, esclave de ces assassins que je hais. Eh bien! me trouve-t-on assez heureuse? Mais non, jamais je n'irai plus sous leur toit; ici, à leur porte, étendue sur la pierre, je vais consumer ce qui me reste à vivre, abandonnée de tous. Après cela, qu'ils me tuent si je les gêne: ce sera un bienfait; la vie ne m'est plus qu'une charge, je ne veux plus de la vie! »

Ce n'est pas tout. Plus nous avançons, plus ce terrible caractère nous intéresse : tout le relève, sa résolution de braver ses ennemis et de faire elle-même ce qu'elle attendait d'Oreste; les fières exhortations qu'elle adresse à sa sœur, plus raisonnable et plus timide; les plaintes touchantes qu'elle répand sur l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère; l'admirable reconnaissance qui en est la suite. Jamais peut-être les richesses du génie dramatique n'ont été répandues avec autant de profusion; on suit, le cœur serré, la marche emportée du poète; on ne sait s'il faut aimer ou haïr; la raison étonnée ne se rend plus compte de rien, jusqu'à cet effroyable moment où s'entendent le cri lointain de Clytemnestre frappée par son fils et lui demandant grace, et le cri plus terrible encore d'Électre qui répond : « Frappe, frappe encore une fois! » Il est temps alors qu'une pensée morale vienne jeter sur ce spectacle une lumière quelconque, fût-elle sombre et désolante; l'esprit sent le besoin de s'élever de quelque manière au-dessus du fait brutal d'une pareille catastrophe. Le chœur se charge aussitôt de la conclusion : « La malédiction est accomplie, s'écrie-t-il; ils vivent donc, ceux que la terre

a déjà reçus dans son sein! Ils tirent beaucoup de sang à leurs meurtriers, ces morts depuis si long-temps disparus! » Ainsi c'est Agamemnon lui-même qui se venge par ses enfans; c'est le châtiment qui veille encore sur les crimes que le tombeau semblait avoir engloutis, et qui sait attendre long-temps, parce qu'il n'oublie jamais: la vieille hache du meurtre n'avait pas perdu la mémoire!

Les trois pièces dont il nous reste à parler forment ensemble une trilogie selon le système de l'ancienne tragédie. Peu importe qu'elles aient été composées à différentes époques; elles n'en reposent pas moins sur une seule base, l'histoire de la famille d'Œdipe, et les trois termes y ont leur signification théologique très clairement déterminée.

La première, *Œdipe-Roi*, s'explique d'elle-même par les vers qui la terminent. « Voyez, s'écrie le chœur, voyez cet Œdipe qui savait interpréter les fameuses énigmes, qui était puissant parmi les hommes, qui ne s'inquiétait ni des jalousies ni des richesses de ses concitoyens; par quel flot d'horrible infortune il se voit emporté! Ainsi donc, vous qui êtes mortels, attendez votre dernier jour, et ne vous croyez jamais heureux, jusqu'à ce que vous ayez atteint le terme de votre vie sans rencontrer la douleur. » Le mythe d'Œdipe montre donc l'homme tombé pour s'être élevé trop haut par la science, et il a des rapports marqués avec celui de Prométhée. Tous deux avaient voulu révéler aux hommes les mystères dont la théocratie orientale entendait rester la seule interprète; tous deux représentent une révolte de la population indigène contre la caste d'origine étrangère; tous deux furent proposés comme exemples du châtiment réservé à la curiosité indiscrète et rationaliste, qui n'en triompha pas moins plus tard. Cela est exprimé d'une manière remarquable dans un autre chœur d'*Œdipe-Roi:* « Si quelqu'un, dans l'audace de son orgueil, transgresse la loi par ses actions ou par ses paroles, et profane les sanctuaires des dieux, qu'il périsse, et que ce soit là le fruit de ce misérable plaisir! Qu'il périsse, s'il ne borne pas son ambition par la justice, s'il ne s'abstient pas des profanations, si, dans sa folie, il ose mettre la main aux choses qu'il est défendu de toucher!... O Jupiter! roi du monde, regarde, et que ton immortelle puissance ne ferme pas les yeux, car déjà les oracles semblent périr, la gloire d'Apollon s'obscurcit, la religion s'en va! »

La seconde pièce de la trilogie thébaine repose, comme dans toutes les autres trilogies, sur le dogme de l'expiation. Dans la chute d'Œdipe, la curiosité et l'ambition n'étaient pas seules en cause; la

femme y jouait aussi son rôle, et de telle manière que toute la race de ce malheureux se trouva frappée d'une souillure originelle qui la condamnait à périr. Antigone est tout ce qui reste de cette race, c'est elle qui fournit à Sophocle le sujet de son poème sur l'expiation; mais le poète, en s'emparant de cette doctrine, la traite avec de si belles circonstances, que rien dans la philosophie ancienne n'a jamais surpassé les idées morales qui jaillissent de son drame d'*Antigone*.

Les deux fils d'OEdipe se sont tués l'un l'autre. Créon, devenu maître de Thèbes, refuse la sépulture à l'un d'eux; mais Antigone ne peut supporter la pensée que son frère soit déchiré par les chiens et les oiseaux de proie, et, bravant la peine de mort dont elle est menacée, elle se résout à l'ensevelir malgré la défense du roi. Chez nous, la sépulture est encore et sera toujours un rite sacré, une chose religieuse, sans avoir cependant la même importance que chez les anciens. L'immortalité pour nous repose dans l'ame. Chez les anciens, l'idée de l'ame n'était pas bien définie; on la sentait sans l'avoir encore nommée; elle était dans cet état d'enveloppement dont les conceptions humaines travaillent lentement à sortir par le progrès des langues et le mouvement de l'histoire. C'est pourquoi, dans la croyance encore vague de l'antiquité, le sort de l'ame était en quelque sorte lié à celui de la matière organique; le dogme, encore à l'état concret, avait pour corps, pour expression sensible, le fait de la sépulture, et cette cérémonie était, si je puis dire ainsi, le sacrement de l'immortalité. Voilà ce qui explique les innombrables tombeaux qui sont les plus vieux monumens de notre race; la Chine, le Thibet, l'Assyrie, la Lydie, la Grèce, toute l'Europe, toute l'Amérique, n'ont que des tumulus pour tradition de la pensée primitive; l'Égypte et le Mexique écrivirent cet oracle en pyramides de pierres; il semble que l'humanité soit née en proclamant qu'elle ne mourrait pas, et qu'elle ait voulu laisser cette première et féconde parole ineffaçable sur toutes ses demeures. C'est aussi ce qui explique l'effet terrible des refus de sépulture, et, sans sortir de la légende d'Antigone, on sait que le refus de Créon d'enterrer les morts argiens provoqua une nouvelle guerre, qui aboutit à la prise de Thèbes par Thésée.

Or, c'est à ce dogme que la jeune Antigone se sacrifie. On avait déjà vu des hommes se sacrifier à l'amitié, à l'amour, à la patrie, à quelque sentiment personnel ayant une passion pour mobile, un objet spécial et matériel pour but; mais Antigone s'immole à un principe : voilà la merveille du drame de Sophocle, voilà sa nouveauté

radieuse. Il n'y a pour Antigone ni intérêt, ni espérance, ni aucune compensation que celle d'avoir fait son devoir. La scène de son interrogatoire semble un extrait de quelque martyrologe chrétien des premiers siècles de l'église. Est-ce trop dire? méditez ce dialogue où sa fierté calme fait si bien contraster la force de l'ame qui résiste avec la force matérielle qui opprime. Elle a enseveli son frère malgré la défense de Créon; on la traîne devant lui, et les soldats font leur rapport. « Eh bien! lui dit Créon, toi qui baisses les yeux maintenant, reconnais-tu la vérité de ces faits?—Je la reconnais, répond Antigone, et je n'en désavoue rien. — CRÉON : Parle-moi sans détours, connaissais-tu la défense que j'avais fait publier? — ANTIGONE : Je la connaissais. Pourquoi ne l'aurais-je pas connue? elle était assez publique. — CRÉON : Et pourtant tu n'as pas craint de la fouler aux pieds? — ANTIGONE : Mais cette défense ne me venait pas de Dieu; elle ne m'avait pas été imposée par la divine justice qui habite avec les morts, et qui a donné aux hommes les lois du tombeau. Et je ne croyais pas que tes ordres eussent tant de force, qu'ils pussent obliger un mortel à transgresser les lois non écrites, mais inébranlables, de la Divinité. Ces lois ne sont pas d'aujourd'hui ni d'hier, elles vivent éternellement, et nul ne sait qui nous les a révélées. Je n'ai donc pas dû, craintive devant l'orgueil d'un homme, m'exposer au châtiment qu'attire leur violation. Je savais bien (et comment ne l'aurais-je pas su?) qu'il me faudrait mourir, je le savais, quand même tu ne l'aurais pas proclamé d'avance; mais que m'importe? mourir avant le temps, ce n'est pour moi qu'un avantage de plus. Celui qui vit, comme moi, dans un abîme d'infortunes, comment ne gagnerait-il pas à mourir? Pour moi donc, subir un tel destin, ce n'est nullement un malheur; mais si j'avais laissé sans sépulture le cadavre du fils de ma mère, c'est alors que j'aurais été malheureuse. Maintenant je n'ai point à me plaindre. Quant à toi, appelle si tu veux ma conduite une folie; mais ce sera une plus grande folie peut-être qui me fera ce reproche. »

Je ne sais où l'on pourrait trouver quelque chose de plus grand que cette réponse si simple, si digne et si péremptoire. Vous avez là un discours tout naturel dans sa marche, sans enflure dans l'expression, conforme à l'âge, au caractère et à l'événement, en un mot parfaitement réel; mais la pensée qu'il met au jour s'élance bien au-delà de la vie, bien au-delà de la situation, même d'Antigone, quelque saisissante qu'elle soit. Vous avez là cette expiation de la terreur et de la pitié, selon le sens que nous croyons avoir été celui d'Aristote, c'est-

à-dire une situation vraie, humaine, touchante, sur laquelle rayonne un trait de haute philosophie qui l'idéalise et la rend sublime. Aujourd'hui que le christianisme a tant déployé de beautés morales de ce genre, les paroles d'Antigone nous émeuvent encore; qu'était-ce donc quand elles jaillirent toutes neuves au milieu d'Athènes? La loi de Dieu, non écrite, mais fermement établie par une révélation interne dont l'origine se perd dans les origines de l'humanité, voilà la seule loi qu'Antigone reconnaisse; elle la sépare des formes, des conventions, des lois passagères. Et quelle est ici cette loi de Dieu? Le respect des morts fondé sur l'espérance de les retrouver un jour, car c'est là ce qu'Antigone a déjà dit à sa sœur : « Oui, je l'ensevelirai; à ce prix il me sera beau de mourir. Aimée alors, j'irai rejoindre le frère que j'aime, par suite d'une sainte rébellion; car c'est aux morts qu'il nous importe de plaire, nous serons plus long-temps avec eux qu'avec les vivans : c'est pour toujours ! » L'avenir qu'elle pressent la rend donc invincible, car, dès que cet avenir est admis, la mort est peu de chose en présence du devoir. Enfin sa dernière maxime sur la folie du dévouement, « plus sage que la sagesse vulgaire, » rappelle d'assez près une célèbre expression de saint Paul, pour que le rapprochement n'en soit pas sans valeur.

Mais là n'est point encore, selon nous, ce qu'il y a de plus remarquable dans le personnage d'Antigone. Cette jeune fille n'est pas seulement la victime d'un principe, elle en est la victime volontaire, elle offre le premier exemple de la lutte victorieuse d'une volonté mue par la foi contre les instincts purement naturels. Son héroïsme n'a aucune raideur, ne trahit rien de factice. Au moment où on va la traîner au lieu fatal, toute son ame frémit, elle pleure sa jeunesse et ses espérances, elle voudrait repousser loin d'elle ce lit nuptial qu'on lui prépare et qui n'est qu'un tombeau. Cependant sa résolution ne chancelle point pour cela, et sa mort est véritablement un triomphe de quelque chose de divin sur la nature, une négation de la fatalité. Dans Eschyle la fatalité se montre comme une force extérieure aveugle ou tyrannique, qui écrase l'homme, et l'homme n'accepte la souffrance que comme forcée, ou plutôt il ne l'accepte pas, il la subit avec malédiction : de là un sentiment dur et pénible. Chez Euripide, la fatalité est dans le cœur même; l'homme se livre à ses instincts de fureur ou de faiblesse, il ne sait ni vaincre ses passions ni se résigner à ses misères : de là trop de choses larmoyantes et lamentables. A Sophocle appartient la gloire d'avoir deviné, au moins dans Antigone, ce combat intérieur de l'ame qui suppose et résume

toute une vaste doctrine. Ici, l'homme est peint dans le vrai et dans l'idéal, il est faible et fort, il plie et ne rompt pas; l'immolation même devient l'acte du libre arbitre et sa manifestation la plus irrécusable. Or, toute grandeur humaine et toute moralité sont là-dedans; c'est l'expiation dans le sens élevé du christianisme, dans le sens du dévouement absolu à la vérité, au devoir, à la loi de fraternité qui est la vie de la société humaine.

La troisième pièce de la trilogie doit être la fin des épreuves, la transfiguration du souffrant, son introduction dans un monde supérieur; c'est aussi le thème d'*Œdipe à Colone*. Antigone, morte dans la pièce précédente, reparaît ici; il y a donc anachronisme dans la liaison des faits, mais c'est la liaison des idées qu'il faut observer, et de laquelle résulte la trilogie religieuse et dramatique.

Le vieillard aveugle, pauvre, livré à l'exécration publique à cause des crimes dont il porte le fardeau sans en être réellement coupable, arrive, conduit par sa fille, aux environs d'Athènes; il se repose sur une pierre à l'entrée d'un bois consacré aux Euménides. Dès qu'il se nomme, le peuple, épouvanté de la renommée effroyable qui pèse sur lui, veut le chasser; mais déjà son heure est venue. Les dieux ont accepté sa longue et cruelle immolation; il a touché le terme de sa carrière expiatoire. Déjà même des oracles l'ont réhabilité; ils ont dit que le pays qui posséderait son tombeau serait le plus florissant, le plus victorieux: privilége de salut qui attachait à sa mémoire un caractère divin. OEdipe donc a choisi le territoire athénien pour son dernier asile, car Athènes est la ville hospitalière, la ville des réfugiés, la ville de la vierge Minerve, qui compâtit et qui absout. Thésée, roi d'Athènes, a défendu le vieillard contre la superstitieuse colère du peuple: c'est pourquoi OEdipe, reconnaissant, veut assurer la prospérité future de ce pays. Vainement les Thébains, instruits de cet oracle de prédestination, viennent supplier OEdipe, qu'ils ont chassé, de rentrer dans leurs murs; vainement ils s'efforcent même de l'enlever malgré lui, leur retour intéressé ne lui inspire qu'une juste indignation; il abandonne à leur sort les ingrats qui l'ont persécuté, et porte à une autre nation la puissance attachée à la possession de ses os. C'est un éloge mérité que Sophocle fait ici de sa patrie. Les Athéniens étaient légers, inquiets, remuans, mais aussi généreux, amis des étrangers et pleins d'accueil pour les proscrits. Ce fut leur bonheur et leur gloire, car chez eux les races se mêlèrent : de là l'importance attachée à la valeur personnelle plutôt qu'à la descendance; de là l'estime des talens, l'essor des arts, les har-

diesses de la pensée. Il faut en effet, pour que le génie règne chez un peuple, que ce peuple ne soit pas trop homogène par le sang, les intérêts, la matière.

A mesure que le dénouement approche, les idées s'élèvent, quelque chose de grand se laisse entrevoir au fond d'un vague mystère; OEdipe sent des frémissemens qui lui annoncent l'approche des dieux; la nature même sait quelque chose, car elle s'émeut; de fréquens éclairs et des coups de tonnerre ébranlent le bois sacré, et forment l'accompagnement divin de la scène qui se prépare. Le vieillard se lève; il va s'enfoncer dans le bois redoutable. Aveugle, il n'a plus besoin de guide; une lumière surnaturelle brille dans son ame et le conduit. « Suivez-moi, dit-il, vous qui me meniez par la main; c'est moi qui vais maintenant vous conduire. Venez, et ne me touchez pas; je trouverai moi-même la tombe sacrée qui doit me recevoir. Ici, c'est par ici! Venez, marchez, les dieux me conduisent. O lumière si long-temps obscurcie, où étais-tu? Je te retrouve à ce moment suprême! » Bientôt il arrive au lieu fatal; il se lave en signe de purification; il se dépouille des lambeaux dont la misère l'avait revêtu, symbole de l'humanité dégradée, et prend un vêtement nouveau, symbole de rénovation. Après un autre coup de tonnerre, il se fait un silence; une voix l'appelle, une voix qui fait dresser les cheveux sur toutes les têtes. OEdipe adresse son dernier adieu à ses fils, à ses amis, il les renvoie; et lorsque, de loin, ils se retournent pour le revoir une fois encore, il a disparu. Thésée seul, qui était resté près de lui, se trouvait encore là, immobile, la main sur les yeux, car une lumière éblouissante avait éclaté, « peut-être au ciel, peut-être à travers la terre entr'ouverte, dit le poète; mais enfin OEdipe était enlevé, sans gémissemens, sans maladie, sans douleur. »

Telle est la pensée du dernier drame de Sophocle. Lui aussi, il était un vieillard lorsqu'il le composa; son génie immortel allait, comme OEdipe, se dépouiller de sa mortelle enveloppe, et répondre à cette voix de l'éternité dont il connaissait déjà la langue. Pouvait-il mieux finir sa carrière poétique? Ne semble-t-il pas avoir disparu, lui aussi, dans ce magnifique orage d'une dernière inspiration? Comme OEdipe encore, il attacha un sentiment de vénération particulière à sa tombe, car les ennemis d'Athènes la respectèrent même au milieu de la guerre et des opérations d'un siége, et ses compatriotes, pour sa vertu autant que pour son talent, instituèrent des sacrifices annuels en son honneur. C'est que sa vie avait été vraiment

fructueuse, car il avait trouvé dans la religion de son temps des germes qui en préparaient une meilleure pour l'avenir.

Voilà Sophocle tel que nous l'avons compris. Quant à son mérite purement littéraire, ce serait peut-être se traîner dans des lieux communs que d'en parler ici. Qui ne sait qu'il fut appelé l'*abeille* à cause de la douceur et de la grace harmonieuse de son langage? Qui ne sait qu'à cette douceur et à cette grace il ajoute, quand il le faut, l'énergie pittoresque, la majesté, la rapidité de l'expression? Qui ne sait que ses chœurs sont le plus souvent un intraduisible mélange de mélodie, de méditation et de tendresse, un chant divin qui vibre et flotte doucement dans l'air au-dessus des agitations humaines, et qui produit sur nos imaginations l'effet de ces groupes d'anges que les peintres placent dans le ciel au-dessus de la scène d'un martyre? Le style n'est pas tout l'homme, mais il est du moins l'expression de l'ame du poète, il est sa physionomie intellectuelle; dès-lors, qui pourrait l'analyser? C'est la vie même; l'intuition directe peut seule la saisir.

Contentons-nous donc de résumer les rapports philosophiques sous lesquels nous avons voulu particulièrement envisager le drame grec. Né des cérémonies mystiques, il ne leur a pas seulement emprunté sa forme extérieure et théâtrale, mais encore il a vécu, à son origine, de la pensée même qu'exprimaient ces cérémonies. Alors l'esprit grec, muni de ce nouvel instrument qui le mettait dans un rapport plus direct avec la religion, continua et renforça son action double, déjà si nettement caractérisée dans les poèmes d'Homère. D'un côté, le drame satyrique se mit à saper la mythologie populaire plus vivement encore que n'avait fait la comédie des dieux dans l'Iliade et l'Odyssée; de l'autre, le drame sérieux, étudiant la vie réelle de l'homme et cherchant à l'élever au beau et au grand, accomplissait à sa manière l'œuvre de la philosophie morale. Sous cette double forme, l'esprit grec continua de soumettre à deux opérations principales l'arbre plein de sève de la religion : la critique émondait, ébranchait, et souvent même attaquait les rameaux fructueux aussi bien que les superfétations nuisibles, tandis que la poésie créatrice s'attachait de préférence à ce qu'il y avait dans les croyances de vrai et de vivace; elle en arrosait le tronc impérissable de ses flots d'inspirations, puisés dans les profondeurs de l'ame émue; elle en nourrissait la substance intérieure, en attendant que l'écorce tombât et se renouvelât d'elle-même, car c'est la fonction de la poésie de créer les types du beau et du bon; l'abstraction ne vient qu'après, pour

traduire ces types en formules, qu'elle lie ensuite en systèmes et constitue en science.

Il y eut donc chez les Grecs une philosophie du drame sérieux analogue et peut-être supérieure à ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie de l'histoire; car que faisait-elle dans la tragédie? à quoi s'attachait-elle? A quelques faits, les plus généraux de tous: action réciproque de la Providence et de l'homme, loi du progrès par le sacrifice, glorification de la vie à travers la mort. Ces faits-là sont les générateurs de toute loi morale et de toute société; ils agissent chaque jour et partout où deux êtres humains vivent ensemble. C'est en montrant ou en laissant entrevoir cette philosophie au fond de ses drames, que le théâtre tragique atteignit, chez Sophocle surtout, cette beauté qui tient à la fois de la terre et du ciel, de la vérité imitative et de la vérité abstraite, du fini et de l'infini. C'est pourquoi le génie de Sophocle nous apparaît, non comme un phénomène de perfection absolue qui devrait désespérer l'émulation, mais comme un germe complet de ce que le drame doit être. N'est-ce pas en effet dans cette philosophie qu'est la source de toute puissance dramatique? Quand voyons-nous l'émotion devenir contagieuse et l'admiration unanime? N'est-ce pas lorsque ces grandes idées des luttes humaines, du sacrifice, de la nature vaincue, de l'ame douloureusement triomphante, éclatent dans la situation ou les paroles d'un personnage? Le drame tragique est donc une œuvre essentiellement religieuse; il a ce privilège au-dessus de toute autre poésie, que pour lui la beauté littéraire et la beauté morale sont une seule et même chose. Aussi toutes les gloires de premier ordre acquises par des œuvres tragiques ceignent des têtes que l'idée religieuse ou philosophique a fortement préoccupées : Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Racine. Le théâtre fut grand en ces temps-là; il pourrait le devenir encore, si nos poètes retournaient sérieusement à cette vieille et forte philosophie.

L.-A. Binaut.

GRENADE.

L'étranger qui désire prolonger son séjour dans une ville espagnole ne doit pas rester dans les hôtelleries, où il sera écorché, livré aux bêtes et traité de Turc à Maure. Il faut qu'il se loge dans une *casa de pupilos*, c'est-à-dire dans une maison particulière où l'on prend des pensionnaires au mois ou à l'année; il sera beaucoup mieux en dépensant beaucoup moins.

Notre domestique de place se mit aussitôt en quête, car nous étions fort mal à la *Fonda del Comercio*, qui dispute à la *Cruz de Malta* l'honneur d'être le premier hôtel de Grenade et justifie très peu sa prétention d'être tenue à la française. Ce domestique était Français et se nommait Louis, de Faremoutiers en Brie. Il avait déserté du temps de l'invasion des Français sous Napoléon, et vivait à Grenade depuis vingt-deux ans. C'était bien le plus drôle de corps qu'on puisse imaginer : sa taille, de cinq pieds huit pouces, faisait le plus singulier contraste avec sa petite tête, ridée comme une pomme et grosse comme le poing. Privé de toute communication avec la France, il avait gardé son ancien jargon briard dans toute sa pureté native, parlait comme un Jeannot d'opéra-comique, et semblait réciter perpétuellement des paroles de M. Étienne. Malgré un si long séjour, sa dure cervelle s'était refusée à se meubler d'un nouvel idiome; il savait à peine les phrases tout-à-fait indispensables. De l'Espagne, il

n'avait adopté que les *alpargatas* et le petit chapeau andalou à bords retroussés. Cette concession le chagrinait fort, et il s'en vengeait en accablant les indigènes qu'il rencontrait de toutes sortes d'injures burlesques, en briard bien entendu, car maître Louis avait principalement peur des coups, et chérissait sa peau comme si elle eût valu quelque chose.

Il nous conduisit dans une maison fort décente, rue de *Parragas*, près de la *plazuela* de Sant-Antonio, à deux pas de la *Carrera del Darro*. La maîtresse de cette pension avait long-temps habité Marseille et parlait français, raison déterminante pour nous, dont le vocabulaire était encore très borné. On nous établit dans une chambre au rez-de-chaussée, blanchie à la chaux, et meublée seulement d'une rosace de différentes couleurs au plafond, mais qui avait l'agrément de s'ouvrir sur un *patio* entouré de colonnes de marbre blanc coiffées de chapiteaux moresques provenant sans doute de la démolition de quelque ancien palais arabe. — Un petit bassin à jet d'eau, creusé au milieu de la cour, y entretenait la fraîcheur; une grande natte de sparterie, formant *tendido*, tamisait les rayons du jour et semait çà et là d'étoiles de lumière le pavé en cailloutis à compartimens.

C'est là que nous prenions nos repas, que nous lisions, que nous vivions. Nous ne rentrions guère dans la chambre que pour nous habiller et dormir. Sans le *patio*, disposition architecturale qui rappelle l'ancien *cavœdium* romain, les maisons d'Andalousie ne seraient pas habitables. L'espèce de vestibule qui le précède est habituellement pavé en petits cailloux de couleurs variées, formant des dessins de mosaïque grossière, tantôt des pots de fleurs, tantôt des soldats, des croix de Malte, ou tout simplement la date de la construction.

Du haut de notre demeure, surmontée d'une espèce de *mirador*, l'on apercevait sur la crête d'une colline, nettement découpées dans le bleu du ciel, à travers des bouquets d'arbres, les tours massives de la forteresse de l'Alhambra revêtues par le soleil de teintes rousses d'une chaleur et d'une intensité extrêmes. La silhouette était complétée par deux grands cyprès juxtaposés, dont les pointes noires s'allongeaient dans l'azur au-dessus des murailles rouges; ces cyprès ne se perdent jamais de vue : soit que l'on gravisse les flancs zébrés de neige du Mulhacen, soit que l'on erre à travers la *Vega* ou dans la *sierra d'Elvire*, toujours on les retrouve à l'horizon, sombres, immobiles, dans le flot de vapeurs bleuâtres ou dorées dont l'éloignement estompe les toits de la ville.

Grenade est bâtie sur trois collines, au bout de la plaine de la

Vega. Les Tours Vermeilles, ainsi nommées à cause de leur couleur (*Torres Bermejas*), et que l'on prétend d'origine romaine ou même phénicienne, occupent la première et la moins élevée de ces éminences. L'Alhambra, qui est toute une ville, couvre la seconde et la plus haute de ses tours carrées, reliées entre elles par de fortes murailles et d'immenses substructions, qui renferment dans leur enceinte des jardins, des bois, des maisons et des places. L'Albaycin est situé sur la troisième colline, séparée des autres par un ravin profond encombré de végétations, de cactus, de coloquintes, de pistachiers, de grenadiers, de lauriers-roses et de touffes de fleurs, au fond duquel roule le Darro avec la rapidité d'un torrent alpestre. Le Darro, qui charrie de l'or, traverse la ville tantôt à ciel découvert, tantôt sous des ponts si prolongés, qu'ils méritent plutôt le nom de voûtes, et va se réunir dans la Vega, à peu de distance de la promenade, au Genil, qui, plus modeste, se contente de charrier de l'argent. Cette course du torrent à travers la ville s'appelle la *Carrera del Darro*, et du balcon des maisons qui la bordent on jouit d'une vue magnifique. Le Darro tourmente beaucoup ses rives et cause de fréquens éboulemens; un ancien couplet chanté par les enfans fait allusion à cette manie d'entraîner tout, et en donne une raison grotesque. Voici la poésie en question :

Darro tiene prometido	Le Darro a promis
El casarse con Genil	De se marier avec le Genil
Y le ha de llevar en dote	Et veut lui apporter en dot
Plaza nueva y Zacatin.	La Place-Neuve et le Zacatin.

Les jardins appelés *Carmenes del Darro*, dont il est fait de si ravissantes descriptions dans les poésies espagnoles et moresques, se trouvent sur les bords de la *Carrera*, en remontant du côté de la fontaine de *los Avellanos*.

La ville se trouve divisée en quatre grands quartiers : l'Antequerula, qui occupe les croupes de la colline ou plutôt de la montagne couronnée par l'Alhambra; l'Alhambra et son appendice le Generalife; l'Albaycin, autrefois vaste forteresse, aujourd'hui quartier en ruine et dépeuplé; Grenade proprement dite, qui s'étend dans la plaine autour de la cathédrale et de la place de la *Vivarambla*, et forme un quartier séparé.

Tel est à peu près l'aspect topographique de Grenade traversée dans toute sa largeur par le Darro, côtoyée par le Genil, qui baigne l'*Alameda* (promenade), abritée par la Sierra-Nevada, qu'on entrevoit

à chaque bout de rue rapprochée si fort par la transparence de l'air, qu'il semble qu'on pourrait la toucher avec la main du haut des balcons et des *miradores*.

L'aspect général de Grenade trompe beaucoup les prévisions que l'on avait pu se former. Malgré soi, malgré les nombreuses déceptions déjà éprouvées, l'on ne s'avoue pas que trois ou quatre cents ans et des flots de bourgeois ont passé sur le théâtre de tant d'actions romantiques et chevaleresques. On se figure une ville moitié moresque, moitié gothique, où les clochers à jour se mêlent aux minarets, où les pignons alternent avec les toits en terrasse; on s'attend à voir des maisons sculptées, historiées, avec des blasons et des devises héroïques, des constructions bizarres, aux étages chevauchant l'un sur l'autre, aux poutres saillantes, aux fenêtres ornées de tapis de Perse et de pots bleus et blancs, enfin la réalité d'une décoration d'opéra représentant quelque merveilleuse perspective du moyen-âge.

Les gens que l'on rencontre en costume moderne, coiffés de chapeaux tromblons, vêtus de redingotes à la propriétaire, vous produisent involontairement un effet désagréable et vous semblent plus ridicules qu'ils ne le sont; car ils ne peuvent réellement pas se promener, pour la plus grande gloire de la couleur locale, avec l'*albornoz* more du temps de Boabdil ou l'armure de fer du temps de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique : ils tiennent à honneur, comme presque tous les bourgeois des villes d'Espagne, de montrer qu'ils ne sont pas pittoresques le moins du monde et de faire preuve de civilisation au moyen de pantalons à sous-pieds. Telle est l'idée qui les préoccupe; ils ont peur de passer pour barbares, pour arriérés, et lorsque l'on vante la beauté sauvage de leur pays, ils s'excusent humblement de n'avoir pas encore de chemins de fer et de manquer d'usines à vapeur. L'un de ces honnêtes citadins, devant qui j'exaltais les agrémens de Grenade, me répondit : C'est la ville la mieux éclairée d'Andalousie. Remarquez quelle quantité de réverbères, mais quel dommage qu'ils ne soient pas alimentés par le gaz!

Grenade est gaie, riante, animée, quoique bien déchue de son ancienne splendeur. Elle ne compte plus guère que cinquante ou soixante mille ames; mais les habitans se multiplient et jouent à merveille une nombreuse population. Les voitures y sont plus belles et en plus grande quantité qu'à Madrid. La pétulance andalouse répand dans les rues un mouvement et une vie inconnus aux graves promeneurs castillans, qui ne font pas plus de bruit que leur ombre : ce que

nous disons là s'applique surtout à la Carrera del Darro, au Zacatin, à la Place-Neuve, à la rue de *los Gomeres*, qui mène à l'Alhambra, à la place du Théâtre, aux abords de la promenade et aux rues artérielles. Le reste de la ville est sillonné en tous sens d'inextricables ruelles de trois à quatre pieds de large qui ne peuvent admettre de voitures, et rappellent tout-à-fait les rues moresques d'Alger. Le seul bruit qu'on y entende, c'est le sabot d'un âne ou d'un mulet qui arrache une étincelle aux cailloux luisans du pavé, ou le fron-fron monotone d'une guitare qui bourdonne au fond d'une cour intérieure.

Les balcons ombragés de stores, de pots de fleurs et d'arbustes, les brindilles de vigne qui se hasardent d'une fenêtre à l'autre, les lauriers-roses qui lancent leurs bouquets étincelans par-dessus les murs des jardins, les jeux bizarres du soleil et de l'ombre, qui rappellent les tableaux de Decamps représentant des villages turcs, les femmes assises sur le seuil des portes, les enfans à demi nus qui jouent et se culbutent, les ânes qui vont et viennent chargés de plumets et de houppes de laine, donnent à ces ruelles, presque toujours montantes et quelquefois coupées de marches, une physionomie particulière qui n'est pas sans charme et dont l'imprévu compense et au-delà ce qui leur manque comme régularité.

Victor Hugo, dans sa charmante orientale, dit de Grenade :

Grenade peint ses murs de plus vives couleurs.

Ce détail est d'une grande justesse. Les maisons un peu riches sont peintes extérieurement, de la façon la plus bizarre, d'architectures simulées, d'ornemens en grisaille et de faux bas-reliefs. Ce sont des panneaux, des cartouches, des trumeaux, des pots à feu, des volutes, des médaillons fleuris de roses pompons, des oves, des chicorées, des amours ventrus soutenant toutes sortes d'ustensiles allégoriques sur des fonds vert-pomme, cuisse de nymphe, ventre de biche : le genre rococo poussé à sa dernière expression. — L'on a d'abord de la peine à prendre ces enluminures pour des habitations sérieuses. Il vous semble que vous marchez toujours entre des coulisses de théâtre. — Nous avions déjà vu à Tolède des façades de ce genre, mais elles sont bien loin de celles de Grenade pour la folie des ornemens et l'étrangeté des couleurs. Quant à moi, je ne hais pas cette mode, qui égaie les yeux et fait un heureux contraste avec la teinte crayeuse des murailles passées au lait de chaux.

Nous avons parlé tout à l'heure des bourgeois costumés à la fran-

çaise, mais le peuple ne suit heureusement pas les modes de Paris; il a gardé le chapeau pointu à rebords de velours, orné de touffes de soie, ou de forme tronquée, avec un large retroussis en manière de turban; la veste enjolivée de broderies et d'applications de drap de toutes sortes de couleurs aux coudes, aux paremens, au collet, qui rappelle vaguement les vestes turques; la ceinture rouge ou jaune; le pantalon à revers, retenu par des boutons de filigrane; les guêtres de cuir, ouvertes sur le côté et laissant voir la jambe; tout cela plus éclatant, plus fleuri, plus ramagé, plus épanoui, plus chargé de clinquant et de fanfreluches que dans les autres provinces. On voit aussi beaucoup de costumes qu'on désigne sous le nom de *vestido de cazador* (habit de chasseur), en cuir de Cordoue et en velours bleu ou vert, rehaussé d'aiguillettes. La suprême élégance est de porter à la main une canne (*vara*) ou bâton blanc, bifurqué à l'extrémité, haut de quatre pieds, sur lequel on s'appuie nonchalamment lorsque l'on s'arrête pour causer. Tout *majo* qui se respecte un peu n'oserait se produire en public sans *vara*. Deux foulards, dont les bouts pendent hors des poches de la veste, une longue *navaja* passée dans la ceinture, non par devant, mais au milieu du dos, sont le comble de la fashion pour ces petits-maîtres populaires.

Ce costume me séduisit tellement, que mon premier soin fut de m'en commander un. L'on me conduisit chez don Juan Zapata, homme d'une grande réputation pour les costumes nationaux, et qui nourrissait pour les habits noirs et les redingotes une haine au moins égale à la mienne. Voyant en moi quelqu'un qui partageait ses antipathies, il donna libre carrière à ses amertumes, et répandit dans mon sein ses élégies sur la décadence de l'art. Il rappela avec une douleur qui trouvait de l'écho chez moi l'heureux temps où un étranger vêtu à la française aurait été hué dans les rues et criblé de pelures d'oranges, où les *toreadores* portaient des vestes brodées de fin qui valaient plus de cinq cents piécettes, et les jeunes gens, des garnitures et des aiguillettes de jais d'un prix exorbitant. — Hélas! monsieur, il n'y a plus que les Anglais qui achètent des habits espagnols! — me dit-il en achevant de me prendre mesure.

Ce señor Zapata était pour ses habits un peu comme Cardillac pour ses bijoux. Cela le chagrinait beaucoup de les livrer à ses pratiques. Quand il vint m'essayer mon costume, il fut tellement ébloui par l'éclat du pot à fleurs qu'il avait brodé au milieu du dos, sur le fond brun du drap, qu'il entra dans une joie folle et se mit à faire toutes sortes d'extravagances. Puis tout à coup l'idée de laisser ce

chef-d'œuvre entre mes mains vint traverser son hilarité et l'assombrit soudainement. Sous je ne sais quel prétexte de corrections à faire, il enveloppa la veste dans son foulard, la remit à son apprenti, car un tailleur espagnol se croirait déshonoré s'il portait lui-même son paquet, et se sauva comme si tous les diables l'emportaient, en me lançant un regard ironique et farouche. Le lendemain, il revint tout seul, et, tirant d'une bourse de cuir l'argent que je lui avais donné, il me dit que cela lui faisait trop de peine de se séparer de sa veste, et qu'il aimait mieux me rendre mes douros. Ce ne fut que sur l'observation que je lui fis que ce costume donnerait une haute idée de son talent et le mettrait en réputation à Paris, qu'il consentit à s'en dessaisir.

Les femmes ont eu le bon goût de ne pas quitter la mantille, la plus délicieuse coiffure qui puisse encadrer un visage d'Espagnole; elles vont par les rues et à la promenade en cheveux, un œillet rouge à chaque tempe, groupées dans leurs dentelles noires, et filent le long des murs en jouant de l'éventail avec une grace, une prestesse incomparables. Un chapeau de femme est une rareté à Grenade. Les élégantes ont bien dans leur arrière-carton quelque monstruosité jonquille ou ponceau qu'elles réservent pour les occasions suprêmes; mais ces occasions, grace à Dieu, sont fort rares, et les horribles chapeaux ne voient le jour qu'à la fête de la reine ou aux séances solennelles du lycée. Puissent nos modes ne jamais faire invasion dans la ville des califes, et la terrible menace renfermée dans ces deux mots peints en noir à l'angle d'un carrefour, *modista francesa*, ne jamais se réaliser! Les esprits dits sérieux nous trouveront sans doute bien futiles et se moqueront de nos doléances pittoresques, mais nous sommes de ceux qui croient que les bottes vernies et les paletots en caoutchouc contribuent très peu à la civilisation, et qui estiment la civilisation elle-même quelque chose d'assez peu désirable. C'est un spectacle douloureux pour le poète, l'artiste et le philosophe de voir les formes et les couleurs disparaître, les lignes se troubler, les teintes se confondre, et l'uniformité la plus désespérante envahir le monde sous je ne sais quel prétexte de progrès. Quand tout sera pareil, les voyages deviendront complètement inutiles, et c'est précisément alors, heureuse coïncidence, que les chemins de fer seront en pleine activité. A quoi bon aller voir bien loin, à raison de dix lieues à l'heure, des rues éclairées au gaz et garnies d'une population en gants jaunes? A quel immense ennui nos neveux ne sont-ils pas réservés! Nous croyons que tels n'ont

pas été les desseins de Dieu, qui a modelé chaque pays d'une façon différente, lui a donné des végétaux particuliers, et l'a peuplé de races spéciales, dissemblables de conformation, de teint et de langage. C'est mal comprendre le sens de la création que de vouloir imposer la même livrée aux hommes de tous les climats, et c'est là une des mille erreurs de la civilisation européenne; avec un habit à queue de morue l'on est beaucoup plus laid, mais tout aussi barbare. Les pauvres Turcs du sultan Mahmoud font effectivement une belle figure depuis la réforme de l'ancien costume asiatique, et les lumières ont fait chez eux des progrès infinis!

Pour aller à la promenade, l'on suit la Carrera del Darro, l'on traverse la place du Théâtre, où se dresse une colonne funèbre élevée à la mémoire d'un camarade mort pour la cause de la liberté par Julian Romea, Matilde Diez et autres artistes dramatiques. Sur cette place, on remarque encore la façade de l'Arsenal, grand bâtiment rococo barbouillé en jaune et garni de statues de grenadiers peintes en gris de souris de l'effet le plus baroque.

L'Alameda de Grenade est assurément l'un des endroits les plus agréables du monde; elle se nomme le *Salon*, singulier nom pour une promenade. Figurez-vous une longue allée de plusieurs rangs d'arbres d'une verdure unique en Espagne, terminée à chaque bout par une fontaine monumentale, dont les vasques portent sur les épaules de dieux aquatiques d'une difformité curieuse et d'une barbarie réjouissante. Ces fontaines, contre l'ordinaire de ces sortes de constructions, versent l'eau à larges nappes qui s'évaporent en pluie fine et en brouillard humide, et répandent une fraîcheur délicieuse. Dans les allées latérales courent, encaissés par des lits de cailloux de couleur, des ruisseaux d'une transparence cristalline. Un grand parterre orné de jets d'eau, rempli d'arbustes et de fleurs, myrthes, rosiers, jasmins, toute la corbeille de la flore grenadine, occupe l'espace entre le Salon et le Genil, et s'étend jusqu'au pont élevé par le général Sébastiani du temps de l'invasion des Français. Les souvenirs laissés par le général Sébastiani sont déjà passés à l'état de légende et ressemblent à des contes arabes pour le luxe et la magnificence. On parle encore de bals féeriques donnés à l'Alhambra et de recherches voluptueuses dignes des califes. Le Genil arrive de la Sierra-Nevada dans son lit de marbre à travers des bois de lauriers d'une beauté incomparable. Le verre, le cristal, sont des comparaisons trop opaques, trop épaisses, pour donner une idée de la pureté de cette eau qui était encore la veille étendue en nappes d'argent

sur les épaules blanches de la Sierra-Nevada. C'est un torrent de diamant en fusion.

Le soir, au Salon, entre sept et huit heures, se réunissent les petites maîtresses et les élégans de la ville; les voitures suivent la chaussée, vides la plupart du temps, car les Espagnols aiment beaucoup la marche, et, malgré leur fierté, daignent se promener eux-mêmes. Rien n'est plus charmant que de voir aller et venir par petits groupes les jeunes femmes et les jeunes filles en mantille, nus bras, des fleurs naturelles dans les cheveux, des souliers de satin aux pieds, l'éventail à la main, suivies à quelque distance par leurs amis et leurs attentifs, car en Espagne l'on n'est pas dans l'usage de donner le bras aux femmes. A cette habitude de marcher seules elles doivent une franchise, une élégance et une liberté d'allures que n'ont pas nos Parisiennes, toujours suspendues à quelque bras. Comme disent les peintres, elles *portent* parfaitement. Cette séparation perpétuelle de l'homme et de la femme, du moins en public, sent déjà l'Orient.

Un spectacle dont les peuples du Nord ne peuvent se faire une idée, c'est l'Alameda de Grenade au coucher du soleil : la Sierra-Nevada, dont la dentelure enveloppe la ville de ce côté, prend des nuances inimaginables. Les escarpemens, les cimes frappées par la lumière, deviennent roses, mais d'un rose éblouissant, idéal, fabuleux, glacé d'argent, traversé d'iris et de reflets d'opale qui feraient paraître boueuses les teintes les plus fraîches de la palette; des tons de nacre de perle, des transparences de rubis, des veines d'agathe et d'aventurine à défier toute la joaillerie féerique des *Mille et Une Nuits!* Les vallons, les crevasses, les anfractuosités, tous les endroits que n'atteignent pas les rayons du couchant, sont d'un bleu qui peut lutter avec l'azur du ciel et de la mer, du lapis lazuli et du saphir. Ce contraste de ton entre la lumière et l'ombre est d'un effet prestigieux; la montagne semble avoir revêtu une immense robe de soie changeante, pailletée et cotelée d'argent. Peu à peu les couleurs splendides s'effacent et se fondent en demi-teintes violettes, l'ombre envahit les croupes inférieures, la lumière se retire vers les hautes cimes, et la plaine est depuis long-temps dans l'obscurité que le diadème d'argent de la sierra étincelle encore dans la sérénité du ciel sous le baiser d'adieu du soleil.

Les promeneurs font encore quelques tours et se dispersent, les uns pour aller prendre des sorbets ou de l'*agraz* au café de don Pedro Hurtado, le meilleur glacier de la ville, les autres pour se rendre à la *tertulia* chez leurs amis et leurs connaissances.

Cette heure est la plus gaie et la plus vivante de Grenade. Les boutiques des *aguadores* et des glaciers en plein vent sont éclairées par une multitude de lampes et de lanternes; les réverbères et les fanaux allumés devant les images des madones luttent d'éclat et de nombre avec les étoiles, ce qui n'est pas peu dire; et, s'il fait clair de lune, l'on peut lire parfaitement les éditions les plus microscopiques. Le jour est bleu au lieu d'être jaune, voilà tout.

Grace à nos lettres de recommandation et à quelques articles de journal au bas desquels on avait lu ma signature, nous fûmes bientôt très répandus dans Grenade, et nous y menâmes une vie charmante. — Il est impossible de recevoir un accueil plus cordial, plus franc et plus aimable; au bout de cinq ou six jours, nous étions tout-à-fait intimes, et, suivant l'usage espagnol, l'on nous désignait par nos noms de baptême : j'étais à Grenade don Teofilo, mon camarade s'intitulait don Eugenio, et nous avions la liberté d'appeler par leur petit nom, Carmen, Teresa, Gala, etc., les femmes et les filles des maisons où nous étions reçus. Cette familiarité s'accorde très bien avec les manières les plus polies et les attentions les plus respectueuses.

Nous allions donc faire des visites tous les soirs, soit dans une maison, soit dans l'autre, depuis huit heures jusqu'à minuit. La *tertulia* se tient dans le patio, entouré de colonnes d'albâtre, orné d'un jet d'eau dont le bassin est garni de pots de fleurs et de caisses d'arbustes, sur les feuilles desquels les gouttes retombent en grésillant. Six ou huit quinquets sont accrochés le long des murs; des canapés et des chaises de paille ou de jonc meublent les galeries; des guitares traînent çà et là; le piano occupe un angle; dans l'autre sont dressées des tables de jeu.

Chacun va saluer, en entrant, la maîtresse et le maître de la maison, qui ne manquent pas, après les civilités ordinaires, de vous offrir une tasse de chocolat, qu'il est de bon goût de refuser, et une cigarette, que l'on accepte quelquefois. Ces devoirs accomplis, vous allez dans un coin du patio vous joindre au groupe qui a le plus d'attrait pour vous. Les parens et les personnes âgées jouent aux cartes; les jeunes gens causent avec les demoiselles, récitent les octaves et les dixains faits dans la journée, sont grondés et mis en pénitence pour les crimes qu'ils ont pu commettre la veille, comme d'avoir dansé trop souvent avec une jolie cousine ou lancé une œillade trop vive vers un balcon défendu, et autres menues peccadilles. S'ils ont été bien sages, à la place de la rose qu'ils ont apportée, on leur donne

l'œillet placé au corsage ou dans les cheveux, et l'on répond par un tour de prunelle et une légère pression de doigts à leur serrement de main, lorsqu'on monte au balcon pour entendre passer la musique de la retraite. L'amour semble être la seule occupation à Grenade. L'on n'a pas parlé plus de deux ou trois fois à une jeune fille, que toute la ville vous déclare *novio* et *novia*, c'est-à-dire fiancés, et vous fait sur votre prétendue passion une foule de railleries innocentes, mais qui ne laissent pas de vous inquiéter en vous faisant passer devant les yeux de formidables visions matrimoniales. Cette galanterie est plutôt apparente que réelle; malgré les œillades langoureuses, les regards brûlans, les conversations tendres ou passionnées, les diminutifs mignards et les *querido* (chéri) dont on fait précéder votre nom, il ne faut pas prendre pour cela des idées trop avantageuses. Un Français à qui une femme du monde dirait le quart de ce que dit sans conséquence une jeune fille grenadine à l'un de ses nombreux novios, croirait que l'heure du berger va sonner pour lui le soir même, en quoi il se tromperait; s'il s'émancipait un peu trop, il serait bien vite rappelé à l'ordre et sommé de formuler ses intentions par devers les grands parens. Cette honnête liberté de langage, si éloignée des mœurs guindées et factices des nations du Nord, vaut mieux que notre hypocrisie de paroles, qui cache au fond une grande grossièreté d'action. A Grenade, rendre des soins à une femme mariée semble tout-à-fait extraordinaire, et rien ne paraît plus simple que de faire la cour à une jeune fille. En France, c'est le contraire; jamais personne n'adresse un mot aux demoiselles; c'est ce qui rend les mariages si souvent malheureux. En Espagne, un novio voit sa novia deux ou trois fois par jour, parle avec elle sans témoins auriculaires, l'accompagne à la promenade, vient causer la nuit avec elle à travers les grilles du balcon ou de la fenêtre du rez-de-chaussée. Il a eu tout le temps de la connaître, d'étudier son caractère, et n'achète pas, comme on dit, chat en poche.

Lorsque la conversation languit, l'un des galans décroche une guitare et se met à chanter, en grattant les cordes de ses ongles et en marquant le rhythme avec la paume de sa main sur le ventre de l'instrument, quelque joyeuse chanson andalouse ou quelques couplets bouffons entremêlés de *ay!* et de *ola!* modulés bizarrement et d'un effet singulier. Une dame se met au piano, joue un morceau de Bellini, qui paraît être le maëstro favori des Espagnols, ou chante une romance de Breton de los Herreros, le grand parolier de Madrid. La soirée se termine par un petit bal improvisé, où l'on

ne danse, hélas! ni jota, ni fandango, ni bolero, ces danses étant abandonnées aux paysans, aux servantes et aux bohémiens, mais bien la contredanse et le rigodon, et quelquefois la valse. Cependant, à notre requête, un soir, deux demoiselles de la maison voulurent bien exécuter le bolero; mais auparavant elles firent fermer les fenêtres et la porte du patio, qui ordinairement restent toujours ouvertes, tant elles avaient peur d'être accusées de mauvais goût et de couleur locale. Les Espagnols se fâchent en général quand on leur parle de cachucha, de castagnettes, de majos, de manolas, de moines, de contrebandiers et de combats de taureaux, quoiqu'au fond ils aient un grand penchant pour toutes ces choses vraiment nationales et si caractéristiques. Ils vous demandent d'un air visiblement contrarié si vous pensez qu'ils ne sont pas aussi avancés que vous en civilisation, tant cette déplorable manie d'imitation anglaise ou française a pénétré partout. L'Espagne en est aujourd'hui, dans le pire sens du mot, aux idées libérales constitutionnelles et anti-religieuses, c'est-à-dire hostile à toute couleur et à toute poésie. Il est toujours bien entendu que nous parlons de la classe prétendue éclairée qui habite les villes.

Les contredanses terminées, l'on prend congé des maîtres de la maison en disant à la femme *a los pies de usted*, au mari *beso a usted la mano;* à quoi l'on vous répond *buenas noches* et *beso a usted la suya*, et sur le pas de la porte, pour dernier adieu, un *hasta mañana* (jusqu'à demain) qui vous engage à revenir. Tout en étant familiers, les Espagnols restent polis et cérémonieux. Les gens du peuple eux-mêmes, les paysans, les contrebandiers et les voleurs sont entre eux d'une urbanité exquise bien différente de la grossièreté de notre canaille; il est vrai qu'un coup de couteau pourrait suivre un mot blessant, ce qui donne beaucoup de circonspection aux interlocuteurs. Il est à remarquer que la politesse française, autrefois proverbiale, a disparu depuis que l'on a cessé de porter l'épée. Les lois contre le duel achèveront de nous rendre le peuple le plus grossier de l'univers.

En rentrant chez soi, l'on rencontre sous les fenêtres et les balcons les jeunes galans embossés dans leur cape et occupés à *pelar la paba* (plumer la dinde), c'est-à-dire faire la conversation avec leurs novias à travers les grilles. Ces entretiens nocturnes durent souvent jusqu'à deux ou trois heures du matin, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les Espagnols passent une partie de la journée à dormir. Il arrive aussi que l'on tombe dans une sérénade composée de trois ou quatre

musiciens, mais le plus ordinairement de l'amoureux tout seul, qui chante des couplets en s'accompagnant de la guitare, le *sombrero* enfoncé sur les yeux et le pied posé sur une pierre ou sur une borne. Autrefois, deux sérénades dans la même rue ne se seraient pas supportées; le premier occupant prétendait rester seul et défendait à toute autre guitare que la sienne de bourdonner dans le silence de la nuit. Les prétentions se soutenaient à la pointe de l'épée ou du couteau, à moins cependant qu'une ronde ne vînt à passer. Alors les deux rivaux se réunissaient pour charger la patrouille, sauf à vider ensuite leur querelle particulière. Les susceptibilités de la sérénade se sont beaucoup adoucies, et chacun peut *rascar el jamon*, gratter le jambon, sous la muraille de sa belle en toute tranquillité d'esprit (1).

Si la nuit est sombre, il faut prendre garde de mettre le pied sur le ventre de quelque honorable hidalgo roulé dans sa mante, qui lui sert de vêtement, de lit et de maison. Pendant les nuits d'été, les marches de granit du théâtre sont couvertes d'un tas de drôles qui n'ont pas d'autre asile. Chacun a son degré qui est comme son appartement, où l'on est toujours sûr de le retrouver. Ils dorment là sous le dôme bleu du ciel avec les étoiles pour veilleuse, à l'abri des punaises, défiant les piqûres des moustiques par la coriacité de leur peau tannée, bronzée aux feux du soleil d'Andalousie, et aussi noire, à coup sûr, que celle des mulâtres les plus foncés.

Voici, sans beaucoup de variantes, la vie que nous menions : le matin était consacré à des courses à travers la ville, à quelque promenade à l'Alhambra ou au Generalife, et ensuite à la visite obligée aux dames chez qui nous avions passé la soirée. Lorsque nous ne venions que deux fois par jour, l'on nous appelait ingrats et l'on nous recevait avec tant de bienveillance, que nous nous trouvions en effet des êtres sauvages, farouches, et d'une négligence extrême.

Nous avions pour l'Alhambra une telle passion, que, non contens d'y aller tous les jours, nous voulûmes y demeurer tout-à-fait, non pas dans les maisons avoisinantes, qu'on loue fort cher aux Anglais, mais dans le palais même, et, grace à la protection de nos amis de Grenade, sans nous donner une permission formelle, on promit de ne pas nous apercevoir. Nous y restâmes quatre jours et quatre nuits qui sont les instans les plus délicieux de ma vie sans aucun doute.

(1) *Jambon*, appellation ironique de la guitare.

Pour aller à l'Alhambra, nous passerons, s'il vous plaît, par la place de la Vivarambla, où le vaillant More Gazul courait autrefois le taureau, et dont les maisons, avec leurs balcons et leurs miradores de menuiserie, ont une vague apparence de cages à poulet. Le marché aux poissons occupe un angle de la place, dont le milieu forme un terre-plain entouré de bancs de pierre, peuplé de changeurs de monnaie, de marchands d'alcarrazas, de pots de terre, de pastèques, de merceries, de romances, de couteaux, de chapelets et autres menues industries en plein vent. Le Zacatin, qui a conservé son nom moresque, relie la Vivarambla à la Plaza-Nueva. Dans cette rue, cotoyée de ruelles latérales, couverte de tendidos de toile à voile, s'agite et bourdonne tout le commerce de Grenade; les chapeliers, les tailleurs, les cordonniers, les passementiers et les marchands d'étoffes, occupent presque toutes les boutiques auxquelles sont encore inconnus les raffinemens du luxe moderne, et qui rappellent les anciens piliers des halles de Paris. La foule se presse à toute heure dans le Zacatin. Tantôt c'est un groupe d'étudians de Salamanque en tournée qui jouent de la guitare, du tambour de basque, des castagnettes et du triangle, en chantant des couplets pleins de verve et de bouffonnerie; tantôt une horde de Bohémiennes avec leur robe bleue à falbalas, semée d'étoiles, leur long châle jaune, leurs cheveux en désordre, leur col entouré de gros colliers d'ambre ou de corail, ou bien une file d'ânes chargés de jarres énormes et poussés par un paysan de la Vega, brûlé comme un Africain.

Le Zacatin débouche sur la Place-Neuve, dont tout un pan est occupé par le superbe palais de la Chancellerie, remarquable par ses colonnes d'ordre rustique et la richesse sévère de son architecture. La place traversée, l'on commence à gravir la rue de los Gomeres, au bout de laquelle l'on se trouve sur la limite de la juridiction de l'Alhambra, face à face avec la porte des Grenades, nommée Bib-Leuxar par les Mores, ayant à sa droite les Tours Vermeilles, bâties, à ce que prétendent les érudits, sur des substructions phéniciennes, et habitées aujourd'hui par des vanniers et des potiers de terre.

Avant d'aller plus loin, nous devons prévenir nos lecteurs, qui pourraient trouver nos descriptions, quoique d'une scrupuleuse exactitude, au-dessous de l'idée qu'ils s'en sont formée, que l'Alhambra, ce palais-forteresse des anciens rois mores, n'a pas le moins du monde l'aspect que lui prête l'imagination. On s'attend à des superpositions de terrasses, à des minarets brodés à jour, à des perspectives de colonnades infinies. Il n'y a rien de tout cela dans la réalité; au dehors,

l'on ne voit que de grosses tours massives couleur de brique ou de pain grillé, bâties à différentes époques par les princes arabes; au dedans, qu'une suite de salles et de galeries décorées avec une délicatesse extrême, mais sans rien de grandiose. Ces réserves prises, continuons notre route.

Quand on a dépassé la porte des Grenades, l'on se trouve dans l'enceinte de la forteresse et sous la juridiction d'un gouverneur particulier. Deux routes sont tracées dans un bois de haute futaie. Prenons le chemin de gauche, qui conduit à la fontaine de Charles-Quint; c'est le plus escarpé, mais le plus court et le plus pittoresque. Des ruisseaux roulent avec rapidité dans des rigoles de cailloutis et répandent la fraîcheur au pied des arbres, qui appartiennent presque tous aux espèces du Nord, et dont la verdure a une vivacité bien délicieuse à deux pas de l'Afrique. Le bruit de l'eau qui gazouille se mêle au bourdonnement enroué de cent mille cigales ou grillons dont la musique ne se tait jamais et vous rappelle forcément, malgré la fraîcheur du lieu, aux idées méridionales et torrides. L'eau jaillit de toutes parts, sous le tronc des arbres, à travers les fentes des vieux murs. Plus il fait chaud, plus les sources sont abondantes, car c'est la neige qui les alimente. Ce mélange d'eau, de neige et de feu fait de Grenade un climat sans pareil au monde, un véritable paradis terrestre, et, sans que nous soyons More, l'on peut, lorsque nous avons l'air absorbé dans une mélancolie profonde, nous appliquer le dicton arabe : *Il pense à Grenade.*

Au bout du chemin, qui ne cesse de monter, on rencontre une grande fontaine monumentale qui forme épaulement, dédiée à l'empereur Charles-Quint, avec force devises, blasons, victoires, aigles impériales, médaillons mythologiques, dans le goût romain allemand, d'une richesse lourde et puissante. Deux écussons aux armes de la maison de Mondejar indiquent que don Luis de Mendoza, marquis de ce titre, a élevé ce monument en l'honneur du César à barbe rousse. Cette fontaine, solidement maçonnée, soutient les terres de la rampe qui conduit à la porte du Jugement, par laquelle on entre dans l'Alhambra proprement dit.

La porte du Jugement a été bâtie par le roi Yusef-Abul-Hagiag, vers l'an 1348 de Jésus-Christ : ce nom lui vient de l'habitude où sont les musulmans de rendre la justice sur le seuil de leurs palais; ce qui a l'avantage d'être fort majestueux et de ne laisser pénétrer personne dans les cours intérieures, car la maxime de M. Royer-Collard, « la vie privée doit être murée, » avait été inventée depuis bien des siè-

cles par l'Orient, cette terre du soleil d'où vient toute sagesse et toute lumière.

Le nom de tour serait plus justement appliqué que celui de porte à la construction du roi more Yusef-Abul-Hagiag, car c'est réellement une grosse tour carrée, assez haute, et percée d'un grand arc évidé en forme de cœur, à qui les hiéroglyphes de la clé et de la main gravés en creux sur deux pierres séparées donnent un air rébarbatif et cabalistique. La clé est un symbole en grande vénération chez les Arabes, à cause d'un verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert*, et de plusieurs autres significations hermétiques; la main est destinée à conjurer le mauvais œil, la *jettatura*, comme les petites mains de corail que l'on porte à Naples en épingle ou en breloque pour se garantir des regards obliques. Il y avait une ancienne prédiction qui disait que Grenade ne serait prise que lorsque la main aurait saisi la clé; il faut avouer, à la honte du prophète, que les deux hiéroglyphes sont toujours à la même place, et que Boabdil, *el re chico*, comme on l'appelait à cause de sa petite taille, a poussé hors de Grenade conquise ce gémissement historique, *suspiro del Moro*, qui a baptisé un rocher de la Sierra d'Elvire.

Cette tour crénelée, massive, glacée d'orange et de rouge sur un fond de ciel crû, ayant par derrière elle un abîme de végétation, la ville en précipice, et plus loin de longues bandes de montagnes veinées de mille nuances comme des porphyres africains, forme au palais arabe une entrée vraiment majestueuse et splendide. Sous la porte est installé un corps-de-garde, et de pauvres soldats déguenillés font la sieste au même endroit où les califes, assis sur des divans de brocard d'or, leurs yeux noirs immobiles dans leur face de marbre, les doigts noyés dans les flots de leur barbe soyeuse, écoutaient d'un air rêveur et solennel les réclamations des croyans. Un autel surmonté d'une image de Vierge est appliqué à la muraille, comme pour sanctifier dès le premier pas cet ancien séjour des adorateurs de Mahomet.

La porte franchie, l'on débouche sur une vaste place nommée de *las Algives*, au milieu de laquelle se trouve un puits dont la margelle est entourée d'un espèce de hangar de charpente recouvert de sparterie sous lequel l'on va boire, pour un *quarto*, de grands verres d'une eau claire comme le diamant, froide comme la glace, et d'un goût exquis. Les tours Quebrada, de l'Homenage, de l'Armeria, celle de la Vela, dont la cloche annonce les heures de la distribution des eaux, des parapets de pierre où l'on peut s'accouder pour admirer le

merveilleux spectacle qui se déroule devant vous, entourent la place d'un côté; l'autre est rempli par le palais de Charles-Quint, grand monument de la renaissance qu'on admirerait partout ailleurs, mais que l'on maudit ici lorsqu'on songe qu'il couvre une égale étendue d'Alhambra renversée exprès pour emboîter sa lourde masse. Cet alcazar a pourtant été dessiné par Alonzo Berruguete; les trophées, les bas-reliefs, les médaillons de sa façade sont fouillés par un ciseau fier, hardi, patient; la cour circulaire à colonnes de marbre où devaient se donner les combats de taureaux est assurément un magnifique morceau d'architecture, mais *non erat hic locus*.

L'on pénètre dans l'Alhambra par un corridor situé dans l'angle du palais de Charles-Quint, et l'on arrive, après quelques détours, à une grande cour désignée indifféremment sous le nom de *Patio de los Arrayanes* (cour des Myrtes), de *l'Alberca* (du Réservoir), ou du *Mezouar*, mot arabe qui signifie bain des femmes.

En débouchant de ces couloirs obscurs dans cette large enceinte inondée de lumière, l'on éprouve un effet analogue à celui du Diorama. Il vous semble que le coup de baguette d'un enchanteur vous a transporté en plein Orient à quatre ou cinq siècles en arrière. Le temps, qui change tout dans sa marche, n'a modifié en rien l'aspect de ces lieux, où l'apparition de la sultane Chaîne-des-Cœurs et du More Tarfé dans son manteau blanc ne causerait pas la moindre surprise.

Au milieu de la cour est creusé un grand réservoir de trois ou quatre pieds de profondeur, en forme de parallélogramme, bordé de deux plates-bandes de myrtes et d'arbustes, terminé à chaque bout par une espèce de galerie à colonnes fluettes supportant des arcs moresques d'une grande délicatesse. Des bassins à jet d'eau, dont le trop plein se dégorge dans le réservoir par une rigole de marbre, sont placés sous chaque galerie et complètent la symétrie de la décoration. A gauche se trouvent les archives et la pièce où, parmi des débris de toutes sortes, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'Alhambra, haut de près de quatre pieds, tout couvert d'ornemens et d'inscriptions, monument d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. Une des ailes qui forment les anses a été cassée récemment. De ce côté sont aussi les passages qui conduisent à l'ancienne mosquée, convertie en église, lors de la conquête, sous l'invocation de sainte Marie de l'Alhambra. À droite sont les logemens des gens de service, où la

tête de quelque brune servante andalouse, encadrée par une étroite fenêtre moresque, produit un effet oriental assez satisfaisant. Dans le fond, au-dessus du vilain toit de tuiles rondes qui a remplacé les poutres de cèdre et les tuiles dorées de la toiture arabe, s'élève majestueusement la tour de Comares, dont les créneaux découpent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable limpidité du ciel. Cette tour renferme la salle des Ambassadeurs, et communique avec le *Patio de los Arrayanes* par une espèce d'antichambre nommée la *barca*, à cause de sa forme.

L'antichambre de la salle des Ambassadeurs est digne de sa destination : la hardiesse de ses arcades, la variété, l'enlacement de ses arabesques, les mosaïques de ses murailles, le travail de sa voûte de stuc, fouillée comme un plafond de grotte à stalactites, peinte d'azur, de vert et de rouge, dont les traces sont encore visibles, forment un ensemble d'une originalité et d'une bizarrerie charmantes.

De chaque côté de la porte qui mène à la salle des Ambassadeurs, dans le jambage même de l'arcade, au-dessus du revêtement de carreaux vernissés dont les triangles de couleurs tranchantes garnissent le bas des murs, sont creusées en forme de petites chapelles deux niches de marbre blanc sculptées avec une extrême délicatesse. C'est là que les anciens Mores déposaient leurs babouches avant d'entrer, en signe de déférence, à peu près comme nous ôtons nos chapeaux dans les endroits respectables.

La salle des Ambassadeurs, une des plus grandes de l'Alhambra, remplit tout l'intérieur de la tour de Comares. Le plafond, de bois de cèdre, offre les combinaisons mathémathiques si familières aux architectes arabes : tous les morceaux sont ajustés de façon à ce que leurs angles, sortans ou rentrans, forment une variété infinie de dessins; les murailles disparaissent sous un réseau d'ornemens si serrés, si inextricablement enlacés, qu'on ne saurait mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. L'architecture gothique, avec ses dentelles de pierre et ses rosaces découpées à jour, n'est rien à côté de cela. Les truelles à poisson, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce dont les confiseurs couvrent leurs dragées, peuvent seules en donner une idée. Un des caractères du style moresque est d'offrir très peu de saillies et très peu de profils. Toute cette ornementation se développe sur des plans unis et ne dépasse guère quatre à cinq pouces de relief; c'est comme une espèce de tapisserie exécutée dans la muraille même. Un élément particulier la distingue : c'est l'emploi de l'écriture comme motif de

décoration; il est vrai que l'écriture arabe avec ses formes contournées et mystérieuses se prête merveilleusement à cet usage. — Les inscriptions, qui sont presque toujours des *suras* du Koran ou des éloges aux différens princes qui ont bâti et décoré les salles, se déroulent le long des frises, sur les jambages des portes, autour de l'arc des fenêtres, entremêlées de fleurs, de rinceaux, de lacs et de toutes les richesses de la calligraphie arabe. Celles de la salle des Ambassadeurs signifient : *Gloire à Dieu, puissance et richesse aux croyans*, ou contiennent les louanges d'Abu-Nazar, qui, *s'il eût été transporté tout vif dans le ciel, eût effacé l'éclat des étoiles et des planètes;* — assertion hyperbolique qui nous paraît un peu trop orientale. D'autres bandes sont chargées de l'éloge d'Abi-Ab-Allah, autre sultan qui fit travailler à cette partie du palais. Les fenêtres sont chamarrées de pièces de vers en l'honneur de la limpidité des eaux du réservoir, de la fraîcheur des arbustes et du parfum des fleurs qui ornent la cour du Mezouar, qu'on aperçoit en effet de la salle des Ambassadeurs à travers la porte et les colonnettes de la galerie.

Les meurtrières à balcon intérieur percées à une grande hauteur du sol, le plafond en charpente sans autres décorations que des zigszags et des enlacemens formés par l'ajustement des pièces, donnent à la salle des Ambassadeurs un aspect plus sévère qu'aux autres salles du palais, et plus en harmonie avec sa destination. De la fenêtre du fond, l'on jouit d'une vue merveilleuse sur le ravin du Darro.

Cette description terminée, nous devons encore détruire une illusion; toutes ces magnificences ne sont ni en marbre, ni en albâtre, ni même en pierre, mais tout bonnement en plâtre! Ceci contrarie beaucoup les idées de luxe féerique que le nom seul de l'Alhambra éveille dans les imaginations les plus positives; mais rien n'est plus vrai : à l'exception des colonnes ordinairement tournées d'un seul morceau et dont la hauteur ne dépasse guère six à huit pieds, de quelques dalles dans le pavage, des vasques des bassins, des petites chapelles à déposer les babouches, il n'y a pas un seul morceau de marbre employé dans la construction intérieure de l'Alhambra. Il en est de même du Generalife : nul peuple d'ailleurs n'a poussé plus loin que les Arabes l'art de mouler, de durcir et de ciseler le plâtre, qui acquiert entre leurs mains la dureté du stuc sans en avoir le luisant désagréable.

La plupart de ces ornemens sont donc faits avec des moules, et répétés sans grand travail toutes les fois que la symétrie l'exige. Rien

ne serait facile comme de reproduire identiquement une salle de l'Alhambra; il suffirait pour cela de prendre les empreintes de tous les motifs d'ornement. Deux arcades de la salle du Tribunal, qui s'étaient écroulées, ont été refaites par des ouvriers de Grenade avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. Si nous étions un peu millionnaire, une de nos fantaisies serait de faire un duplicata de la cour des Lions dans un de nos parcs.

De la salle des Ambassadeurs, l'on va, par un corridor de construction relativement moderne, au *tocador*, ou toilette de la reine. C'est un petit pavillon situé sur le haut d'une tour d'où l'on jouit du plus admirable panorama, et qui servait d'oratoire aux sultanes. A l'entrée, l'on remarque une dalle de marbre blanc percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait sous le plancher. Sur les murs, l'on voit encore des fresques fantasques exécutées par Bartolomé de Ragis, Alonzo Perez et Juan de la Fuente. Sur la frise s'entrelacent, avec des groupes d'amours, les chiffres d'Isabelle et de Philippe V. Il est difficile de rêver quelque chose de plus coquet et de plus charmant que ce cabinet aux petites colonnes moresques, aux arceaux surbaissés, suspendu sur un abîme azuré dont le fond est papelonné par les toits de Grenade, où la brise apporte les parfums du Generalife, énorme touffe de lauriers-roses épanouie au front de la colline prochaine, et le miaulement plaintif des paons qui se promènent sur les murs démantelés. Que d'heures j'ai passées là, dans cette mélancolie sereine si différente de la mélancolie du Nord, une jambe pendante sur le gouffre, recommandant à mes yeux de bien saisir chaque forme, chaque contour, de l'admirable tableau qui se déployait devant eux, et qu'ils ne reverront sans doute plus! Jamais description, jamais peinture ne pourra approcher de cet éclat, de cette lumière, de cette vivacité de nuances. Les tons les plus ordinaires prennent la valeur des pierreries, et tout se soutient dans cette gamme. Vers la fin de la journée, quand le soleil est oblique, il se produit des effets inconcevables : les montagnes étincellent comme des entassemens de rubis, de topazes et d'escarboucles; une poussière d'or baigne les intervalles, et si, comme cela est fréquent dans l'été, les laboureurs brûlent le chaume dans la plaine, les flocons de fumée qui s'élèvent lentement vers le ciel empruntent aux feux du couchant des reflets magiques. Je suis étonné que les peintres espagnols aient, en général, si fort rembruni leurs tableaux, et se soient jetés presque exclusivement dans l'imitation du Caravage et des maîtres sombres. Les tableaux

de Decamps et de Marilhat, qui n'ont peint que des sites d'Asie ou d'Afrique, donnent de l'Espagne une idée bien plus juste que tous les tableaux rapportés à grands frais de la Péninsule.

Nous traverserons sans nous y arrêter le jardin de Lindaraja, qui n'est plus qu'un terrain inculte constellé de décombres, hérissé de broussailles, et nous entrerons un instant dans les bains de la Sultane, revêtus de mosaïque de carreaux de terre vernissée, brodés de filigrane de plâtre à faire honte aux madrépores les plus compliqués. Une fontaine occupe le milieu de la pièce; deux espèces d'alcôves sont pratiquées dans le mur; c'était là que Chaîne-des-Cœurs et Zobéide venaient se reposer sur des carreaux de toile d'or après avoir savouré les délices et les raffinemens d'un bain oriental. On voit encore, à une quinzaine de pieds du sol, les tribunes ou balcons où se plaçaient les musiciens et les chanteurs. Les baignoires sont de grandes cuves de marbre blanc d'un seul morceau placées dans de petits cabinets voûtés, éclairés par des rosaces ou étoiles découpées à jour. — Nous ne parlerons pas, de peur de tomber en des répétitions fastidieuses, de la salle des Secrets, où l'on remarque un effet d'acoustique singulier, et dont les angles sont noircis par le nez des curieux qui vont y chuchotter quelque impertinence fidèlement transportée à l'autre coin; de la salle des Nymphes, où l'on voit au-dessus de la porte un excellent bas-relief de Jupiter changé en cygne et caressant Léda, d'une liberté de composition et d'une audace de ciseau extraordinaires; des appartemens de Charles-Quint, outrageusement dévastés, qui n'ont plus rien de curieux que leurs plafonds chamarrés de l'ambitieuse devise *non plus ultra;* et nous nous transporterons dans la cour des Lions, le morceau le plus curieux et le mieux conservé de l'Alhambra.

Les gravures anglaises et les nombreux dessins que l'on a publiés de la cour des Lions n'en donnent qu'une idée fort incomplète et très fausse; ils manquent presque tous de proportions, et, par la surcharge que nécessite le rendu des détails infinis de l'architecture arabe, font concevoir un monument d'une bien plus grande importance.

La cour des Lions a cent vingt pieds de long, soixante-treize de large, et les galeries qui l'entourent ne dépassent pas vingt-deux pieds de haut. Elles sont formées par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc appareillées dans un désordre symétrique de quatre en quatre et de trois en trois; ces colonnes, dont les chapiteaux très ouvragés conservent des traces d'or et de couleur, supportent des arcs d'une élégance extrême et d'une coupe toute particulière.

En entrant, vous avez en face de vous, formant le fond du parallélograme, la salle du Tribunal, dont la voûte renferme un monument d'art d'une rareté et d'un prix inestimables. Ce sont des peintures arabes, les seules peut-être qui soient parvenues jusqu'à nous. L'une d'elles représente la cour des Lions même avec la fontaine très reconnaissable, mais dorée; quelques personnages, que la vétusté de la peinture ne permet pas de distinguer nettement, semblent occupés d'une joûte ou d'une passe d'armes. L'autre a pour sujet une espèce de divan où se trouvent rassemblés les rois mores de Grenade, dont on discerne encore fort bien les burnous blancs, les têtes olivâtres, la bouche rouge et les mystérieuses prunelles noires. Ces peintures, à ce que l'on prétend, sont sur cuir préparé, collé à des panneaux de cèdre, et servent à prouver que le précepte du Koran qui défend la représentation des êtres animés n'était pas toujours scrupuleusement observé par les Mores, quand bien même les douze lions de la fontaine ne seraient pas là pour confirmer cette assertion.

A gauche, au milieu de la galerie, dans le sens de la longueur, se trouve la salle des deux Sœurs, qui fait pendant à la salle des Abencerrages. Ce nom de *las dos Hermanas* lui vient de deux immenses dalles de marbre blanc de Machaël, de grandeur égale et parfaitement semblables, que l'on remarque à son pavé. La voûte ou coupole, que les Espagnols appellent fort expressivement *media-naranja* (demi-orange), est un miracle de travail et de patience. C'est quelque chose comme les gâteaux d'une ruche, comme les stalactites d'une grotte, comme les grappes de globules savonneux que les enfans soufflent au moyen d'une paille. Ces myriades de petites voûtes, de dômes de trois ou quatre pieds qui naissent les uns des autres, entrecroisant et brisant à chaque instant leurs arêtes, semblent plutôt le produit d'une cristallisation fortuite que l'œuvre d'une main humaine : le bleu, le rouge et le vert brillent encore dans le creux des moulures d'un éclat presque aussi vif que s'ils venaient d'être posés. — Les murailles, comme celles de la salle des Ambassadeurs, sont couvertes, depuis la frise jusqu'à hauteur d'homme, de broderies de stuc d'une délicatesse et d'une complication incroyables. Le bas est revêtu de ces carreaux de terre vernie où des angles noirs, verts et jaunes, forment mosaïque avec le fond blanc. Le milieu de la pièce, selon l'invariable usage des Arabes, dont les habitations ne semblent être que de grandes fontaines enjolivées, est occupé par un bassin et un jet d'eau. Il y en a quatre sous le por-

tique du tribunal, autant sous le portique de l'entrée, un autre dans la salle des Abencerrages, sans compter la *Taza de los Leones*, qui, non contente de verser l'eau par les gueules de ses douze monstres, lance encore vers le ciel un torrent par le champignon qui la surmonte. Toutes ces eaux viennent se rendre, par des rigoles creusées dans le dallage des salles et le pavé de la cour, au pied de la fontaine des Lions, où elles s'engloutissent dans un conduit souterrain. — Voilà à coup sûr un genre d'habitation où l'on ne sera pas incommodé par la poussière, et l'on se demande comment ces salles pouvaient êtres habitables l'hiver. Sans doute l'on fermait alors les grandes portes de cèdre, on recouvrait le pavé de marbre d'épais tapis, on allumait dans les *braseros* des feux de noyaux et de bois odoriférant, et l'on attendait ainsi le retour de la belle saison, qui ne se fait jamais beaucoup attendre à Grenade.

Nous ne décrivons pas la salle des Abencerrages, qui est presque semblable à celle des deux Sœurs, et n'a rien de particulier que son ancienne porte de bois assemblé en losanges, qui date du temps des Mores. A l'Alcazar de Séville, on en remarque une autre tout-à-fait du même style.

La *Taza de los Leones* jouit, dans les poésies arabes, d'une réputation merveilleuse; il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux : je dois avouer qu'il est difficile de trouver quelque chose qui ressemble moins à des lions que ces produits de la fantaisie moresque; les pattes sont de simples piquets pareils à ces morceaux de bois à peine dégrossis qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre; les muffles, rayés de barres transversales sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame. Les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des enfans. Cependant ces douze monstres, en les acceptant non pas comme lions, mais comme chimères, comme caprice d'ornement, font, avec la vasque qu'ils supportent, un effet pittoresque et plein d'élégance, qui aide à comprendre leur réputation et les éloges contenus dans cette inscription arabe de vingt-quatre vers de vingt-deux syllabes gravés sur les parois de la coupe où retombent les eaux de la coupe supérieure. Nous demandons pardon à nos lecteurs pour la fidélité un peu barbare de la traduction :

« O toi qui regardes les lions fixés à leur place! remarque qu'il ne leur manque que la vie pour être parfaits. — Et toi à qui écheoit en héritage cet

Alcazar et ce royaume, prends-le des nobles mains qui l'ont gouverné sans déplaisir et sans résistance. Que Dieu te sauve pour l'œuvre que tu viens d'achever, et te préserve à jamais des vengeances de ton ennemi! Honneur et gloire à toi, ô Mahomad! notre roi, orné de hautes vertus à l'aide desquelles tu as tout conquis. Puisse Dieu ne jamais permettre que ce beau jardin, image de tes vertus, ait un rival qui le surpasse! La matière qui nuance le bassin de la fontaine est comme de la nacre de perle sous l'eau claire qui scintille; la nappe ressemble à de l'argent en fusion, car la limpidité de l'eau et la blancheur de la pierre sont sans pareilles; on dirait une goutte d'essence transparente sur un visage d'albâtre. Il serait difficile de suivre son cours. Regarde l'eau et regarde la vasque, et tu ne pourras distinguer si c'est l'eau qui est immobile ou le marbre qui ruisselle. Comme le prisonnier d'amour, dont le visage se baigne d'ennui et de crainte sous le regard de l'envieux, ainsi l'eau jalouse s'indigne contre la pierre, et la pierre porte envie à l'eau. A ce flot inépuisable peut se comparer la main de notre roi, qui est aussi libéral et généreux que le lion est fort et vaillant. »

C'est dans le bassin de la fontaine des lions que tombèrent les têtes de trente-six Abencerrages, attirés dans un piége par les Zégris. Les autres Abencerrages auraient tous éprouvé le même sort sans le dévouement d'un petit page qui courut prévenir, au risque de sa vie, les survivans et les empêcher d'entrer dans la fatale cour. On vous fait remarquer au fond du bassin de larges taches rougeâtres, accusations indélébiles laissées par les victimes contre la cruauté de leurs bourreaux. Malheureusement les érudits prétendent que les Abencerrages et les Zégris n'ont jamais existé. Je m'en rapporte complètement là-dessus aux romances, aux traditions populaires et à la nouvelle de M. de Châteaubriand, et je crois fermement que les empreintes empourprées sont du sang et non de la rouille.

Nous avions établi notre quartier-général dans la cour des Lions; notre ameublement consistait en deux matelas qu'on roulait le jour dans quelque coin, en une lampe de cuivre, quelques bouteilles de vin de Jérés que nous mettions rafraîchir dans la fontaine, et une jarre de terre. Nous couchions tantôt dans la salle des deux Sœurs, tantôt dans celle des Abencerrages, et ce n'était pas sans quelque légère appréhension qu'étendu sur mon manteau, je regardais tomber, par les ouvertures de la voûte, dans l'eau du bassin et sur le pavé luisant, les rayons blancs de la lune, tout étonnés de se croiser avec la flamme jaune et tremblottante d'une lampe.

Les traditions populaires réunies par Washington Irving dans ses *Contes de l'Alhambra* me revenaient en mémoire; les histoires

du *Cheval sans tête* et du *Fantôme velu*, rapportées gravement par le père Etcheverria, me paraissaient extrêmement probables, surtout quand la lumière était soufflée. La vraisemblance des légendes paraît beaucoup plus grande la nuit, dans ces ténèbres traversées de reflets incertains qui prêtent à tous les objets vaguement ébauchés des apparences fantastiques : le doute est fils du jour, la foi est fille de la nuit, et ce qui m'étonne, moi, c'est que saint Thomas ait cru au Christ, après avoir mis le doigt dans sa plaie. — Je ne suis pas sûr de n'avoir pas vu les Abencerrages se promener le long des galeries au clair de lune avec leur tête sous le bras : toujours est-il que les ombres des colonnes prenaient des formes diablement suspectes, et que la brise, en passant dans les arcades, ressemblait à s'y méprendre à une respiration humaine.

Un matin, c'était un dimanche, vers quatre ou cinq heures, nous nous sentîmes, tout en dormant, inondés sur nos matelas d'une pluie fine et pénétrante. On avait ouvert les conduits des jets d'eau plus tôt qu'à l'ordinaire, en l'honneur d'un prince de Saxe-Cobourg qui venait visiter l'Alhambra, et qui, dit-on, devait épouser la jeune reine quand elle serait majeure.

A peine étions-nous levés et habillés que le prince arriva avec deux ou trois personnes de sa suite. Il était furieux. Les gardiens, pour le fêter plus dignement, avaient ajusté à toutes les fontaines des mécanismes et des jeux hydrauliques les plus ridicules du monde. L'une de ces inventions avait la prétention de figurer le voyage de la reine à Valence au moyen d'un petit carrosse de fer-blanc et de soldats de plomb que la force de l'eau faisait tourner. Jugez de la satisfaction du prince à ce raffinement ingénieux et constitutionnel. Le *Fray-Gerundio*, journal satirique de Madrid, persécutait ce pauvre prince avec un acharnement particulier. Il lui reprochait, entre autres crimes, de débattre trop vivement ses comptes de dépense dans les auberges, et d'avoir paru au théâtre en habit de majo, un chapeau pointu sur la tête.

Une compagnie de Grenadins et de Grenadines vint passer la journée à l'Alhambra; il y avait sept ou huit femmes jeunes et jolies et cinq ou six cavaliers. Ils dansèrent au son de la guitare, jouèrent aux petits jeux et chantèrent en chœur, sur un air délicieux, la chanson de Fray-Luis de Léon, qui a obtenu un succès populaire en Andalousie. Comme les jets d'eau étaient épuisés pour avoir commencé trop matin à darder leur fusée d'argent, et que les vasques se trouvaient à sec, les jeunes folles s'assirent en rond sur le rebord

d'albâtre du bassin de la salle des deux Sœurs, de manière à former corbeille, et, renversant en arrière leurs jolies têtes, elles reprenaient toutes ensemble le refrain de la chanson.

Le Generalife est situé à peu de distance de l'Alhambra, sur un mamelon de la même montagne. L'on y va par une espèce de chemin creux qui croise le ravin de los Molinos, et qui est tout bordé de figuiers aux énormes feuilles luisantes, de chênes verts, de pistachiers, de lauriers, de cistes d'une incroyable puissance de végétation. Le sol sur lequel on marche se compose d'un sable jaune tout pénétré d'eau, et d'une fécondité extraordinaire. Rien n'est plus ravissant à suivre que ce chemin, qui a l'air d'être tracé à travers une forêt vierge d'Amérique, tant il est obstrué de feuillages et de fleurs, tant on y respire un vertigineux parfum de plantes aromatiques. La vigne jaillit par les fentes des murs lézardés et suspend à toutes les branches ses vrilles fantasques et ses pampres découpés comme un ornement arabe; l'aloès ouvre son éventail de lames azurées, l'oranger contourne son bois noueux et s'accroche de ses doigts de racines aux déchirures des escarpemens. Tout fleurit, tout s'épanouit dans un désordre touffu et plein de charmans hasards. Une branche de jasmin qui s'égare mêle une étoile blanche aux fleurs écarlates du grenadier; un laurier, d'un bord du chemin à l'autre, va embrasser un cactus, malgré ses épines. La nature, abandonnée à elle-même, semble se piquer de coquetterie, et vouloir montrer combien l'art, même le plus exquis et le plus savant, reste toujours loin d'elle.

Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive au Generalife, qui n'est en quelque sorte que *la casa de campo*, le pavillon champêtre de l'Alhambra. L'extérieur, comme celui de toutes les constructions moresques, en est fort simple : de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec une galerie en arcades, le tout coiffé d'un petit belvédère moderne. Il ne reste du Generalife que des arcs moresques et de grands panneaux d'arabesques malheureusement empâtées par des couches de lait de chaux renouvelées avec une obstination de propreté désespérante. Petit à petit, les délicates sculptures, les guillochis merveilleux de cette architecture de fée s'oblitèrent, se bouchent et disparaissent. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée était autrefois une dentelle découpée à jour aussi fine que ces feuilles d'ivoire que la patience des Chinois cisèle pour les éventails. La brosse du badigeonneur a fait disparaître plus de chefs-d'œuvre que la faux du temps, s'il nous est permis de nous servir de cette expression mytho-

logique et surannée. — Dans une salle assez bien conservée, on remarque une suite de portraits enfumés des rois d'Espagne, qui n'ont qu'un mérite chronologique.

Le véritable charme du Generalife, ce sont ses jardins et ses eaux. Un canal revêtu de marbre occupe toute la longueur de l'enclos, et roule ses flots abondans et rapides sous une suite d'arcades de feuillages formées par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès, sont plantés sur chaque bord; au pied de l'un de ces cyprès d'une monstrueuse grosseur, et qui remonte au temps des Maures, la favorite de Boabdil, s'il faut en croire la légende, prouva souvent que les verroux et les grilles sont de minces garans de la vertu des sultanes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'if est très gros et fort vieux.

La perspective est terminée par une galerie-portique à jets d'eau, à colonnes de marbre, comme le patio des Myrtes de l'Alhambra. — Le canal fait un coude, et vous pénétrez dans d'autres enceintes ornées de pièces d'eau et dont les murs conservent des traces de fresques du XVIe siècle, représentant des architectures rustiques et des points de vue. — Au milieu d'un de ces bassins s'épanouit comme une immense corbeille un gigantesque laurier-rose d'un éclat et d'une beauté incomparables. Au moment où je le vis, c'était comme une explosion de fleurs, comme le bouquet d'un feu d'artifice végétal; une fraîcheur splendide et vigoureuse, presque bruyante, si ce mot peut s'appliquer à des couleurs, à faire paraître blafard le teint de la rose la plus vermeille! Ses belles fleurs jaillissaient avec toute l'ardeur du désir vers la pure lumière du ciel; ses nobles feuilles, taillées tout exprès par la nature pour couronner la gloire, lavées par la bruine des jets d'eau, étincelaient comme des émeraudes au soleil. Jamais rien ne m'a fait éprouver un sentiment plus vif de la beauté que ce laurier-rose du Generalife.

Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de rampe fort rapide, côtoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de grandes tuiles creuses par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert avec un gazouillement le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier, des jets abondans partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers, dont les branches se croisent au-dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source, et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours qui va alimenter une fontaine ou porter la

fraîcheur au pied d'un arbre. Les Arabes ont poussé au plus haut degré l'art de l'irrigation; leurs travaux hydrauliques attestent une civilisation des plus avancées; ils subsistent encore aujourd'hui, et c'est à eux que Grenade doit d'être le paradis de l'Espagne, et de jouir d'un printemps éternel sous une température africaine. Un bras du Darro a été détourné par les Arabes et amené de plus de deux lieues sur la colline de l'Alhambra.

Du belvédère du Generalife, l'on aperçoit bien nettement la configuration de l'Alhambra avec son enceinte de tours rougeâtres à demi ruinées, et ses pans de murs qui montent et descendent, en suivant les ondulations de la montagne. Le palais de Charles-Quint, que l'on ne découvre pas du côté de la ville, dessine sur les flancs damassés de la Sierra-Nevada, dont l'échine blanche entaille bizarrement le ciel, sa masse robuste et carrée, que le soleil dore d'un reflet blond. Le clocher de Sainte-Marie profile sa silhouette chrétienne au-dessus des créneaux mauresques. Quelques cyprès poussent à travers les crevasses des murailles leurs noirs soupirs de feuillage au milieu de toute cette lumière et de tout cet azur, comme une pensée triste dans la joie d'une fête. Les pentes de la colline qui descendent vers le Darro et le ravin de los Molinos disparaissent sous un océan de verdure. C'est un des plus beaux points de vue que l'on puisse imaginer.

De l'autre côté, comme pour faire contraste à tant de fraîcheur, s'élève une montagne inculte, brûlée, fauve, plaquée de tons d'ocre et de terre de Sienne, qu'on appelle *la silla del Moro* à cause de quelques restes de constructions qu'elle porte à son sommet. C'est de là que le roi Boabdil regardait les cavaliers arabes joûter dans la Vega contre les chevaliers chrétiens. Le souvenir des Mores est toujours vivant à Grenade. On dirait que c'est d'hier qu'ils ont quitté la ville, et, si l'on en juge par ce qui reste d'eux, c'est vraiment dommage. Ce qu'il faut à l'Espagne du midi, c'est la civilisation africaine et non la civilisation européenne, qui n'est pas en rapport avec l'ardeur du climat et des passions qu'il inspire. Le mécanisme constitutionnel ne peut convenir qu'aux zônes tempérées; au-delà de 30 degrés de chaleur, les chartes fondent ou éclatent.

Maintenant que nous en avons fini avec l'Alhambra et le Generalife, traversons le ravin du Darro et allons visiter, le long du chemin qui mène au Monte-Sagrado, les tanières des gitanos, assez nombreux à Grenade. Ce chemin est pratiqué dans le flanc de la colline de l'Albaycin, qui surplombe d'un côté. Des raquettes gigantesques, des

nopals monstrueux hérissent ces pentes décharnées et blanchâtres de leurs palettes et de leurs lances couleur de vert-de-gris; sous les racines de ces grandes plantes grasses qui semblent leur servir de chevaux de frise et d'artichauts, sont creusées dans le roc vif les habitations des bohémiens. L'entrée de ces cavernes est blanchie à la chaux; une corde tendue, sur laquelle glisse un morceau de tapisserie éraillée, leur tient lieu de porte. C'est là-dedans que grouille et pullule la sauvage famille; les enfans, plus fauves de peau que des cigares de la Havane, jouent tout nus devant le seuil, sans distinction de sexe, et se roulent dans la poussière en poussant des cris aigus et gutturaux. Les gitanos sont ordinairement forgerons, tondeurs de mules, vétérinaires, et surtout maquignons. Ils ont mille recettes pour donner du feu et de la vigueur aux bêtes les plus poussives et les plus fourbues; un gitano eût fait galoper Rossinante et caracoler le grison de Sancho. Leur vrai métier au fond est celui de voleur.

Les gitanas vendent des amulettes, disent la bonne aventure et pratiquent les industries suspectes habituelles aux femmes de leur race : j'en ai peu vu de jolies, bien que leurs figures fussent remarquables de type et de caractère. Leur teint basané fait ressortir la limpidité de leurs yeux orientaux dont l'ardeur est tempérée par je ne sais quelle tristesse mystérieuse, comme le souvenir d'une patrie absente et d'une grandeur déchue. Leur bouche un peu épaisse, fortement colorée, rappelle l'épanouissement des bouches africaines; la petitesse du front, la forme busquée du nez, accusent leur origine commune avec les tsiganes de Valachie et de Bohême, et tous les enfans de ce peuple bizarre qui a traversé, sous le nom générique d'Égypte, la société du moyen-âge, et dont tant de siècles n'ont pu interrompre la filiation énigmatique. Presque toutes ont dans le port une telle majesté naturelle, une telle franchise d'allure, elles sont si bien assises sur leurs hanches, que, malgré leurs haillons, leur saleté et leur misère, elles semblent avoir la conscience de l'antiquité et de la pureté de leur race vierge de tout mélange, car les bohémiens ne se marient qu'entre eux, et les enfans qui proviendraient d'unions passagères seraient rejetés de la tribu impitoyablement. — Une des prétentions des gitanos est d'être bons Castillans et bons catholiques, mais je crois qu'au fond ils sont quelque peu Arabes et mahométans, ce dont ils se défendent tant qu'ils peuvent, par un reste de terreur de l'inquisition disparue. — Quelques rues désertes et à moitié en ruines de l'Albaycin sont aussi habitées par des gitanos plus riches ou moins nomades. Dans une de ces ruelles, nous aperçûmes une

petite fille de huit ans, entièrement nue, qui s'exerçait à danser le *zorongo* sur un pavé pointu. Sa sœur, have, décharnée, avec des yeux de braise dans une figure de citron, était accroupie à terre à côté d'elle, une guitare sur les genoux, dont elle faisait ronfler les cordes avec le pouce, musique assez semblable au grincement enroué des cigales. La mère, richement habillée et le col chargé de verroteries, battait la mesure du bout d'une pantoufle de velours bleu que son œil caressait complaisamment. La sauvagerie d'attitudes, l'accoutrement étrange et la couleur extraordinaire de ce groupe, en eussent fait un excellent motif de tableau pour Callot ou Salvator Rosa.

Le Monte-Sagrado, qui renferme les grottes des martyrs retrouvés miraculeusement, n'offre rien de bien curieux. C'est un couvent avec une église assez ordinaire, sous laquelle sont creusées les cryptes. Ces cryptes n'ont rien qui puisse produire une vive impression. Elles se composent d'une complication de petits corridors étroits, hauts de sept ou huit pieds et blanchis à la chaux. Dans des enfoncemens ménagés à cet effet, l'on a élevé des autels parés avec plus de dévotion que de goût. C'est là que sont enfermés, derrière des grillages, les châsses et les ossemens des saints personnages. — Je m'attendais à une église souterraine obscure, mystérieuse, presqu'effrayante, à piliers trapus, à voûte surbaissée, éclairée par le reflet incertain d'une lampe lointaine, à quelque chose comme les anciennes catacombes, et je ne fus pas peu surpris de l'aspect propre et coquet de cette crypte badigeonnée, éclairée par des soupiraux comme une cave. Nous autres catholiques un peu superficiels, nous avons besoin du pittoresque pour arriver aux sentimens religieux. Le dévot ne pense guère aux jeux de l'ombre et de la lumière, aux proportions plus ou moins savantes de l'architecture; il sait que sous cet autel de forme médiocre sont cachés les os des saints morts pour la foi qu'il professe : cela lui suffit.

La Chartreuse, maintenant veuve de ses moines, comme tous les couvens d'Espagne, est un admirable édifice, et l'on ne saurait trop regretter qu'il ait été détourné de sa destination primitive. Nous n'avons jamais bien compris quel mal pouvaient faire des cénobites cloîtrés dans une prison volontaire et vivant d'austérités et de prières, surtout dans un pays comme l'Espagne, où ce n'est certes pas le terrain qui manque.

On monte par un double perron au portail de l'église, surmonté d'une statue de saint Bruno en marbre blanc, d'un assez bel effet. La décoration de cette église est singulière et consiste en arabesques

de plâtre moulé d'une variété et d'une fécondité de motifs vraiment prodigieuses. Il semble que l'intention de l'architecte ait été de lutter, dans un goût tout différent, de légèreté et de complication avec les dentelles de l'Alhambra. Il n'y a pas un endroit large comme la main, dans cet immense vaisseau, qui ne soit fleuri, damassé, feuillé, guilloché, touffu comme un cœur de chou; il y aurait de quoi faire perdre la tête à qui voudrait en tirer un crayon exact. Le chœur est revêtu de porphyres et de marbres précieux. Quelques tableaux médiocres sont accrochés çà et là le long des murs et font regretter la place qu'ils cachent. Le cimetière est auprès de l'église; selon l'usage des chartreux, aucune tombe, aucune croix n'y désigne l'endroit où dorment les frères décédés; les cellules entourent le cimetière et sont pourvues chacune d'un petit jardin. Dans un terrain planté d'arbres, qui servait sans doute de promenade aux religieux, l'on me fit remarquer une espèce de vivier à marges de pierres inclinées, où se traînaient gauchement quelques douzaines de tortues humant le soleil et tout heureuses d'être désormais à l'abri de la marmite. La règle des chartreux leur impose de ne jamais manger de viande, et la tortue est considérée comme poisson par les casuistes. Celles-ci devaient servir à la nourriture des moines. La révolution les a sauvées.

Pendant que nous sommes en train de visiter les couvens, entrons, s'il vous plaît, dans le monastère de Saint-Jean-de-Dieu. Le cloître en est des plus bizarres et d'un mauvais goût tout-à-fait prodigieux; les murailles, peintes à fresque, représentent différentes belles actions de la vie de saint Jean-de-Dieu, encadrées dans des grotesques et des fantaisies d'ornement qui dépassent ce que les monstres du Japon et les magots de la Chine ont de plus extravagant et de plus curieusement difforme. Ce sont des syrènes qui jouent du violon, des guenuches à leur toilette, des poissons chimériques dans des flots impossibles, des fleurs qui ont l'air d'oiseaux, des oiseaux qui ont l'air de fleurs, des losanges de miroirs, des carreaux de fayence, des lacs d'amour, un fouillis inextricable! L'église, heureusement d'une autre époque, est presque toute dorée. Le retable, soutenu par des colonnes d'ordre salomonique, produit un effet riche et majestueux. Le sacristain, qui nous servait de guide, voyant que nous étions Français, nous questionna sur notre pays, et nous demanda s'il était vrai, comme on le disait à Grenade, que l'empereur de Russie, Nicolas, eût envahi la France et se fût rendu maître de Paris; telles étaient les nouvelles les plus fraîches. Ces grossières absurdités étaient répandues dans le peuple par les partisans de don

Carlos pour faire croire à une réaction absolutiste de la part des puissances de l'Europe, et ranimer par l'espoir d'un prochain secours le courage défaillant des bandes désorganisées.

Dans cette église, je vis un spectacle qui me frappa, c'était une vieille femme qui rampait sur les genoux, de la porte vers l'autel; elle avait les bras étendus en croix, raides comme des pieux, la tête renversée en arrière, les yeux retournés et ne laissant voir que le blanc, les lèvres bridées sur les dents, la face luisante et plombée; c'était de l'extase poussée jusqu'à la catalepsie. Jamais Zurbaran n'a rien fait de plus ascétique et d'une ardeur plus fiévreuse. Elle accomplissait une pénitence ordonnée par son confesseur, et en avait encore pour quatre jours.

Le couvent de San-Geronimo, maintenant transformé en caserne, renferme un cloître gothique à deux étages d'arcades d'un caractère et d'une beauté rares. Les chapiteaux des colonnes sont enjolivés de feuillages et d'animaux fantastiques d'un caprice et d'un travail charmans. L'église, profanée et déserte, offre cette particularité, que tous les ornemens et les reliefs d'architecture y sont peints, comme la voûte de la Bourse, en grisaille, au lieu d'être exécutés réellement; c'est là qu'est enterré Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine. On y conservait son épée, qui a été enlevée dernièrement et vendue deux ou trois douros, valeur de l'argent qui garnissait la poignée. C'est ainsi que beaucoup d'objets précieux comme art ou comme souvenir ont disparu sans profit autre pour les voleurs que le plaisir même de mal faire. Il semble que l'on pouvait imiter notre révolution par un autre côté que par son stupide vandalisme. C'est le sentiment que l'on éprouve toutes les fois que l'on visite un couvent dépeuplé, à l'aspect de tant de ruines et de dévastations inutiles, de tant de chefs-d'œuvre de tous genres perdus sans retour, de ce long travail de plusieurs siècles emporté et balayé en un instant. Il n'est donné à personne de préjuger l'avenir; mais je doute qu'il nous rende ce que le passé nous avait légué, et que l'on détruit comme si l'on avait quelque chose à mettre à la place. Encore pourrait-on mettre ce quelque chose *à côté*, car la terre n'est pas tellement couverte de monumens, qu'on soit forcé d'élever les nouveaux édifices sur les décombres des anciens. Ces réflexions me préoccupaient en parcourant, dans l'Antequerula, l'ancien couvent de San-Domingo. La chapelle est décorée avec une surcharge de colifichets, de fanfreluches et de dorures inimaginable. Ce ne sont que colonnes torses, volutes, chicorées, incrustations de brèches de couleur, mo-

saïques de verre, marqueterie de nacre et de burgau, cristaux taillés, miroirs à bizeaux, soleils à rayons, transparens, etc., tout ce que le goût tourmenté du XVIIIe siècle et l'horreur de la ligne droite peuvent inspirer de plus désordonné, de plus contrefait, de plus bossu et de plus baroque. La bibliothèque, qui a été préservée, se compose presqu'exclusivement d'in-folios et d'in-quartos reliés en vélin blanc, avec le titre écrit à la main en encre noire ou rouge. Ce sont en général des traités de théologie, des dissertations de casuistes et autres productions scolastiques, peu intéressantes pour de simples littérateurs. L'on a formé au couvent de San-Domingo une collection de tableaux provenant des monastères abolis ou ruinés, qui, à l'exception de quelques belles têtes ascétiques, de quelques scènes de martyrs, qui semblent peintes par des bourreaux, tant il y brille une vaste érudition de supplices, n'offre rien de remarquablement supérieur, et prouve que les dévastateurs sont d'excellens experts en fait de peinture, car ils savent fort bien garder pour eux tout ce qu'il y a de bon. Les cours et les cloîtres sont d'une admirable beauté, ornés de fontaines, d'orangers et de fleurs. Comme tout est là merveilleusement disposé pour la rêverie, la méditation et l'étude! et quel dommage que les couvens aient été habités par des moines, et non par des poëtes! Les jardins, abandonnés à eux-mêmes, ont pris un caractère agreste et sauvage. Une végétation luxuriante envahit les allées; la nature rentre partout en possession de ses droits; à la place de chaque pierre qui tombe, elle met une touffe d'herbe ou de fleurs. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces jardins, c'est une allée de lauriers énormes, faisant berceau, pavée de marbre blanc et garnie de chaque côté d'un long banc de même matière à dossier renversé. Des jets d'eau espacés entretiennent la fraîcheur sous cette épaisse voûte verte, au bout de laquelle on jouit d'un point de vue magnifique sur la Sierra-Nevada, à travers un charmant mirador moresque, faisant partie d'un reste d'ancien palais arabe enclavé dans le couvent. Ce pavillon communiquait, dit-on, avec l'Alhambra, dont il est assez éloigné, par de longues galeries souterraines. Cette idée est, du reste, fort enracinée à Grenade, où la moindre ruine moresque est toujours gratifiée de cinq ou six lieues de souterrains et d'un trésor caché gardé par un enchantement quelconque.

Nous allions souvent à San-Domingo nous asseoir à l'ombre des lauriers et nous baigner dans une piscine où les moines, s'il faut en croire les chansons satiriques, s'ébattaient joyeusement avec les jolies

filles qu'ils attiraient ou faisaient enlever. Il est à remarquer que c'est dans les pays les plus catholiques que les choses saintes, les prêtres et les moines sont traités le plus légèrement; les couplets et les contes espagnols sur les religieux n'ont rien à envier, pour la licence, aux facéties de Marot et de Beroalde de Verville, et, à voir la manière dont sont parodiées dans les vieilles pièces de théâtre les cérémonies de la religion, on ne se douterait guère que l'inquisition ait existé.

A propos de bain, plaçons ici un petit détail qui prouvera que l'art thermal, porté à un si haut degré par les Arabes, est bien déchu à Grenade de son antique splendeur. Notre guide nous conduisit à un établissement de bains assez joliment arrangé, avec des cabinets disposés autour d'un patio ombragé d'un plafond de pampres, et occupé en grande partie par un réservoir d'une eau fort limpide. Jusque-là tout allait bien, mais en quoi pensez-vous que pouvaient être faites les baignoires? En cuivre, en zinc, en pierre, en bois? Pas du tout, vous n'y êtes pas;— nous allons vous le dire, car vous ne le devineriez jamais. C'étaient d'énormes jarres d'argile comme celles où l'on conserve l'huile; ces baignoires d'un nouveau genre étaient enterrées jusqu'aux deux tiers à peu près de leur hauteur. Avant de nous empoter dans ces cruches, nous les fîmes garnir d'un drap blanc, précaution de propreté qui parut extrêmement bizarre au baigneur, et que nous eûmes besoin de lui recommander plusieurs fois pour nous faire obéir, tant elle l'étonnait. Il s'expliqua ce caprice à lui-même en faisant un geste commisératif des épaules et de la tête, et en disant à demi-voix ce seul mot : — *Ingleses!* — Nous nous tenions accroupis dans nos pots, la tête passant en dehors, à peu près comme des perdrix en terrine, et faisant une mine assez grotesque. C'est seulement alors que je compris l'histoire d'*Ali-Baba ou les Quarante voleurs*, qui m'avait toujours paru un peu difficile à croire, et fait douter un instant de la véracité des *Mille et une Nuits.*

Il y a bien dans l'Albaycin d'anciens bains moresques, une piscine recouverte d'une voûte trouée de petits soupiraux étoilés, mais ils ne sont pas installés, et l'on n'y aurait que de l'eau froide.

Voici à peu près ce que l'on peut remarquer à Grenade, dans un séjour de quelques semaines. Les distractions y sont rares : le théâtre est fermé pendant l'été; il n'y a pas de casinos ni d'établissemens publics, et l'on ne trouve de journaux français et étrangers qu'au Lycée, dont les membres donnent à certains jours des séances où

l'on lit des discours, des vers, où l'on chante, où l'on joue des comédies composées ordinairement par quelque jeune poète de la société.

Chacun est occupé consciencieusement à ne rien faire : la galanterie, la cigarette, la fabrication des quatrains et des octaves, et surtout les cartes, suffisent à remplir agréablement l'existence. On ne voit pas là cette inquiétude furieuse, ce besoin d'agir et de changer de place, qui tourmentent les gens du Nord. Les Espagnols m'ont paru très philosophes : ils n'attachent presque aucune importance à la vie matérielle, et le comfort leur est tout-à-fait indifférent. Les mille besoins factices créés par les civilisations septentrionales leur semblent des recherches puériles et gênantes. En effet, n'ayant pas à se défendre continuellement contre le climat, les jouissances du *home* anglais ne leur inspirent aucune envie. Qu'importe que les fenêtres joignent exactement à des gens qui paieraient un courant d'air, un vent coulis, s'ils pouvaient se le procurer? Favorisés par un beau ciel, ils ont réduit l'existence à sa plus simple expression; cette sobriété et cette modération en toutes choses leur procurent une grande liberté, une extrême indépendance; ils ont le temps de vivre, et nous ne pouvons guère en dire autant. Les Espagnols ne conçoivent pas que l'on travaille d'abord pour se reposer ensuite; ils aiment beaucoup mieux faire l'inverse, ce qui me paraît effectivement plus sage. Un ouvrier qui a gagné quelques réaux laisse là son ouvrage, met sa belle veste brodée sur son épaule, prend sa guitare, et va danser ou faire l'amour avec les *majas* de sa connaissance jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un seul quarto; alors il reprend la besogne. Avec trois ou quatre sous par jour, un Andalou peut vivre splendidement; pour cette somme, il aura du pain très blanc, une énorme tranche de pastèque et un petit verre d'anisette; son logement ne lui coûtera que la peine d'étendre son manteau par terre sous quelque portique ou quelque arche de pont. En général, le travail paraît aux Espagnols une chose humiliante et indigne d'un homme libre, idée très naturelle et très raisonnable à mon avis, puisque Dieu, voulant punir l'homme de sa désobéissance, n'a pas su trouver de plus grand supplice à lui infliger que de gagner son pain à la sueur de son front. Des plaisirs conquis comme les nôtres à force de peines, de fatigues, de tension d'esprit et d'assiduité, leur sembleraient payés beaucoup trop cher. Comme les peuples simples et rapprochés de l'état de nature, ils ont une rectitude de juge-

ment qui leur fait mépriser les jouissances de convention. Pour quelqu'un qui arrive de Paris ou de Londres, ces deux tourbillons d'activité dévorante, d'existences fiévreuses et surexcitées, c'est un spectacle singulier que la vie que l'on mène à Grenade, vie toute de loisir, remplie par la conversation, la sieste, la promenade, la musique et la danse. On est surpris de voir le calme heureux de ces figures, la dignité tranquille de ces physionomies. Personne n'a cet air affairé qu'on remarque aux passans dans les rues de Paris. Chacun va tout à son aise, choisissant le côté de l'ombre, s'arrêtant pour causer avec ses amis et ne trahissant aucune hâte d'arriver. La certitude de ne pouvoir gagner d'argent éteint toute ambition; aucune carrière n'est ouverte aux jeunes gens. Les plus aventureux s'en vont à Manille, à la Havane, ou prennent du service dans l'armée; mais, vu le piteux état des finances, ils restent quelquefois des années entières sans entendre parler de solde. Convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ils ne cherchent pas à tenter des fortunes impossibles et passent leur temps dans une oisiveté charmante que favorisent la beauté du pays et l'ardeur du climat.

Je ne me suis guère aperçu de la morgue des Espagnols : rien n'est trompeur comme les réputations qu'on fait aux individus et aux peuples. Je les ai trouvés, au contraire, d'une simplicité et d'une bonhomie extrêmes; l'Espagne est le vrai pays de l'égalité, sinon dans les mots, du moins dans les faits. Le dernier mendiant allume son *papelito* au *puro* du grand seigneur, qui le laisse faire sans la moindre affectation de condescendance; la marquise enjambe en souriant les corps déguenillés des vauriens endormis en travers de sa porte, et en voyage elle ne fait pas la grimace pour boire au même verre que le *mayoral*, le *zagal* et l'*escopetero* qui la conduisent. Les étrangers ont beaucoup de peine à s'accommoder de cette familiarité, les Anglais surtout, qui se font servir sur des plats des lettres qu'ils prennent avec des pincettes. Un de ces estimables insulaires, allant de Séville à Jérès, envoya dîner son *calesero* à la cuisine. Celui-ci, qui dans son ame pensait faire beaucoup d'honneur à un hérétique en s'accoudant à la même table que lui, ne fit pas une observation, et dissimula son courroux aussi soigneusement qu'un traître de mélodrame; mais, au milieu de la route, à trois ou quatre lieues de Jérès, dans un désert effroyable, plein de fondrières et de broussailles, notre homme jeta fort proprement l'Anglais à bas de la voiture et lui cria, en fouettant son cheval : « Mylord, vous ne m'avez

pas trouvé digne de prendre place à votre table; je vous trouve, moi, don Balbino Bustamente y Orozco, de trop mauvaise compagnie pour être assis sur cette banquette dans ma calessine. — Bonsoir! »

Les servantes et les domestiques sont traités avec une douceur familière bien différente de notre politesse affectée, qui semble à chaque mot leur rappeler l'infériorité de leur position. Un petit exemple prouvera notre assertion. Nous étions allés en partie à la maison de campagne de la señora ***; le soir, on voulut danser, mais il y avait beaucoup plus de femmes que de cavaliers : la señora *** fit monter le jardinier et un autre domestique, qui dansèrent toute la soirée, sans embarras, sans fausse honte, sans empressement servile, comme s'ils eussent réellement fait partie de la société. Ils invitèrent tour à tour les plus jolies et les plus titrées, qui se rendirent à leur demande avec toute la bonne grace possible. Nos démocrates sont encore loin de cette égalité pratique, et nos plus farouches républicains se révolteraient à l'idée de figurer, dans un quadrille, en face d'un paysan ou d'un laquais.

Ces remarques souffrent, comme toutes les règles, une infinité d'exceptions. Il y a sans doute beaucoup d'Espagnols actifs, laborieux, sensibles à toutes les recherches de la vie; mais telle est l'impression générale que reçoit un voyageur après quelque séjour, impression souvent plus juste que celle d'un observateur indigène, moins frappé et moins saisi par la nouveauté des objets.

Notre curiosité satisfaite à l'endroit de Grenade et de ses monumens, à force de rencontrer à chaque bout de rue la perspective de la Sierra-Nevada, nous résolûmes de faire plus intime connaissance avec elle et de tenter une ascension sur le Mulhacen, le pic le plus élevé de la chaîne. Nos amis essayèrent d'abord de nous détourner de ce projet, qui ne laissait pas d'offrir quelque danger; mais, lorsqu'on nous vit bien résolus, l'on nous indiqua un chasseur, nommé Alexandro Romero, comme connaissant la montagne à fond et capable de nous servir de guide. Il vint nous voir à notre *casa de pupilos*, et sa physionomie mâle et franche nous prévint tout de suite en sa faveur : il portait un vieux gilet de velours, une ceinture de laine rouge, des grègues de toile blanche comme celles des Valençais, qui laissaient voir ses jambes sèches, nerveuses, tannées comme du cuir de Cordoue. Des alpargatas de corde tressée lui servaient de chaussure; un petit chapeau andalou, roussi à force de coups de soleil, une carabine, une poire à poudre en sautoir, complétaient cet ajustement. Il se chargea des préparatifs de l'expédition, et promit de

nous amener le lendemain à trois heures les quatre chevaux dont nous avions besoin, un pour mon compagnon de voyage, un autre pour moi, le troisième pour un jeune Allemand qui s'était joint à notre caravane, le quatrième pour notre domestique, préposé à la partie culinaire de l'expédition. Quant à Romero, il devait aller à pied. Nos provisions consistaient en jambon, poulets rôtis, chocolat, pain, citrons, sucre, et principalement en une grande bourse de cuir qu'on appelle *bota*, remplie d'excellent vin de val de Peñas.

A l'heure dite, les chevaux étaient devant notre maison, et Romero faisait bélier à notre porte avec la crosse de sa carabine. Nous nous mîmes en selle encore mal éveillés, et le cortége partit : notre guide nous précédait en coureur et nous indiquait le chemin. Quoiqu'il fît déjà jour, le soleil n'avait pas encore paru, et les ondulations des collines inférieures, que nous avions dépassées, s'étendaient autour de nous, fraîches, limpides et bleues comme les vagues d'un océan immobile. Grenade s'effaçait au loin dans l'atmosphère vaporeuse. Quand le globe de flamme parut à l'horizon, toutes les cimes devinrent roses comme de jeunes filles à l'aspect d'un amant, et semblèrent témoigner un embarras pudique d'être vues dans leur déshabillé du matin. — Jusque-là nous n'avions gravi que des pentes assez douces s'enveloppant les unes dans les autres et n'offrant aucune difficulté réelle. Les croupes de la montagne s'unissent à la plaine par des courbes habilement ménagées qui forment un premier plateau toujours aisément accessible. Nous étions arrivés sur ce premier plateau. Le guide décida qu'il fallait laisser souffler nos montures, leur donner à manger et déjeuner nous-mêmes. Nous nous établîmes au pied d'une roche, près d'une petite source dont l'eau diamantée scintillait sous une herbe d'émeraude. Romero, aussi adroit qu'un sauvage d'Amérique, improvisa un feu au moyen d'une poignée de broussailles, et Louis nous fit du chocolat qui, soutenu d'une tranche de jambon et d'une gorgée de vin, composa notre premier repas dans la montagne. Pendant que cuisait notre déjeuner, une superbe vipère passa à côté de nous et parut surprise et mécontente de notre installation sur ses propriétés, ce qu'elle témoigna par un sifflement impoli qui lui valut un bon coup de canne à dard dans le ventre. Un petit oiseau, qui avait observé cette scène d'un air très attentif, ne vit pas plus tôt la vipère hors de combat, qu'il accourut les plumes de la gorge hérissées, battant des ailes, l'œil en feu, criant et pépiant dans un état d'exaltation bizarre, reculant toutes les fois qu'un des tronçons de la bête venimeuse se

tordait convulsivement, puis revenant bientôt à la charge et lui donnant quelques coups de bec, après lesquels il s'élevait en l'air de trois ou quatre pieds. Je ne sais pas ce que ce serpent pouvait avoir fait pendant sa vie à cet oiseau, et quelle rancune nous avions servie en le tuant, mais jamais je n'ai vu joie plus grande.

L'on se remit en marche. — De temps en temps nous rencontrions des files de petits ânes qui descendaient des régions supérieures, chargés de neige qu'ils portaient à Grenade pour la consommation de la journée. Les conducteurs nous saluaient, en passant, du sacramentel *vayan ustedes con dios*, et notre guide leur lançait quelque bouffonnerie sur leur marchandise qui ne les accompagnerait pas à la ville, et qu'ils seraient forcés de vendre au préposé de l'arrosement.

Romero nous précédait toujours, sautant de pierre en pierre avec la légèreté d'un chamois, en criant : *Bueno camino* (bon chemin). Je serais bien curieux de savoir ce que ce brave homme entendait par mauvais chemin, car il n'y avait aucune apparence de route. A droite et à gauche se creusaient à perte de vue de charmans précipices, très bleus, très azurés, très vaporeux, variant de quinze cents à deux mille pieds de profondeur, différence qui, du reste, nous inquiétait fort peu, quelques douzaines de toises de plus ou de moins ne changeant rien à l'affaire. — Je me rappelle en frissonnant un certain passage long de trois ou quatre portées de fusil, large de deux pieds, planche naturelle jetée entre deux gouffres. Comme mon cheval tenait la tête de la file, je dus passer le premier sur cette espèce de corde tendue qui eût donné à réfléchir aux acrobates les plus déterminés. A certains endroits, le sentier était si étroit, que ma monture n'avait que bien juste la place de poser son sabot, et que chacune de mes jambes surplombait sur un abîme différent : je me tenais immobile en selle, droit comme si j'eusse porté une chaise en équilibre au bout du nez. — Ce trajet de quelques minutes me parut fort long.

Quand je réfléchis de sang-froid à cette ascension incroyable, je m'étonne comme au souvenir d'un rêve incohérent. Nous avons passé par des chemins où les chèvres auraient hésité à poser le pied, gravi des pentes tellement escarpées, que les oreilles de nos chevaux nous touchaient le menton, à travers des rochers, des pierres qui s'écroulaient, le long de précipices effroyables, décrivant des zigs-zags, profitant du moindre accident de terrain, avançant peu, mais toujours, et montant par degrés vers le sommet, but de notre am-

bition, et que nous avions perdu de vue depuis que nous étions engagés dans la montagne, parce que chaque plateau dérobe aux yeux le plateau supérieur. Chaque fois que nos bêtes s'arrêtaient pour reprendre haleine, nous nous retournions sur nos selles pour contempler l'immense panorama formé par la toile circulaire de l'horizon. Les crêtes surmontées se dessinaient comme dans une grande carte géographique. La Vega de Grenade et toute l'Andalousie se déployaient sous l'aspect d'une mer azurée où quelques points blancs, frappés par le soleil, figuraient les voiles. Les cimes voisines, chauves, pelées, fendillées et lézardées de haut en bas, avaient dans l'ombre des teintes de cendre verte, de bleu d'Égypte, de lilas et de gris de perle, et dans la lumière des tons d'écorce d'orange, de peau de lion, d'or bruni, les plus chaudes et les plus admirables du monde. Rien ne donne l'idée d'un chaos, d'un univers encore aux mains du créateur, comme une chaîne de montagnes vue de haut. On dirait qu'un peuple de titans a essayé de bâtir là une de ces tours d'énormités, une de ces prodigieuses *Lylacqs* qui alarment Dieu; qu'ils en ont entassé les matériaux, commencé les terrasses gigantesques, et qu'un souffle inconnu a renversé et agité comme une tempête leurs ébauches de temples et de palais. On se croirait au milieu des décombres d'une Babylone antédiluvienne, dans les ruines d'une ville préadamite. Ces blocs énormes, ces entassemens pharaoniens réveillent l'idée d'une race de géans disparus, tant la vieillesse du monde est visiblement écrite en rides profondes sur le front chenu et la face rechignée de ces montagnes millenaires.

Nous avions atteint la région des aigles. De loin en loin, nous apercevions un de ces nobles oiseaux perché sur une roche solitaire, l'œil tourné vers le soleil, et dans cet état d'extase contemplative qui remplace la pensée chez les animaux. L'un d'eux planait à une grande hauteur et semblait immobile au milieu d'un océan de lumière. Romero ne put résister au plaisir de lui envoyer une balle en manière de carte de visite. Le plomb emporta une des grandes plumes de l'aile, et l'aigle continua sa route comme s'il ne lui était rien arrivé, avec une majesté indicible. La plume tournoya long-temps avant d'arriver à terre, où elle fut recueillie par Romero, qui en orna son feutre.

Les neiges commençaient à se montrer par minces filets, par plaques disséminées, à l'ombre des roches; l'air se raréfiait, les escarpemens devenaient de plus en plus abruptes; bientôt ce fut par nappes immenses, par tas énormes, que la neige s'offrit à nous, et les

rayons du soleil n'avaient plus la force de la fondre. Nous étions au-dessus des sources du Genil, que nous apercevions, sous la forme d'un ruban bleu glacé d'argent, se précipiter en toute hâte du côté de sa ville bien-aimée. Le plateau sur lequel nous nous trouvions s'élève environ à neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et n'est dominé que par le pic de Veleta et le Mulhacen, qui se haussent encore d'un millier de pieds vers l'abîme insondable du ciel. Ce fut là que Romero décida qu'on passerait la nuit. On ôta les harnais des chevaux, qui n'en pouvaient plus; Louis et le guide arrachèrent des broussailles, des racines et des genets pour entretenir notre feu, car, bien que la chaleur fût dans la plaine de trente à trente-cinq degrés, il faisait sur ces hauteurs un frais que le coucher du soleil devait nécessairement changer en froid piquant. Il pouvait être environ cinq heures; mon compagnon et le jeune Allemand voulurent profiter de la fin du jour pour gravir à pied et tout seuls le dernier mamelon. Quant à moi, je préférai rester, et, l'esprit ému de ce spectacle grandiose et sublime, je me mis à griffonner sur mon carnet quelques vers, sinon bien tournés, ayant du moins le mérite d'être les seuls alexandrins composés à une pareille élévation. Mes strophes terminées, je fabriquai pour notre dessert d'excellens sorbets avec de la neige, du sucre, du citron et de l'eau-de-vie. Notre campement était assez pittoresque; les selles de nos chevaux nous servaient de siéges, nos manteaux de tapis, un grand tas de neige nous abritait contre le vent. Au centre brillait un feu de genets que nous alimentions en y jetant de temps à autre une branche qui se tordait et sifflait en dardant sa sève en jets de toutes couleurs. Par-dessus nous, les chevaux étendaient leur tête maigre à l'œil doux et morne, et attrapaient ainsi quelques bouffées de chaleur.

La nuit approchait à grands pas. Les montagnes les moins élevées s'étaient d'abord successivement éteintes, et, comme un pêcheur qui fuit devant la marée montante, la lumière sautillait de cime en cime en rétrogradant vers les plus hautes pour échapper à l'ombre qui venait du fond des vallées, noyant tout de ses lames bleuâtres. Le dernier rayon qui s'arrêta sur le pic du Mulhacen hésita un instant, puis, ouvrant ses ailes d'or, s'envola comme un oiseau de flamme dans les profondeurs du ciel et disparut. L'obscurité était complète, et la réverbération agrandie de notre foyer envoyait danser des ombres grimaçantes sur les parois des rochers. Eugène et l'Allemand ne reparaissaient pas, et je commençais à m'inquiéter : ils pouvaient être tombés dans un précipice, engloutis dans un tas de

neige. Romero et Louis me demandaient déjà de leur signer des attestations comme quoi ils n'avaient ni égorgé ni volé ces deux honnêtes gentilshommes, et que, s'ils étaient morts, c'était bien leur faute.

En attendant, nous nous rompions la poitrine à pousser les hurlemens les plus aigus et les plus sauvages pour leur indiquer la direction de notre wigwam, au cas qu'ils n'en pussent apercevoir la flamme. Enfin un coup de fusil, répercuté par tous les échos de la montagne, nous apprit que nous avions été entendus, et que nos compagnons n'étaient plus qu'à une faible distance. Ils reparurent en effet au bout de quelques minutes, harassés de fatigue, et prétendant avoir vu l'Afrique distinctement de l'autre côté de la mer, ce qui est fort possible; car la pureté de l'air est telle dans ce climat, que la vue peut s'étendre jusqu'à trente ou quarante lieues. L'on soupa fort joyeusement, et, à force de jouer des airs de cornemuse avec l'outre de vin, on la rendit presque aussi plate que le bissac d'un mendiant de Castille. Il fut convenu que chacun veillerait à son tour pour entretenir le feu, ce qui fut fidèlement exécuté. Seulement le cercle, qui avait d'abord une assez grande circonférence, se rétrécissait de plus en plus. D'heure en heure, le froid augmentait d'intensité, et nous finîmes par nous mettre littéralement dans le feu, au point de brûler nos souliers et nos pantalons. Louis éclatait en lamentations; il regrettait son *gaspacho* (soupe froide à l'ail), sa maison, son lit, et jusqu'à sa femme; il se promettait à lui-même sur ses grands dieux de ne jamais retomber dans un second guet-apens d'ascension, prétendant que les montagnes sont plus curieuses d'en bas que d'en haut, et qu'il fallait être enragé pour s'exposer à se rompre les os cent mille fois et se faire geler le nez et les oreilles en plein mois d'août, en Andalousie, en vue de l'Afrique. Toute la nuit, il ne fit que grogner et gémir de la sorte, et nous ne pûmes venir à bout de lui imposer silence. Romero, qui ne disait rien, n'était pourtant habillé que de toile, et n'avait pour s'envelopper qu'une étroite bande d'étoffe.

Enfin l'aurore parut; nous étions encapuchonnés d'un nuage, et Romero nous conseilla de commencer notre descente si nous voulions être rentrés avant la nuit à Grenade. Quand il fit assez jour pour distinguer les objets, je remarquai qu'Eugène était rouge comme un homard cuit à point, et simultanément il fit sur moi une observation analogue qu'il ne crut pas devoir me cacher. Le jeune Allemand et Louis s'étaient également cardinalisés : Romero seul avait

gardé son teint de revers de botte, et ses jambes de bronze, quoique nues, n'avaient pas éprouvé la plus petite altération. C'était l'âpreté du froid et la raréfaction de l'air qui nous avaient rougis de cette façon. Monter ce n'est rien, parce que l'on voit au-dessus de soi, mais descendre avec le gouffre en perspective est une tout autre affaire. Au premier abord, cela nous parut impraticable, et Louis se mit à glapir comme un geai qu'on plume vif. Cependant nous ne pouvions rester perpétuellement sur le Mulhacen, endroit peu comfortable s'il en fut, et, Romero en tête, nous commençâmes à descendre. Dépeindre les chemins ou plutôt l'absence de chemins où ce diable d'homme nous fit passer est impossible sans nous faire accuser de hâblerie; jamais on n'a disposé pour un *steeple-chase* une pareille suite de casse-cous, et je doute que les plus hardis *gentlemen riders* aient dépassé nos exploits sur le Mulhacen. Les montagnes russes sont des pentes douces en comparaison. Nous étions presque toujours debout sur les étriers et renversés sur la croupe de nos chevaux pour ne pas décrire d'incessantes paraboles par-dessus leur tête. Toutes les lignes de la perspective étaient brouillées à nos yeux; les ruisseaux nous paraissaient remonter vers leurs sources, les rochers vacillaient et chancelaient sur leurs bases, les objets les plus éloignés nous paraissaient à deux pas, et nous avions perdu tout sentiment de proportion, effet qui se produit dans les montagnes, où l'énormité des masses et la verticalité des plans ne permettent plus d'apprécier les distances par les moyens ordinaires.

Malgré tous ces obstacles, nous arrivâmes à Grenade sans que nos montures eussent fait le moindre faux pas; seulement, elles ne possédaient plus à elles toutes qu'un seul fer. Les chevaux andaloux, et ceux-ci étaient cependant des rosses authentiques, n'ont pas leurs pareils pour la montagne. Ils sont si dociles, si patiens, si intelligens, que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de leur laisser la bride sur le col.

L'on attendait notre retour avec impatience, car l'on avait aperçu de la ville notre feu allumé comme un phare sur le plateau du Mulhacen. Je voulais aller raconter notre périlleuse expédition aux charmantes señoras B***, mais j'étais si fatigué, que je m'endormis sur une chaise, et ne me réveillai que le lendemain à dix heures, dans la même position. Quelques jours après, nous quittâmes Grenade en poussant un soupir au moins aussi profond que celui du roi Boabdil.

THÉOPHILE GAUTIER.

DES

ÉTUDES ÉGYPTIENNES

EN FRANCE.

M. Letronne professe cette année, au collége de France, un cours qui attire de nombreux auditeurs. Il s'agit pourtant d'archéologie égyptienne, et le sujet ne semble guère d'abord être d'un intérêt général; mais M. Letronne y apporte une critique si ingénieuse, une si spirituelle érudition, que l'on a le plus vif plaisir à le suivre, et qu'après l'avoir entendu une fois, on se promet bien de revenir. M. Letronne sait d'ailleurs tirer des plus minutieux détails de l'archéologie des résultats aussi vastes qu'imprévus. Ce n'est pas qu'il s'aventure à des conclusions précipitées, à de téméraires hypothèses : personne mieux que lui ne se résigne à attendre. Il ne déduit d'un fait que ce qui y est rigoureusement contenu, mais il ne laisse non plus échapper aucune de ses conséquences. Il ne préjuge jamais une question: il commence par savoir tout ignorer, et c'est le meilleur moyen de finir par tout connaître.

M. Letronne s'est attaché surtout, cette année, à démontrer l'origine indigène de la civilisation de l'Égypte. Sol, race, langue, écriture, institutions, il examine tout ce qui peut lui donner quelques renseignemens à cet égard. Il a été appelé ainsi à d'importantes digressions

sur la formation du Delta et sur les révolutions du bassin de la Méditerranée, sur la diversité des races et des langues, sur l'histoire du calendrier égyptien, sur les découvertes de Champollion, qu'il a défendues avec la chaleur de la conviction contre des détracteurs qui ne prennent pas même la peine de comprendre ce qu'ils attaquent.

Mais ce n'est pas seulement le plaisir d'une instruction variée et piquante que donne l'enseignement de M. Letronne : c'est plus encore peut-être, celui que l'on éprouve à penser juste. Ce cours est un modèle de méthode. A chaque recherche nouvelle, M. Letronne indique les sources, les apprécie, livre tous les élémens de la discussion, n'impose jamais ses vues, ne les annonce même pas d'avance. Il ne donne son opinion qu'après avoir fait parcourir à ses auditeurs le chemin qui l'y a conduit. On découvre peu à peu la vérité avec lui; c'est à croire qu'on la trouve ensemble. M. Letronne ne nous fait pas connaître ses idées seulement, il nous initie à ses procédés. Rien n'est plus rare qu'une bonne méthode; mais, une fois que l'esprit en a l'habitude, il ne la perd plus : il ne trouve qu'avec elle la sécurité et le contentement de la pensée. M. Letronne rend ce service à tous ceux qui ne s'y refusent pas.

Tant de mérites suffisent bien pour expliquer le succès de son enseignement. Les études égyptiennes sont, d'ailleurs, devenues en France une tradition pour ainsi dire nationale. C'est notre pays, en effet, qui a rendu les plus grands services dans cette branche des études orientales. Nos savans se sont aussi distingués dans toutes les autres. Je n'ai qu'à nommer Abel Rémusat et M. Stanislas Julien pour la Chine, Sylvestre de Sacy et M. Quatremère pour l'Asie occidentale, M. Burnouf pour l'Inde et pour la Perse surtout, dont il rehausse la langue primitive par un admirable travail. Cependant les Anglais ont des ressources qu'eux seuls possèdent pour connaître la presqu'île du Gange. Les Russes, par leurs relations avec l'Asie centrale, sont les plus avantageusement placés pour étudier les hordes mongoles et toutes les populations du plateau. L'Allemagne, qui, depuis la réforme, est le champ clos de la théologie, a le mieux exploré l'antiquité sacrée. Aussi les savans étrangers, les orientalistes de Calcutta, d'Oxford, de Berlin, de Bonn, de Saint-Pétersbourg, peuvent nous disputer, et souvent avec avantage, la possession scientifique de l'Asie. L'ancienne Égypte, au contraire, nous appartient à bon droit. Notre pays se l'est acquise par les travaux les plus importans. Il ne sera peut-être pas sans quelque intérêt de les connaître, de savoir ce qu'ils nous ont appris sur l'Égypte.

I.

Les rares voyageurs qui, avant l'expédition d'Égypte, avaient visité les bords du Nil s'étaient arrêtés la plupart au Caire. Volney n'alla pas plus loin. Bien peu s'aventurèrent au-delà, et si l'on excepte Pococke et Norden, personne n'avait donné de description un peu exacte des ruines qui couvrent l'Égypte supérieure. Cependant, depuis les pyramides jusqu'à l'île de Philæ, au-dessus de la première cataracte, on trouve, sur les bords solitaires du fleuve, une longue suite d'anciens monumens, et nulle part on ne rencontre, dans un espace aussi étroit, réunies tant de ruines majestueuses. La commission qui fut jointe à l'armée d'Égypte les dessina et les décrivit avec un grand détail et le soin le plus attentif.

C'est à Denderah que l'on voit le premier temple égyptien, quand on monte du Caire. Il est d'une si imposante grandeur, qu'à sa vue les soldats français présentèrent les armes, par un mouvement spontané d'admiration. Mais rien n'égale dans le monde entier la majesté des ruines de Thèbes. Cette résidence des plus illustres Pharaons occupait une plaine circulaire que des rochers brûlans enferment de tous côtés. On voit maintenant, sur les deux rives du Nil, au lieu de l'immense cité, quelques pauvres villages, quelques champs, des sables, des bosquets d'acacias et de palmiers, et tout un peuple de colosses debout encore ou couchés à terre, des obélisques, des portes gigantesques, des pans de murs, des colonnades, des allées de sphinx, des temples et des palais, témoins silencieux des magnificences passées. Ce spectacle, qui dit si éloquemment combien puissante et vaine est l'œuvre de l'homme, produit l'impression la plus solennelle. Tous les voyageurs, quelque différens qu'ils soient du reste, sont unanimes dans leur admiration, et les plus froids ont trouvé quelque enthousiasme en parlant de ces ruines augustes.

Le style simple et grave de l'architecture égyptienne, l'air de mystère qui la distingue, augmentent encore l'étonnement. Les temples et les palais offrent la même disposition générale. Leur porte extérieure est flanquée de deux énormes massifs de pierre, qui s'élèvent comme des tours carrées. On a donné le nom de pylône à cette construction qui ne se trouve qu'en Égypte. Les pylônes, comme le reste de l'édifice, ont leurs murs en talus, et se terminent en terrasse. Au dehors ni colonnade, ni fenêtres. On dirait une masse compacte taillée

comme d'un seul bloc de rocher, sans lourdeur néanmoins, d'un dessin régulier, d'un goût correct et d'une imposante sévérité. Après le pylône, on trouve une cour-péristyle, puis un portique et une suite de salles obscures. Leurs plafonds de pierres sont soutenus par de puissantes colonnes, dont les chapiteaux, singulièrement variés, présentent les formes les plus diverses et quelquefois les plus élégantes. Ils s'épanouissent en fleurs de lotus, ils imitent les feuilles et les gracieux rameaux du palmier, ils sont sculptés en têtes d'Isis ou d'Athor, riches et ingénieuses compositions que l'on voit souvent, dans une même salle, se mêler en un heureux désordre. Des bas-reliefs relevés dans le creux et peints de couleurs qui ont encore tout leur éclat, couvrent la surface des murs, les fûts des colonnes et les plafonds. Cette décoration choque d'abord notre goût, mais on s'accoutume bientôt à ces sculptures rangées sur des lignes parallèles, et de peu de relief : il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'elles avaient un langage pour les Égyptiens; ils en comprenaient le sens; partout où ils arrêtaient leurs regards, ils voyaient représentées l'histoire des dieux et celle de leurs princes les plus illustres, et la pierre prenait ainsi comme une voix pour leur rappeler ce qu'ils avaient de plus sacré ou de plus glorieux.

L'art ne doit pas être jugé d'après des principes abstraits. L'architecture égyptienne, dépaysée, paraîtrait assurément défectueuse; mais elle est dans une remarquable harmonie avec la nature qui l'entoure, et de ce point de vue on la peut dire parfaite. Les campagnes du Delta n'offrent que des moissons à perte de vue et quelques rares palmiers; puis, partout où le fleuve n'arrive pas, commence aussitôt l'aridité la plus désolée. La Haute-Égypte ne présente qu'un paysage uniformément accidenté. Les montagnes qui la resserrent commencent le désert : elles offrent à l'œil un triste rocher entièrement dépouillé, et d'un même niveau. Les bords du Nil ne déploient également ici qu'une monotone opulence. Le ciel, d'une pureté inaltérable, ne change jamais. Le fleuve, à jour fixe, inonde ses rives pour se retirer aussi à jour fixe. Tout suit un ordre invariable et constant. Ce style sobre et sévère de la nature, cette régularité et cette permanence de tous les phénomènes, le mystère et la grandeur de l'immense désert et du fleuve de vie qui dérobe ses sources lointaines, ont marqué leur empreinte sur les édifices égyptiens, et inspiré l'artiste qui les a élevés. Les grands édifices ont souvent un luxe d'ordonnance dont Thèbes donne les plus beaux exemples. C'est ainsi que du palais de Louqsor une allée de douze cents sphinx, et d'une

demi-lieue de longueur, menait au palais de Karnac, la plus royale demeure que monarque ait jamais habitée. Une suite de pylônes précédés d'obélisques et de colosses l'annonçait magnifiquement. Il suffit de dire que la grande salle n'a pas moins de trois cents pieds de largeur et de cent cinquante de profondeur; Notre-Dame-de-Paris y serait à l'aise. Le plafond est soutenu par cent trente-quatre colonnes encore debout : quelques-unes ont trente pieds de tour, et cent hommes trouveraient place sur leur chapiteau. Des bas-reliefs d'une sculpture naïve et héroïque, pleine de mouvement et de grandeur, représentent les lointains exploits et le retour triomphal des Pharaons conquérans. Chaque pierre presque y porte le nom ou l'image d'un roi. C'est là sans doute que les Sésostris, entourés de toutes les pompes du pouvoir, voyaient se presser autour de leur trône les chefs du sacerdoce et ceux des guerriers, les princes tributaires, les députés des nations soumises; c'est là que se décidaient les destinées de tout un vaste monde, à ces âges reculés où l'Europe entière était encore barbare.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive occidentale, se trouvent des ruines considérables, restes d'une cité réservée à la fois à la royauté et à la mort, vestiges de palais funéraires où habitaient les prêtres chargés de célébrer les fêtes commémoratives des anciens Pharaons. Quelques-uns de ces édifices le cédaient à peine au palais de Karnac. On remarque encore debout aujourd'hui, parmi les ruines, deux colosses de soixante pieds, assis sur leurs siéges de pierre et taillés chacun d'un seul bloc. On les aperçoit déjà à la distance de quatre lieues comme deux rochers dont l'ombre s'étend, au lever du soleil, bien loin sur les montagnes voisines. L'un d'eux est la fameuse statue de Memnon.

La chaîne libyque enveloppe cette partie de Thèbes d'une longue muraille escarpée, où l'on a percé irrégulièrement des centaines d'ouvertures à toutes sortes de hauteurs. Ce sont les grottes que les habitans de la ville royale avaient creusées pour leurs sépultures. Un sentier étroit et difficile y conduit. Les momies sont maintenant entassées dans un affreux désordre. On est obligé de passer sur elles; elles se brisent sous le poids du corps, et l'on a souvent peine à retirer le pied embarrassé dans les ossemens et les langes. D'innombrables chauve-souris se cachent dans ces ténébreuses retraites : effrayées par la clarté des torches, elles se mettent à voler par milliers et ajoutent encore à l'horreur de ces tristes lieux. Les débris tombés des voûtes obstruent les passages, et l'on est quelquefois obligé de se

courber ou de se traîner à plat ventre. La galerie d'entrée descend à des salles, à des couloirs, à des corridors, où l'on a creusé des puits pour y déposer les momies. La température est très élevée dans les hypogées; l'odeur du bitume suffoque. Des dangers réels s'ajoutent encore à toutes ces impressions. La poussière des momies s'allumerait en un vaste incendie à la moindre étincelle, et les chauve-souris peuvent éteindre les flambeaux. Cet accident arriva un jour à deux officiers français que leur curiosité avait entraînés à ces merveilleux tombeaux : ils se trouvaient au fond d'un tortueux hypogée quand leurs torches s'éteignirent. Ce ne fut que par une sorte de miracle qu'ils réusirent à retrouver l'issue, et qu'ils échappèrent à une lente et horrible agonie.

On voit qu'il a fallu aux savans de la commission, pour explorer ces grottes, autant de courage que de persévérance; mais il valait bien la peine d'en montrer. Ces hypogées, où règne une nuit profonde, ont pourtant leurs parois entièrement couvertes d'hiéroglyphes et de bas-reliefs sculptés et peints avec autant de soin que s'ils ornaient les murs des temples et des palais. Un fait curieux révèle l'attention que l'on a apportée à ce travail. Le calcaire des hypogées est souvent mêlé de silex ou de pétrifications qui auraient fait obstacle au ciseau · on les a enlevés, et on a rempli le creux de pierres si bien ajustées, qu'on découvre le joint à grand'peine. Ces bas-reliefs sont des plus intéressans. On y voit, outre les cérémonies funèbres, les représentations les plus variées de toute la vie égyptienne, des scènes religieuses et guerrières, les fonctions des castes, les jeux, les festins, les danses, les travaux de la campagne, semailles, moissons, vendanges, les arts et métiers, la chasse, la pêche, la navigation fluviale. On a figuré des meubles de toute espèce, le plus souvent d'une exquise élégance, des vases surtout du galbe le plus beau, des instrumens de musique, harpes, flûtes, sistres. C'est le portrait de l'Égypte, le tableau fidèle de ses mœurs et de sa civilisation. On ne s'attendrait guère à ne le trouver que dans ces tombeaux; mais c'est une grande pensée de les avoir choisis pour y représenter la vie comme s'ils étaient le lieu le plus propre pour méditer sur elle. Tous les hypogées n'offrent pas, du reste, le même luxe. La grandeur et la richesse de la décoration varient beaucoup; les plus simples sont creusés au haut du rocher. Après leur mort encore les pauvres étaient relégués au dernier étage.

Toutes ces grottes ont été également violées. Les Arabes, grands chercheurs de trésors, les ont fouillées en tous sens. On voit même

de misérables fellahs y passer leur vie; ils naissent, ils meurent, ils se marient dans ces tristes retraites, et une planche posée sur des débris de momies leur sert de couche; chose étrange de voir l'homme descendre jusqu'au plus sauvage abrutissement, aux lieux mêmes qui attestent le mieux son génie! Les Arabes qui habitent les villages au pied de la montagne se réfugient aussi chaque année dans ces grottes quand l'exacteur vient lever l'impôt. On n'ose les y poursuivre, et ils attendent pour descendre, que les officiers du pacha aient quitté Thèbes. Avant eux, du reste, les hypogées avaient déjà été habités. On trouve encore, à quelques endroits, les sculptures recouvertes de plâtre sur lequel on a peint grossièrement des images chrétiennes; elles furent tracées par la main pieuse de ces solitaires de la Thébaïde, qui venaient chercher dans ces demeures funèbres l'oubli des passions et la mémoire de l'éternité, et ne redescendaient dans le monde que pour quelque grand dévouement, pour quelque œuvre sublime de charité.

Ces tombeaux sont peu de chose cependant auprès de ceux que les Pharaons se sont creusés dans une vallée déserte, au sein des montagnes, loin de tous les regards. On y arrive par une gorge étroite qui se terminait sans doute autrefois en impasse, car la dernière portion du chemin a été taillée de main d'homme. Au bout, un passage étranglé laisse pénétrer dans l'enceinte, qui n'offre pas d'autre entrée. C'est le plus farouche désert; partout la roche brûlante, pas un filet d'eau, pas trace de végétation : un morne silence pèse sur cette solitude; les orages viennent quelquefois s'y engouffrer et y verser leurs cataractes. Du reste, les vents ne la rafraîchissent jamais; les rayons du soleil, réfléchis par la pierre nue, y embrasent l'air, et la chaleur devient, au milieu du jour, tellement suffocante, que deux soldats de l'escorte de Desaix moururent d'étouffement dans cette fournaise.

Les Pharaons des dynasties thébaines ont fait creuser leurs sépultures dans ce lieu si bien préparé pour les tristesses et le repos de la mort. Leurs tombeaux sont remarquables par la grandeur des salles, la beauté des sarcophages, et le luxe de la décoration. L'un de ces tombeaux avait un escalier souterrain, maintenant obstrué, qui traversait la montagne et conduisait auprès de Thèbes. Tous n'ont pourtant pas ces gigantesques proportions; il y en a même qui ne sont pas achevés.

Plusieurs offrent des particularités intéressantes; un surtout est martelé d'un bout à l'autre, excepté dans les parties où se trouvent les images de la mère et de la femme du Pharaon. On sait que les

Égyptiens avaient un tribunal pour juger les morts, et refusaient, sans distinction de rang, les honneurs funèbres à ceux qui avaient mal vécu; n'aurions-nous point ici l'exemple de la condamnation prononcée sur un roi dans ces augustes jugemens? Dans un autre tombeau, on voit les ames jugées par les dieux, les supplices des méchans et les récompenses des justes. Les coupables occupent soixante-quinze zones que gardent des divinités armées de glaives: les uns sont suspendus la tête en bas; d'autres, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longue file. On en voit qui traînent à terre leur cœur arraché du sein. Les justes, au contraire, présentent des offrandes aux dieux, cueillent les fruits des arbres de vie, ou, des faucilles à la main, moissonnent les campagnes du ciel; d'autres se baignent et jouent dans des bassins d'eau primordiale. On lit à côté de ces scènes de bonheur: « Les ames ont trouvé grace aux yeux du Dieu grand, elles habitent les demeures de gloire, les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Toutes ces magnificences de Thèbes, ces palais, ces temples, ces colosses, ces sépultures, étaient presque inconnus avant l'expédition d'Égypte. Les savans de la commission dessinèrent la plupart de ces monumens, en levèrent le plan et en firent une description remarquable de détails et d'exactitude. Ils en firent autant pour les ruines d'Erment, d'Esné, d'Éléthya, d'Edfou, d'Ombos, d'Éléphantine, de Philæ. C'était pour ainsi dire transporter la vallée du Nil en Europe, sous les yeux de chacun. Les savans de la commission ne bornèrent pas là leurs services; ils rapportèrent des papyrus, ils copièrent, avec une fidélité parfaite, des textes hiéroglyphiques, ils recueillirent nombre d'antiquités intéressantes. On voudrait pouvoir dire le même bien des mémoires que l'on trouve dans leur grand ouvrage. Les savans qui les rédigèrent appartenaient à une mauvaise école historique; ils n'avaient point de critique, et de graves erreurs sont à la base du système qu'ils se sont fait sur l'histoire de l'Égypte. Ils attribuaient à la civilisation de ce pays une antiquité fabuleuse que rien ne justifie, et croyaient que les monumens du style national étaient tous antérieurs à Cambyse: c'était commencer et finir beaucoup trop tôt. Ce qu'ils ont dit de l'astronomie et de la religion n'est pas plus exact et ne peut être d'aucun secours.

La commission d'Égypte ne s'était pas d'ailleurs avancé au-delà de la première cataracte. On savait que la Nubie possédait aussi des

ruines du même style. Deux artistes, MM. Huyot et Gau, la visitèrent. M. Huyot est mort avant d'avoir publié ses précieux dessins. M. Gau est de Cologne, il est vrai, mais j'ai le droit de parler de lui parce que la France l'a adopté et qu'il lui a dédié son beau travail.

M. Gau se trouvait, en 1818, à Rome pour terminer ses études d'architecture; Niebuhr lui proposa d'accompagner le baron de Sack, qui se préparait à visiter la Grèce et l'Égypte; M. Gau accepta cette offre. Mais, arrivés à Alexandrie, les deux voyageurs furent obligés de se séparer : la différence d'âge et d'humeur allait entre eux jusqu'à la mésintelligence. Voilà M. Gau seul, sans ressources, à une distance effrayante de son pays. Que faire? Il ne pouvait prendre son parti de quitter l'Égypte sans avoir vu ces ruines qui parlent si haut à l'imagination d'un artiste. Il avait jeunesse, courage et liberté : où n'irait-on pas avec cela? M. Gau sortit donc un matin d'Alexandrie par la porte du Caire, son livre de croquis sous le bras, et quelques piastres pour tout trésor. Il rencontre une petite caravane, et, arrivé avec elle à la capitale de l'Égypte, il était, quelques semaines après, à Thèbes. Il y trouva M. Drovetti, consul-général de France, qui était occupé à des fouilles; M. Gau obtint de sa généreuse amitié les moyens d'explorer la Nubie, dont personne n'avait encore étudié les monumens. La Nubie offre le même aspect que l'Égypte : sur les deux rives du fleuve, une étroite lisière de maisons et de palmiers, puis des montagnes entièrement pelées, un ciel constamment pur, et les inondations annuelles du fleuve. C'est toujours la même nature grave et calme, une sévère monotonie, l'uniforme et brusque contraste de l'abondance et de la stérilité, et l'impression triste et solennelle du désert. L'architecture est aussi la même en Nubie qu'en Égypte; elle a seulement en Nubie un caractère plus simple encore et plus primitif. La plupart des temples sont creusés dans la montagne; c'est, du reste, une disposition pareille et le même style; mais évidemment l'idée des temples-grottes est plus ancienne que celle des constructions libres. L'effet de ces édifices souterrains est des plus saisissans; on éprouve, quand on pénètre dans leurs obscures profondeurs, une impression singulière; il semble que ces colosses et ces images de divinités étranges qui frappent partout le regard vont prendre mouvement et parole, et révéler le mystère de vie et de mort que la terre cache dans son sein. Le grand temple d'Ibsamboul, creusé tout entier dans le roc, est le plus beau de la Nubie; sa façade se développe sur une largeur de cent dix-sept pieds. Quatre énormes co-

losses de soixante-cinq pieds, images de Sésostris, décorent l'entrée. Dans l'intérieur, les statues colossales, les piliers cariatides, les bas-reliefs, tout répond à cette majesté.

M. Gau pense que la Nubie est le berceau du style égyptien. On a quelque temps cru que l'Égypte avait reçu de l'Inde son architecture; mais l'architecture a, dans les deux pays, un caractère tout opposé. Dans l'un, elle est simple, grandiose, sévère et massive; dans l'autre, elle offre une profusion de détails, un goût surchargé, une mignardise de découpures qui donne de la petitesse même à des édifices assez vastes. En Égypte, l'ensemble frappe toujours par son unité; dans l'Inde, il disparaît sous la multiplicité et le fantasque désordre de mille ornemens qui dérobent les formes essentielles et brisent capricieusement les grandes lignes. On a comparé les pagodes aux pyramides : les tours si ouvragées des temples indiens ressembleraient bien plutôt aux clochers de nos cathédrales. Les excavations de Salsette, d'Éléphanta, d'Ellora, rappellent à certains égards celles de la Nubie; mais des excavations se ressemblent partout nécessairement, et le style des sculptures, la seule chose qui puisse les bien distinguer, n'offre pas la moindre analogie dans l'Inde et en Nubie. Chose remarquable, le peuple hindou, qui du reste a des conceptions si démesurément vastes, est mesquin dans son architecture, et semble n'avoir, dans cet art, rien gardé de sa riche imagination qu'un luxe exagéré de détails, style tourmenté qui ne saurait être très antique, ou qui certainement du moins n'est pas primitif. L'on s'est fait beaucoup d'illusions sur les monumens de l'Inde; les plus grands ont des dimensions peu considérables, et ils sont loin de mériter l'enthousiasme qu'on leur a prématurément voué. L'Inde, si poétique, n'a guère eu le génie de l'architecture. L'Égypte, si admirable dans ses monumens, n'a point eu de poésie. Les deux peuples, loin de se continuer l'un l'autre, présentent ici, comme en d'autres points, le plus parfait contraste.

M. Gau s'arrêta à la seconde cataracte. Plus loin commence l'île de Méroë. Elle n'avait pas encore été visitée avec soin. M. Cailliaud entreprit de le faire. Il revenait de l'oasis de Thèbes quand il apprit que le pacha préparait une expédition pour la Haute-Nubie. Le désir de voir la fameuse Méroë s'empara de lui; il quitta tout pour se rendre au Caire, obtint de Méhémet la faveur d'accompagner son fils Ismal, et vainquit tous les obstacles que lui suscita la jalousie de quelques Européens attachés aussi à l'expédition. Il dépassa de plus de cent lieues Méroë et s'avanca jusque vers le dixième degré.

C'est entre le fleuve Blanc ou le Nil, le fleuve Bleu et l'Atbarah, que se trouve le pays connu des anciens sous le nom d'île de Méroë. La nature prend ici un aspect tout nouveau; la contrée s'accidente : de nombreuses rivières l'arrosent, les pluies des tropiques y versent pendant trois mois leurs torrens sur la terre, qui verdit alors comme par magie; la plaine est inondée, les habitans se réfugient avec leurs troupeaux sur les hauteurs; puis, quand la saison des pluies a passé, un soleil ardent dessèche la campagne, bientôt dépouillée de sa parure et qui de toutes parts n'offre alors que l'image du désert. De nouvelles plantes, de nouveaux animaux apparaissent : le baobab étend ses rameaux gigantesques, le rhinocéros et l'éléphant viennent visiter les solitudes herbeuses qui traversent le fleuve Bleu. Ce n'est plus le Nil qui est le seul nourricier de la terre, ce n'est plus une seule vallée, un paysage monotone, un ciel inaltérable, le calme et la simplicité de la nature égyptienne. Il était donc probable que l'art égyptien, si bien en rapport avec cette nature, n'a pas pris naissance ici, quoiqu'il n'ait pas manqué d'historiens pour dire que Méroë était la métropole et l'institutrice de Thèbes. Les découvertes de M. Cailliaud décident la question. Il a trouvé des temples, des sphinx, des pyramides, de style égyptien, il est vrai, mais d'un goût altéré qui trahit par mille indices la décrépitude de l'art et non pas son enfance.

A Assour, sur l'emplacement présumé de Méroë, on trouve des groupes nombreux de pyramides. Ces tombes, dispersées dans un lieu maintenant désert, ont un air grave et mystérieux qui n'est pas sans quelque grandeur. Rien du reste ne rappelle les pyramides d'Égypte. Celles de Méroë en diffèrent par leur petitesse, par leur élancement, par les cordons de pierre qui bordent leurs arêtes, par le peu de soin avec lequel elles sont orientées, et par le vestibule et le pylône de chétives proportions qui précèdent leur entrée. Elles ne s'en distinguent pas moins par leur manque de solidité. Les pyramides de Gizèh sont aussi remarquables par le soin de leur construction que par leur masse énorme. Abd'Allatif disait qu'on ne pouvait pas même introduire un cheveu entre les pierres du revêtement. Les sultans du Caire qui ont voulu les détruire ont dû renoncer à cette entreprise, tant il était difficile de déplacer ces pierres colossales si habilement ajustées et si bien cimentées. La solidité est un des caractères les plus frappans de l'architecture égyptienne.

Les pyramides de Méroë sont construites de matériaux petits et mauvais, les plus grosses pierres n'ont pas trois pieds, encore ne les a-t-on employées que pour le revêtement; l'intérieur n'est qu'un

remplissage de cailloux liés avec de l'argile. Les temples ne sont guère mieux construits. Une partie seulement des murs est en grès, le reste est en briques. Cette négligence et cette mesquinerie sont de sûrs indices du déclin de l'art. Des édifices aussi mal construits, dans un pays où la violence des pluies tropicales est une cause active de destruction, ne peuvent être fort anciens. Le goût étranger y dénature d'ailleurs le style national. Les ordres grecs et le plein cintre romain se mêlent aux lignes sévères de l'architecture égyptienne. La sculpture rappelle bien celle d'Égypte et de Nubie. Cependant l'exécution est très inférieure, les types de physionomie et les vêtemens diffèrent, et l'on voit même sur un bas-relief une représentation indienne. Tout se réunit donc pour faire donner à ces monumens un âge assez récent.

M. Cailliaud décrivit ces ruines. On posséda alors tous les monumens de style égyptien. C'était beaucoup; mais, tant qu'on ne lisait pas l'écriture hiéroglyphique, on risquait de se tromper sur leur destination et sur leur époque; on ne pouvait tirer aucun parti de ces représentations sans nombre qui les couvrent et qui semblaient promettre tant de découvertes à celui qui serait assez heureux pour les comprendre. C'était le pas qu'il fallait faire sous peine d'être arrêté tout court.

II.

L'homme ne sait pas ignorer. On avait déjà tenté plusieurs fois de lire les mystérieux caractères de l'Égypte; le jésuite Kircher prétendait en avoir retrouvé la clé; il voyait en eux les symboles d'un culte satanique et y découvrit tous les démons de la cabale; il exposa ses idées avec une assurance et un luxe d'érudition qui firent de nombreuses dupes; il ne craignit pas même d'abuser de son crédit jusqu'à citer à l'appui de ses rêveries des auteurs qui n'existèrent jamais. Deguignes croyait que les Chinois étaient une colonie égyptienne et expliquait, comme Needham, les hiéroglyphes au moyen de leur écriture. D'autres ne virent dans ces caractères que des signes relatifs aux travaux rustiques ou à l'astronomie. Court de Gébelin faisait dériver des hiéroglyphes les lettres de l'alphabet. Bref, chacun avançait son hypothèse avec le plus parfait aplomb, sans se permettre le moindre doute.

Zoëga, le savant archéologue du siècle passé, vit bien qu'on n'é-

tait pas en mesure d'aborder ce problème. On se trouvait en face d'un texte entièrement inconnu, et l'on n'avait aucun moyen d'en établir le sens par une méthode sûre; on en était réduit aux suppositions gratuites, aux conjectures arbitraires, et rien ne permettait de décider entre les unes et les autres. Aussi les hommes qui aiment à faire courir à la science les folles aventures de leur imagination avaient-ils beau jeu. Ils firent si bien, qu'ils discréditèrent auprès des esprits sages toutes les recherches sur les hiéroglyphes. Ces recherches semblaient, en effet, donner le vertige au bon sens, et l'habitude était si bien prise que, même au temps de Champollion et depuis, il s'est trouvé des gens qui ont eu l'héroïsme de soutenir les opinions les plus incroyables. L'un d'eux lisait sur le portique du grand temple de Denderah une traduction du centième psaume de David pour inviter les peuples à entrer dans le temple de Dieu. Un autre a découvert que les hiéroglyphes, considérés comme de simples lettres, n'exprimaient que des mots hébreux. Un troisième vient de publier un dictionnaire des hiéroglyphes où, entre autres merveilles, il nous révèle que le chat est le symbole de Dieu. Vous vous étonnez; rien n'est plus simple pourtant : vous connaissez le cri du destructeur des souris, retranchez la préfixe *m*, reste la racine *iao;* or, iao est, comme chacun le sait, le nom de Dieu en chinois, en hébreu et dans les langues les plus anciennes. Le chat est donc le seul animal qui ait reçu le privilége de le prononcer; voilà pourquoi il est le symbole de Dieu. Mais laissons là ces innocentes facéties.

L'on avait obtenu, lors de l'expédition d'Égypte, un secours inespéré pour résoudre l'énigme. M. Bouchard, officier du génie, trouva, au mois d'août 1799, dans des fouilles exécutées à l'ancien fort de Rosette, une pierre de granit noir dont la face bien polie offrait trois inscriptions en caractères différens : l'une en hiéroglyphes, la seconde en écriture vulgaire égyptienne, la troisième en langue et en caractères grecs. Ce dernier texte est un décret du corps sacerdotal de l'Égypte réuni à Memphis pour décerner de grands honneurs au roi Ptolémée Épiphane, à l'occasion de son couronnement. On y voit que les deux autres inscriptions contiennent l'expression fidèle du même décret en langue égyptienne et en deux écritures distinctes. Voilà un point de comparaison obtenu, un rapport déterminé entre les écritures égyptiennes et une écriture connue, un moyen donc de découvrir, de rechercher du moins, d'après un procédé légitime, le sens des hiéroglyphes. Ce monument, devenu célèbre sous le nom de pierre de Rosette, tomba entre les mains des Anglais, mais c'est

en France qu'on a su en tirer parti et qu'on a trouvé la clé des hiéroglyphes. C'est là, au jugement de Sylvestre de Sacy, le plus grand service qui ait été rendu à l'histoire depuis la renaissance des lettres, et Niebuhr appelle la découverte de Champollion la plus belle découverte historique des temps modernes.

Jean-François Champollion naquit à Figeac le 28 décembre 1791. A l'âge où il devait commencer ses études, il n'existait plus d'enseignement public en France. Son père y suppléa avec le secours d'un digne ecclésiastique, que la révolution avait arraché à son ministère. Le jeune enfant fut si bien dirigé, que, lorsqu'il vint, à neuf ans, rejoindre son frère aîné à Grenoble, Homère et Virgile lui étaient déjà familiers. Fourier, alors préfet de l'Isère, l'accueillit très bien; il était un des savans les plus distingués de la commission d'Égypte, parlait avec enthousiasme des merveilles qu'il avait vues sur les bords du Nil, et ces entretiens eurent sans doute une influence décisive sur Champollion. Dès que Champollion se sentit entraîné vers les études égyptiennes, il comprit la nécessité de connaître les langues et les écritures de l'Orient, et il vint en 1807 à Paris pour y apprendre le copte. Un instinct juste le guidait en cela. Les hiéroglyphes eussent-ils été entièrement symboliques, ils auraient cependant toujours figuré les idées dans l'ordre où la langue les exprimait, et il aurait fallu la connaître pour les lire. Or, le copte, qui nous est conservé dans la traduction de la Bible, était la langue parlée en Égypte, quand ce pays fut converti au christianisme. Sans doute, depuis les premiers Pharaons jusqu'alors, à travers une aussi longue suite de siècles, elle subit plusieurs changemens; mais la permanence de toutes les institutions égyptiennes peut faire soupçonner que la langue aussi varia moins en Égypte qu'ailleurs. Dans tous les cas, l'hypothèse d'une langue sacrée qui aurait été essentiellement différente de la langue vulgaire, sur laquelle, par conséquent, le copte ne donnerait point de lumières, est sans aucun fondement.

A dix-neuf ans, Champollion fut nommé professeur-adjoint d'histoire à la faculté de Grenoble. Il retrouva encore Fourier; il fut, grace à lui, exempté de la conscription et put profiter des matériaux que le préfet de l'Isère avait réunis pour le grand ouvrage sur l'Égypte. Quand une idée doit faire notre vie, elle brille un instant à nos yeux de tout son éclat pour nous maîtriser; elle nous révèle toute sa beauté et se promet à nous. Ce n'est là peut-être qu'un rêve fugitif; mais son souvenir allume l'enthousiasme nécessaire pour une grande œuvre, et, dans la joie que laissent à l'homme ces fiançailles avec sa

pensée, il trouve la force dont il a besoin. Il y a sans doute bien des illusions dans ce premier amour; sans elles pourtant on ne ferait rien de grand. Champollion les connut aussi. A dix-sept ans, l'âge où l'on trouve tout simple de faire une encyclopédie ou de réformer le monde, il eût l'idée d'écrire un ouvrage qui devait être un tableau complet de l'Égypte avant Cambyse. Il en communiqua le plan quatre ans après; dans la vivacité de ses espérances, il se flattait d'un prompt achèvement; les lenteurs de l'impression lui donnaient seules quelques inquiétudes. Il aura dans la suite souri plus d'une fois de cette naïve confiance; il ne possédait pas encore le premier élément de sa découverte, et il n'a du reste jamais publié de cet ouvrage que la partie géographique.

En 1815, la faculté des lettres de Grenoble fut supprimée, et Champollion put se livrer tout entier à ses recherches. Il se mit sérieusement à l'étude des écritures égyptiennes. On peut distinguer en général trois différentes espèces d'écritures. L'écriture figurative n'est que l'imitation exacte des objets que l'on veut représenter; elle est, à vrai dire, un dessin plutôt qu'une écriture. Plusieurs peuples s'en sont servis d'abord pour la quitter ensuite; les Mexicains n'en ont pas eu d'autre. Les idées abstraites et morales ne peuvent être exprimées par un procédé pareil que si l'on donne aux objets imités un sens métaphorique. L'écriture figurative devient donc presque inévitablement symbolique; sans cela, elle demeure d'une extrême indigence. Sa forme, du reste, demeure la même; ses caractères exigent une habileté dans le dessin que peu de personnes possèdent; ils ont dû se modifier pour devenir d'un usage général et commode. On les a abrégés au point qu'ils ont cessé d'être figuratifs, et qu'au lieu de peindre les objets, ils n'ont plus servi qu'à en représenter conventionnellement l'idée. C'est la seconde sorte d'écriture, le procédé idéographique qu'emploient les Chinois et les Japonais. Ce système, comme le précédent, nécessite une multitude de signes. L'écriture alphabétique est au contraire d'une admirable simplicité; elle fut en usage dans l'Inde et l'Asie occidentale. Je n'ai rien dit de l'Europe dans cette statistique des écritures. Chose singulière! l'Europe, si ingénieuse et si inventrice, n'a pas su imaginer d'écriture. C'est de la Phénicie que par la Grèce et par Rome, après maintes modifications, elle a reçu ses alphabets. Les Celtes, avant les influences étrangères, n'en ont pas eu, et les caractères runiques trouvés sur quelques monumens du Nord sont postérieurs au christianisme et ne peuvent ainsi rien prouver.

On devait se demander à laquelle de ces classes appartenait chacune des trois écritures que l'Égypte a employées. Les hiéroglyphes, qui représentent fidèlement des objets de la nature et des produits de l'art, paraissaient être figuratifs et symboliques. Les deux autres écritures, l'hiératique ou la sacerdotale, la démotique ou la vulgaire, furent généralement regardées comme alphabétiques, parce qu'on ne pouvait y reconnaître aucun signe figuratif.

La pierre de Rosette offrait le moyen de vérifier ces conjectures, car une hypothèse ne pouvait plus se maintenir que si elle faisait retrouver dans le texte hiéroglyphique et dans le texte vulgaire le sens exact de l'inscription grecque. Sylvestre de Sacy avait reconnu dans l'inscription cursive les groupes qui correspondent aux noms propres grecs et leur nature alphabétique. Ackerblad, savant philologue suédois, les décomposa; mais, quand il voulut lire le reste de l'inscription avec l'alphabet dont il avait obtenu les élémens, il s'en trouva incapable. Le docteur Young attaqua l'inscription hiéroglyphique. Il comprit que de toute nécessité elle n'était pas entièrement symbolique. Les noms propres étrangers, n'exprimant dans la langue égyptienne aucune idée, étaient pour elle de purs sons et ne pouvaient avoir été écrits que phonétiquement. Les Chinois ont été forcés, pour les exprimer, de donner à leurs signes, mais dans ce seul cas, une valeur phonétique. Young présuma que les Égyptiens avaient eu recours au même artifice. Il analysa d'après ce principe le nom de Ptolémée, facilement reconnaissable, comme tous les noms propres des textes hiéroglyphiques, à l'anneau qui l'enferme; mais il avait cherché un alphabet syllabique, comme celui de la Chine, et il ne put lire aucun autre nom avec les signes qu'il avait obtenus. Impossible à lui de faire un pas de plus sur cette route.

Champollion découvrit enfin la vérité qui s'était si long-temps dérobée à ses efforts. Il avait cru aussi que les hiéroglyphes étaient symboliques et les deux autres écritures alphabétiques. Une étude plus attentive le fit changer d'opinion. Le grand nombre de signes sacerdotaux et vulgaires lui parut contraire à l'idée d'un alphabet; il ne vit plus dans ces signes que des caractères idéographiques. Il regarda les signes hiératiques comme une tachygraphie des hiéroglyphes, et les signes vulgaires comme une abréviation des hiératiques. Il vérifia sa conjecture à l'aide de papyrus de diverses écritures, accompagnés des mêmes images; il supposa qu'ils avaient le même sens, compara tous leurs caractères, vit qu'il avait deviné juste, et détermina les harmonies des écritures égyptiennes sans connaître encore

la valeur de leurs signes; travail d'anatomie comparée qui exigeait à un degré étonnant la finesse et l'exactitude d'observation, le génie des combinaisons, et demandait un soin, une patience, un labeur effrayans.

Champollion comprit cependant aussi que les noms propres étrangers devaient être écrits phonétiquement. Il essaya la lecture du nom de Ptolémée sur la pierre de Rosette : il se laissa conduire par la comparaison des hiéroglyphes et des lettres grecques, et crut voir que chacun, au lieu d'une syllabe, n'exprimait qu'une consonne ou une voyelle. Il fallait une certitude. Pour l'obtenir, il aurait suffi d'avoir deux noms propres déterminés et contenant plusieurs lettres employées à la fois dans l'un et dans l'autre, tels, par exemple, que Ptolémée et Cléopâtre. Le texte hiéroglyphique de Rosette ne présentait malheureusement, à cause de ses fractures, que le seul nom de Ptolémée. M. Letronne venait de restituer une inscription grecque inscrite sur le piédestal d'un obélisque à Philæ. M. Banks, à cette nouvelle, envoya à Paris une copie de cette inscription, qui offrait avec le texte grec sa traduction hiéroglyphique. On y voyait, à côté du nom de Ptolémée, un autre nom qui devait être celui de Cléopâtre. S'ils étaient écrits alphabétiquement, on devait retrouver ces mêmes signes aux places que les mêmes lettres occupent dans les noms grecs, et c'est ce qui arriva.

Voilà Champollion en possession de plusieurs caractères dont la valeur est incontestable. Il chercha tous les textes qui contenaient des noms de Ptolémée, et, en conservant aux caractères déjà connus la valeur qu'il leur avait assignée, il put lire à côté du nom de chaque Ptolémée celui de son épouse, c'est-à-dire celui qu'il fallait obtenir. Il découvrit ensuite avec son alphabet des noms d'empereur, et toujours à côté leurs titres grecs *autocrator* et *sebastos;* il devait en être ainsi, car le grec demeura sous les Romains la langue officielle de l'Égypte, comme il l'avait été sous les Lagides. Cela évitait l'embarras de trois langues dans un seul pays et n'avait aucun inconvénient, puisque tous les Romains de distinction envoyés dans les provinces parlaient le grec aussi bien que le latin. Champollion obtint ici une démonstration irrécusable de l'exactitude de son alphabet. Nous avons des médailles égyptiennes de l'empire, frappées en Égypte, portant tous les titres affectés aux divers empereurs; Champollion rencontra toujours à côté du nom d'un empereur les titres particuliers qui le caractérisaient sur ses médailles.

Champollion publia ces résultats en 1822, dans une lettre adressée

à M. Dacier. Cette lettre fit grande sensation. Mais Champollion était sur le point d'étendre ces découvertes. Il croyait encore que les noms propres étrangers étaient les seuls que les Égyptiens eussent écrits en hiéroglyphes phonétiques : il vit bientôt qu'ils avaient employé le même procédé pour les noms propres égyptiens. M. Salt, consul d'Angleterre, reçut à Alexandrie la lettre à M. Dacier. Il demeure incrédule, part pour la Haute-Égypte afin de réfuter d'après les monumens la nouvelle théorie. A sa grande surprise, il la trouve vérifiée, et non-seulement il est convaincu, mais il parvient à lire avec l'alphabet de Champollion les noms des Pharaons. Il publie le résultat de ses nouvelles recherches; mais Champollion venait aussi d'y parvenir de son côté à Paris. M. Cailliaud avait rapporté la caisse de la momie d'un certain Pétéménophis : c'était un nom égyptien. Il se trouvait écrit à la fois en grec et en hiéroglyphes phonétiques : donc les Égyptiens écrivaient par ce moyen leurs propres noms. Champollion conçut ainsi l'espoir de lire les noms des anciens rois; il ne tarda pas à y réussir.

Encore une fois cependant il devait étendre ses idées. Ses lectures lui firent découvrir que l'usage des hiéroglyphes phonétiques n'était pas restreint aux noms propres. A vrai dire, on aurait pu le présumer, d'après le caractère même de l'écriture symbolique; car elle figure les idées prises d'une manière abstraite, sans marquer leurs rapports, et il est naturel que les formes grammaticales qui expriment ces rapports soient écrites phonétiquement. Champollion les reconnut, avec son alphabet, telles qu'elles sont dans le copte, et lut aussi un assez grand nombre de mots égyptiens écrits en hiéroglyphes phonétiques. Il finit donc par se convaincre que cette sorte de hiéroglyphes est d'un usage très général, et qu'elle est la clé de tout le système.

Il avait cependant rencontré en chemin un fait qui aurait pu facilement le dérouter; il trouvait, dans la suite de ses lectures, des signes différens pour le même son, et son alphabet allait s'embarrassant d'une foule de caractères. Ce grand nombre de signes était ce qui lui avait fait refuser aux écritures sacerdotale et vulgaire le caractère alphabétique; mais alors Champollion ne pouvait rétrograder : il était trop sûr des pas qu'il avait faits. Il ne douta pas de son alphabet, et il réussit bientôt à se rendre compte de l'étrange particularité qui l'avait surpris. Les hiéroglyphes phonétiques représentent un objet dont le nom commence en égyptien par le son à exprimer. On comprend comment il était facile ainsi d'avoir plusieurs

signes pour le même son; tous les objets dont les noms avaient le même son initial pouvaient, en principe, également le représenter. Ce luxe semble assez incommode, et la simplicité de nos alphabets offre bien plus d'avantages. Cependant les Égyptiens ont tiré de cette multitude de caractères homophones un parti qui décèle la nature de leur génie. Ils ne les employaient pas indifféremment l'un pour l'autre. Avaient-ils à écrire un mot qui exprimât une idée agréable par exemple, ils choisissaient entre les homophones celui qui représentait aussi l'objet le plus agréable. Le symbolisme, si naturel à l'Égypte, se glissait de cette manière jusque dans son alphabet, qui parlait à l'esprit comme aux yeux, figurait l'idée et le son tout à la fois, et donnait aux lettres une sorte de pensée et d'ame. Souvent aussi c'étaient de simples convenances pittoresques qui déterminaient le choix : le sculpteur et le peintre prenaient entre les homophones celui qui se coordonnait le mieux avec les autres signes du groupe; mais ce choix a toujours été renfermé en de certaines limites.

Champollion fit, en 1824, connaître sa théorie dans le *Précis sur le système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*. Chose remarquable, il n'est entré dans le sentier de ses découvertes qu'en prenant tous les caractères des trois écritures égyptiennes pour des signes d'idées et non pas de son; et, pour posséder le secret de ces écritures, il a dû reconnaître à la fin que le principe alphabétique se combine dans chacune en des proportions diverses avec le principe idéographique. Champollion a distingué plus de huit cents signes hiéroglyphiques différens. L'Égypte est le seul pays qui ait fait usage à la fois et toujours de trois systèmes graphiques : l'*hiéroglyphique*, l'*hiératique*, qui en est, en quelque sorte, la tachygraphie, et le *démotique*, ou vulgaire, qui en est une dérivation plus éloignée. Dans le premier, sont curieusement combinés les élémens phonétiques et symboliques. Sous cette bigarrure, sous cet air complexe, se cache cependant une réelle unité; l'Égypte offre l'unique et curieux exemple d'un alphabet qui semble vouloir se dégager de l'écriture symbolique, et qui y reste pris, comme, dans sa statuaire, on voit la forme humaine retenue encore au bloc dont elle ne peut se séparer. Ce caractère est commun aux trois écritures. Le style architectural distingue les hiéroglyphes; leur dessin précis et sévère, leur richesse, leur variété, les rendent singulièrement propres à décorer les monumens. On les a imaginés, semble-t-il, pour graver sur les temples et sur les palais l'histoire des dieux et des Pharaons, et sur les tombeaux les enseignemens de la mort et les souvenirs de la vie.

Quand on pense à tous les inutiles efforts tentés pour déchiffrer les hiéroglyphes, et aux difficultés des découvertes de Champollion, on ne peut s'empêcher d'admirer son génie. Ce n'est point ici un coup de fortune : c'est par un siége en règle et non par une surprise qu'il est devenu maître de la place; il lui fallait, pour réussir, la vivacité d'intuition et la patience, le désintéressement, qui lui permît de critiquer ses propres idées, la souplesse d'esprit, pour les quitter au besoin et en chercher de nouvelles, une persévérance à toute épreuve et point d'obstination. Il devait avoir cette imagination fertile en expédiens qui devine toutes les ressources cachées dans les faits connus pour en atteindre de nouveaux, et non pas cette imagination commode qui se préfère aux faits et dont on avait si bien usé dans ces recherches; la hardiesse des procédés et la circonspection, une méthode irréprochable et une tactique agressive sans témérité; c'est seulement ainsi qu'on mène à bien une découverte. Champollion dut changer plus d'une fois de chemin : son sentier se perdit souvent, comme il arrive dans les montagnes, ou se fit mauvais et fut croisé par mille autres qui semblaient meilleurs. Il sut toujours voir quand il devait quitter sa route, ou poursuivre malgré les apparences.

Champollion, qui illustrait son pays, y trouva des détracteurs. Les faiseurs d'hypothèses étaient inconsolables de se voir enlever les hiéroglyphes, le plus beau de leurs biens; d'autres dépits moins innocens expliquent aussi des attaques qui ne valent pas la peine d'une réfutation. Champollion aura sans doute commis quelques erreurs, il a pu se décider trop tôt sur quelques points; mais, en donnant le premier l'exemple de la méthode à suivre, il a donné à chacun le moyen de vérifier ses opinions, de réparer ses fautes, de compléter son œuvre. On comprend mieux que les Anglais lui aient contesté la priorité de ses découvertes et l'aient revendiquée pour Young. Cette dispute a fait grand bruit dans le temps; elle est jugée tout à l'avantage de Champollion. Il suffit de dire que des six principes de Young le *Précis des Hiéroglyphes* en réfutait quatre, en modifiait un cinquième, et, quant au dernier, le docteur Tychsen de Göttingue l'avait établi avant Young et Champollion. Cette découverte inespérée promet les plus beaux résultats. Elle n'est pas complète sans doute, elle ne le sera peut-être jamais tout-à-fait; mais elle est déjà très avancée, elle fera sûrement encore des progrès, et, au point où elle se trouve, elle donne les moyens de lire tous les noms propres et en grande partie les papyrus des momies et les inscriptions des temples et des palais de l'Égypte.

Champollion était impatient d'utiliser sa découverte. M. Drovetti, ancien consul-général de France en Égypte, avait consacré plusieurs années à recueillir des antiquités égyptiennes du plus grand prix. Il avait espéré travailler pour notre pays. Ses offres généreuses furent refusées à la suite de misérables intrigues; ce fut le roi de Sardaigne qui acheta cette collection. Champollion désirait aller à Turin. Le duc de Blacas fit connaître son vœu au roi, et Champollion reçut aussitôt de Louis XVIII une mission pour étudier les monumens égyptiens de l'Italie. Il partit de Paris en mai 1824 et fut de retour vers la fin de 1826; il passa neuf mois à Turin; il y dressa la liste d'une suite nombreuse de Pharaons des dynasties les plus illustres; il publia des lettres du plus haut intérêt sur la chronologie de l'ancienne Égypte. L'origine du Musée égyptien se rattache à ce voyage d'Italie. Le consul-général d'Angleterre, M. Salt, avait fait transporter à Livourne plus de quatre mille monumens égyptiens. Champollion obtint qu'on les acquît pour la France, et nous dédommagea ainsi de la perte de la collection de M. Drovetti.

Mais Champollion voulait voir le monde de ses découvertes; son rêve avait toujours été le voyage d'Égypte. Il rédigea un projet d'expédition scientifique; le duc de Blacas, ce généreux Mécène des études archéologiques, le mit sous les yeux de Charles X; le roi y donna son approbation, et, le 31 juillet 1828, Champollion était en mer avec les artistes qu'il avait choisis pour l'accompagner et une commission du grand-duc de Toscane, présidée par le savant Rosellini. Vingt mois après, il était de retour; il avait en si peu de temps exploré l'Égypte et la Nubie jusqu'à la seconde cataracte. On peut voir dans ses lettres la vive impression que faisaient sur lui les merveilles de la vallée du Nil, le bonheur qu'il avait à vivre au milieu de ces ruines vénérables, à retrouver sculptées sur les palais les archives de l'ancienne Égypte, à reconnaître les portraits des Pharaons les plus célèbres.

L'architecture avait été dessinée par la commission d'Égypte et par MM. Huyot et Gau. Champollion, pour ne rien faire d'inutile, ne s'occupa que des sculptures et fit copier les bas-reliefs les plus importans. Ces bas-reliefs reproduisent toute la physionomie de l'ancienne Égypte. Ils font passer en quelque sorte sous nos yeux tout le peuple des Pharaons. Nous suivons les rois conquérans dans leurs lointaines expéditions, nous les voyons rentrer en triomphe, nous assistons aux fêtes du culte, nous pénétrons dans les sanctuaires et dans les palais, nous voyons ce qui se passe dans les demeures pri-

vées, nous surprenons le secret de la vie familière, et la mystérieuse Égypte va être, à quelques égards, l'un des pays les mieux connus.

On est effrayé de voir l'immense quantité de notes et de dessins que Champollion rapporta de son voyage. Ces travaux excessifs avaient porté à sa santé une atteinte fatale. En 1831, on créa pour lui, au Collége de France, une chaire d'archéologie. Il donna une première leçon, mais, malgré son zèle, il dut renoncer à professer; son état maladif ne le lui permettait pas. Il se retira l'automne à Figeac et s'occupa avec ardeur de sa grammaire égyptienne. Il eut une attaque d'apoplexie au mois de décembre; il sentit que le temps pressait, et, dans un court répit que lui laissa sa maladie, il acheva de mettre en ordre sa grammaire. Après s'être assuré qu'il n'y manquait rien, il la remit à son frère en lui disant: « Serrez-la soigneusement, j'espère qu'elle sera ma carte de visite à la postérité. » Ses amis se faisaient encore illusion; mais il ne s'abusait pas comme eux, et, le 4 mars 1832, il succomba à une troisième attaque d'apoplexie.

La mort le surprit quand il se préparait à réaliser le rêve de sa jeunesse, et à écrire, d'après les documens qu'il avait recueillis, une histoire complète de l'Égypte. L'ordre qu'il avait laissé dans ses notes et ses dessins fit que du moins ils ne furent pas perdus. On les recueillit, et le gouvernement les publie sous le titre de *Monumens d'Égypte et de Nubie*. Il publiera bientôt aussi d'autres dessins laissés par un homme qui vient d'être, comme Champollion, martyr de son dévouement aux études égyptiennes; je veux parler de Nestor L'hôte, un des artistes qui accompagnèrent Champollion dans son voyage. Champollion n'avait pu, malgré son activité, faire dessiner tout ce qu'offraient d'intéressant tant de vastes ruines. Déjà frappé de la maladie dont il est mort, il avait dû négliger tout ce qui se trouve encore au-dessous de Thèbes. Nestor L'hôte fut chargé en 1838, par M. de Salvandy, de relever les bas-reliefs qui avaient été négligés. Afin d'aller plus vite, il se bornait à prendre des empreintes d'une partie de leur surface et ne dessinait que le reste. A son retour, un accident de mer lui fit perdre toutes ses empreintes. Les dessins ne pouvaient plus, sans ces empreintes, lui être d'aucun usage. Il avait fait un voyage presque inutile. Ce malheur ne le découragea point; il sollicita comme une grace de M. Villemain une troisième mission en Égypte, l'obtint, et rapporta en France de précieux portefeuilles. On doit surtout à Nestor L'hôte un travail des plus intéressans. Plusieurs monumens de Thèbes qui remontent à près de quatre mille ans sont construits avec des débris d'édifices plus anciens, et ces

matériaux portent sur leurs faces intérieures des sculptures et des hiéroglyphes. La commission d'Égypte l'avait déjà remarqué; elle supposait que les édifices dont les matériaux servirent à de nouvelles constructions avaient dû être ruinés par la vétusté. Mais quelle suite de siècles n'aurait-il pas fallu pour cela, puisque quarante ont laissé presque intacts les palais des Pharaons? Là-dessus d'effrayans calculs sur l'âge de la civilisation égyptienne. Mais il est inutile de remonter à cette antiquité fabuleuse. L'invasion des pasteurs, qui eut lieu vers 2300 ans avant Jésus-Christ, eut pour effet, comme le dit Manéthon, de détruire ou de mutiler les édifices religieux de l'Égypte. C'est à cet évènement qu'on doit attribuer la destruction de ceux dont les matériaux ont été employés par les rois de la dix-huitième dynastie; les cartouches hiéroglyphiques (contenant des noms de rois) gravés sur ces matériaux ne se retrouvent plus nulle part ailleurs, excepté dans un tombeau de Thèbes et dans les grottes sépulcrales de Psinaula. Ces monumens sont donc de l'époque où régnaient ces anciens Pharaons. Les sculptures nombreuses qui les décorent donnent une idée complète de l'état des arts et de la civilisation de l'Égypte à ces temps reculés dont la limite inférieure est le XXIIIe siècle avant Jésus-Christ. C'est à Nestor L'hôte qu'on doit les dessins qui feront passer sous nos yeux ces tableaux authentiques d'une civilisation si ancienne.

III.

Ce ne sont pas seulement les monumens d'architecture et de sculpture, les inscriptions hiéroglyphiques et les papyrus égyptiens, qui ont donné les moyens de connaître l'ancienne Égypte. Les inscriptions et les papyrus grecs ont fourni de précieuses informations sur son histoire depuis la conquête d'Alexandre. Les Lagides adoptèrent le culte et les usages de l'Égypte. Ils relevèrent les temples que Cambyse avait détruits, comme plusieurs siècles auparavant les Touth-Mosis et les Rhamsès avaient réparé les ruines faites par les Hyksos. Les Romains continuèrent cette politique sage et tolérante. Les Égyptiens, ce peuple architecte, purent donc, sous la domination grecque et sous la romaine, recommencer partout ces grandes constructions interrompues un moment sous les Perses. C'est encore ici un savant français, M. Letronne, qui a fait les plus belles découvertes.

Chacun sait les disputes dont les zodiaques égyptiens ont été

l'objet. Dans ceux de Denderah, on crut que le point solsticial se trouvait dans le signe du lion : or, le point solsticial n'a pu être dans ce signe que trente siècles au moins avant notre ère. On reportait donc à cette époque la construction du temple.

Dans les zodiaques d'Esné, le solstice parut être dans le signe de la Vierge, ce qui les ferait remonter jusqu'à cinq mille ans avant Jésus-Christ. Les calculs les plus subtils furent prodigués à cette occasion. Chacun composa son système et attaqua celui des autres; c'était une dispute interminable. On supposait sans motif que ces zodiaques avaient un sens astronomique, tandis qu'ils pouvaient fort bien n'avoir qu'un sens religieux ou astrologique, sans rapport à l'ordre de l'année solaire. Du reste, on manquait de tout point fixe et commun pour s'entendre. Cette querelle n'était si passionnée que parce qu'elle en cachait une plus grave. La question religieuse se mêlait à la question archéologique. L'antiquité que Dupuis et Fourier donnaient aux zodiaques reculait la civilisation égyptienne au-delà de toutes les limites que permet la chronologie biblique, dont on confondait la cause avec celle du christianisme, à tort je le pense, car le christianisme est tout autre chose qu'une question de chiffres.

Un élément positif vint enfin permettre de juger le procès. On avait trouvé sur le portique du temple de Denderah une inscription grecque que la commission d'Égypte n'avait pas su interpréter. M. Letronne la restitua et l'expliqua en 1821. Elle apprend que les Tentyrites ont élevé ce portique à Tibère. Le zodiaque qui s'y trouve ne pouvait donc être antérieur à ce prince. Le fait avait beau être évident, le raisonnement simple, la conclusion inévitable : on cria au paradoxe, à l'abus d'érudition. A vrai dire, ces quelques mots grecs déroutaient toutes les théories que l'on s'était arrangées sur l'Égypte. C'était de quoi faire perdre le sommeil à toute la commission d'Égypte. On croyait jusqu'alors, avec elle, que tous les monumens de style égyptien étaient antérieurs à Cambyse. On s'était appuyé sur des zodiaques pour attribuer à la vallée du Nil la plus antique civilisation, et voilà ces systèmes renversés par une seule petite inscription. Champollion, même au premier moment, était d'assez mauvaise humeur contre elle. Ce fut enfin une tempête universelle contre les hardiesses de M. Letronne. Il tint bon, et bien lui en prit.

L'année suivante, MM. Huyot et Gau revinrent d'Égypte. Ils avaient reconnu sans peine, avec le coup d'œil exercé des artistes, que les monumens égyptiens ne pouvaient être tous de la même époque.

Sans s'être entendus, sans avoir pu lire aucune inscription, sans autre secours qu'un jugement délicat et sûr, ils avaient distingué trois époques, celle d'une simplicité primitive et naïve, celle de la perfection et celle de la décadence. Ils avaient l'un et l'autre attribué à la dernière le temple de Denderah. M. Letronne obtint bientôt une coïncidence plus décisive encore. C'est au mois de septembre de cette même année 1822, que Champollion publia sa lettre à M. Dacier, où il montrait que le portique de Denderah ne portait que des noms d'empereurs romains. La sculpture du portique et le zodiaque par conséquent dataient de l'empire. Le doute devenait impossible surtout lorsque Champollion eut aperçu le titre d'*autocrator* dans les hiéroglyphes qui accompagnent le zodiaque circulaire. On fut contraint d'accepter les résultats de M. Letronne.

Il alla plus loin. Il examina les autres zodiaques égyptiens. On en connaissait quatre encore, et l'on n'en a pas trouvé davantage, malgré les plus attentives recherches. Les deux zodiaques d'Esné et celui de Panopolis sont de l'empire romain. Les inscriptions grecques et hiéroglyphiques le prouvent également. Le quatrième se trouvait dans l'intérieur de la caisse de momie que M. Cailliaud avait rapportée de Thèbes. Quelques lettres grecques, tracées sur le bord de cette caisse, vinrent encore chagriner les partisans de la haute antiquité du zodiaque. Elles apprenaient, à n'en pouvoir douter, que cette caisse avait été faite pour un certain Pétéménophis, mort l'an XIX de Trajan. Il demeura donc démontré que tous les zodiaques égyptiens connus étaient postérieurs à l'ère chrétienne.

L'absence du zodiaque sur les monumens pharaoniques semble attester clairement que ces représentations furent le résultat d'une influence étrangère et récente, et qu'elles n'étaient pas dans les habitudes nationales de l'ancienne Égypte. On ne peut s'empêcher de chercher à cette apparition toute nouvelle une cause dans l'époque où elle a eu lieu. L'astrologie était alors en grande vogue. Celle qui rapporte les nativités à la place qu'occupent les planètes dans le zodiaque est originaire de la Chaldée, et s'introduisit assez tard chez les peuples occidentaux. Elle acquit un singulier développement vers le premier siècle de notre ère, lorsque les progrès de l'astronomie lui eurent permis de s'entourer d'un appareil scientifique propre à déguiser sa futilité. La manie des horoscopes devint générale. Il était naturel de soupçonner que les zodiaques égyptiens pouvaient n'être que des thèmes de nativité. Le zodiaque de la momie de Pétéménophis confirme cette conjecture. Il commence par le signe du

lion, et finit par celui du cancer, comme les zodiaques de Denderah; il a eu pour objet, on en est certain, d'indiquer que le personnage était né sous le signe du capricorne, et tout fait supposer que les cinq autres zodiaques étaient principalement astrologiques.

Tout cela n'empêchait point encore que le zodiaque, pour n'avoir pas été figuré sur des anciens monumens, ne pût être connu en Égypte à un âge très reculé. Cependant M. Letronne acquit bientôt la preuve que le zodiaque n'était pas originaire d'Égypte, et qu'il n'y était venu que fort tard. Ceci semble bien paradoxal, l'on n'a guère d'envie d'être convaincu, mais il est mal aisé de résister aux preuves de M. Letronne.

On doit distinguer dans le zodiaque deux choses très différentes et souvent confondues, sa division en un certain nombre de parties égales et les signes des constellations. Tous les peuples ont dû observer que le mouvement de la lune dans le ciel s'opère en un peu plus de vingt-sept jours, et que la course du soleil est marquée par environ douze pleines lunes. La division du calendrier lunaire et du calendrier solaire était indiquée par ces nombres, et peut ainsi se retrouver la même chez des peuples qui n'ont eu entre eux aucune communication; mais les groupes d'étoiles sont susceptibles d'être composés de vingt manières différentes, et n'ont rien que d'arbitraire. L'usage des mêmes groupes et des mêmes figures, chez deux peuples, suppose donc nécessairement que l'un des deux les a reçus de l'autre. Or, nous retrouvons en Égypte et dans toute l'Asie le même zodiaque solaire qu'en Grèce, avec les mêmes signes. Personne ne mettait en doute son origine orientale. On ne se disputait que sur le peuple à qui il fallait attribuer son invention. Dupuis faisait le zodiaque originaire d'Égypte. Voyons si la chose est possible.

Le zodiaque égyptien a les mêmes signes que le zodiaque grec, mais les figures des autres constellations sont toutes différentes sur les deux sphères. Cela prouve que les deux sphères ont une origine distincte, et que le zodiaque a été transporté sur l'une d'elles après coup. Le zodiaque égyptien a douze signes. Le zodiaque grec n'en a d'abord eu que onze : le scorpion servait pour deux signes, et ses serres n'ont été remplacées par la balance que vers le premier siècle avant Jésus-Christ. Or, il serait incompréhensible que d'un zodiaque en douze divisions et douze figures, les Grecs eussent pris les douze divisions, et seulement onze des figures et ne se fussent décidés que beaucoup plus tard à introduire la douzième. Évidemment, le

zodiaque a passé tout entier d'une sphère à l'autre. Ce n'est pas la Grèce qui a imité l'Égypte : ce sont donc les Égyptiens qui ont emprunté le zodiaque grec quand il fut complet. Il ne reste pas d'autre alternative. Le même raisonnement prouve que tous les zodiaques solaires qui ont les mêmes signes que le zodiaque grec complet dérivent de lui, à un âge très récent. Voilà qui bouleversait un peu l'histoire; cependant M. Letronne n'est pas embarrassé de soutenir sa thèse sur tous les points.

Les Chaldéens ont, à une époque reculée, imaginé le zodiaque solaire. Les Grecs leur doivent l'idée de cette zône céleste et sa division en douze parties; mais ils ne leur doivent point les figures des constellations. Elles existaient déjà sur la sphère grecque avant l'introduction du zodiaque. Le zodiaque, après être venu de Babylone, a fini par y retourner, sous une nouvelle forme, avec les figures et les noms grecs des constellations. Les astrologues chaldéens, quand leurs superstitions se répandirent dans l'Occident, sentirent le besoin, pour lutter à armes égales avec leurs émules grecs, de s'aider des progrès que l'astronomie avait faits à Alexandrie. Ils adoptèrent ainsi le zodiaque grec, parce que l'école d'Hipparque lui rapportait tous les mouvemens célestes et dressait les tables d'après lui.

Dans les livres anciens des Perses, on ne trouve aucune trace d'astronomie zodiacale. Le *Boundehesch*, où les signes de notre zodiaque sont cités, est une compilation postérieure au christianisme et même à l'islamisme. Elle n'a donc aucune autorité dans la question qui nous occupe. Les monumens mithriaques ne prouvent rien non plus. On ignore si l'astronomie joue aucun rôle dans ces représentations; peut-être sont-elles purement religieuses. Tout ce qu'on sait de ces bas-reliefs, c'est que le plus ancien ne remonte pas au-delà du règne d'Adrien, et que leur type principal est emprunté de l'art grec.

Les zodiaques indiens n'ont été trouvés que dans des édifices modernes. Le zodiaque proprement indien est le zodiaque lunaire en vingt-sept nakschatras. La plus ancienne mention du zodiaque solaire se trouve dans Aryabattha, dont l'époque est indiquée par Colebrooke entre 200 et 400 de notre ère. Encore ici tout montre que ce zodiaque a été apporté à l'Inde d'un pays étranger. Les relations commerciales entre l'Inde et l'empire romain avaient, aux premiers siècles de notre ère, pris une grande extension. C'est alors que l'astrologie grecque s'introduisit dans l'Inde. Certaines dénominations purement grecques dont se servent les astrologues indiens rendent

cette origine palpable, et l'astrologie dut nécessairement amener avec elle le zodiaque, dont elle ne pouvait se passer.

Le zodiaque lunaire est également le seul que la Chine ait connu d'abord. Le zodiaque en douze signes y a été introduit fort tard, l'an 164 de notre ère, par une ambassade de Marc-Aurèle. Voilà donc le zodiaque qui, au lieu de nous venir d'un peuple antédiluvien, comme le voulait Bailly, ou des sanctuaires de l'Orient, perd son âge vénérable et son air sacerdotal, nous arrive de Grèce et la quitte à une époque fort récente, pour courir le monde en société de l'astrologie. Il en résulte plus d'une conséquence importante. Tous les systèmes qui veulent expliquer les anciennes religions par l'astronomie zodiacale sont par là frappés de nullité. On a souvent attribué aux premiers âges du monde, non pas seulement une riche inspiration, une vive et poétique intuition, ce qu'ils avaient sûrement, mais encore une science positive plus tard perdue on ne sait pourquoi; la prétendue antiquité du zodiaque était donnée comme une preuve décisive; cette preuve tombe.

On a cru aussi que la Grèce devait presque tout à l'Orient. Ce petit peuple, au contraire, dont le pays marque à peine sur la carte, eut un développement éminemment original, rendit à l'Orient une véritable science pour prix des notions vagues et incertaines qu'il en avait reçues, répandit jusque dans de lointaines contrées de l'Asie et de l'Afrique sa langue, ses idées, ses découvertes, et, par son génie et l'épée d'Alexandre, sut conquérir un vaste empire à sa civilisation.

Voilà des résultats nouveaux, étendus, qui touchent aux questions les plus intéressantes de l'histoire. Le point de départ n'était pourtant, ne l'oublions pas, que quelques caractères grecs tracés sur une pierre, qui paraissaient exprimer un fait bien insignifiant. Ce n'est pas la seule fois que cette bonne fortune arrive à M. Letronne. Elle lui est trop habituelle pour qu'il n'y ait pas un peu de sa faute à la rencontrer ainsi. Il excelle à déduire d'un fait toutes ses conséquences. Il ne lui permet pas de rien cacher; il le harcelle, il ne lui laisse pas de trève qu'il ne l'ait forcé à se rendre à discrétion, et cela toujours avec une aisance, une liberté d'allures si parfaites, qu'on le suit sans la moindre peine. Rien qui trahisse ou qui exige l'effort. Ces déductions ont beau cependant être naturelles : elles sont si imprévues, qu'elles donnent le plaisir d'une découverte, et que souvent elles ont le charme du paradoxe. Pourquoi s'en étonner? Quand on ne veut pas penser avec la tête de son voisin, quand on se met à tout ignorer

pour ne rien savoir sur la foi d'autrui, quand on s'obstine à une méthode rigoureuse, il est bien difficile de ne pas quitter une fois les sentiers battus. Le paradoxe peut n'être qu'un bon sens poussé jusqu'au bout, comme le sens commun n'est souvent aussi qu'un bon sens qui s'arrête à moitié route, au carrefour de toutes les opinions. M. Letronne unit la sagacité et la portée, la finesse et l'étendue d'un esprit attentif à l'ensemble comme aux plus minutieux détails; jamais rien de pesant ni de banal. L'érudition fait peur à beaucoup de gens; elle est si souvent ignorante du bon goût, embarrassée dans son fatras, futilement curieuse et lourdement puérile. Avec M. Letronne, on n'a rien à craindre de pareil. L'érudition est toujours chez lui ingénieuse, sensée et du meilleur atticisme; elle comprend à demi-mot; il lui suffit d'un indice. Une critique lucide et inventive, la précision, le bon goût, une science armée de toutes pièces et preste dans ses mouvemens, la rigueur mathématique du raisonnement, l'exquise clarté du langage, donnent aux travaux de M. Letronne un caractère éminemment français.

M. Letronne a su se livrer toujours aux recherches où son talent le devait mieux servir. Il ne s'est guère occupé de la poésie, de la philosophie ou de la religion des peuples anciens. Il laisse aux Creuzer, aux Welcker et aux Ottfried Müller le soin de faire d'admirables travaux sur l'art et sur la mythologie. Il préfère les recherches sur le gouvernement, la politique, les sciences positives. Il aime à retrouver l'anecdote des temps anciens, à pénétrer jusqu'à leur vie familière; il se plaît à les surprendre en négligé; il montre fort peu de respect pour l'étiquette dont l'histoire a pris l'habitude, et ne craint pas d'assaisonner quelquefois l'archéologie d'un grain de malice.

M. Letronne a écrit nombre de dissertations sur les antiquités égyptiennes. Il m'est impossible de les faire connaître; il en vaudrait la peine pourtant; elles se distinguent par les qualités que je viens de signaler chez lui, et presque toujours elles se terminent par quelque découverte piquante.

Chacun connaît l'histoire de la statue de Memnon, qui rendait, au lever du soleil, des sons harmonieux. Le fils de l'Aurore a reçu de M. Letronne un rude échec à sa célébrité. Le colosse se dilatait et vibrait aux premiers rayons du soleil; mais, pour que cette vibration produisît un son appréciable, il fallait qu'aucune fissure ne vînt arrêter les oscillations, et que la masse fût parfaitement saine. C'est un mérite qu'il est à peu près impossible de trouver dans un bloc de

brèche aussi énorme. Personne donc n'entendait rien, jusqu'à ce qu'un tremblement de terre, l'an 27 avant Jésus-Christ, rompît le colosse en deux. La moitié demeurée debout était saine, et dès ce jour Memnon devint harmonieux. Sa voix matinale n'a que cette humble origine : le critique le prouve sans pitié. Le prodige dura deux cent trente ans. Septime Sévère, devant qui Memnon avait obstinément gardé le silence, voulut calmer le héros et s'avisa de restaurer son colosse. Il espérait que la voix en deviendrait plus belle. Il dut jurer, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Les pierres placées sur le tronçon mutilé firent l'office de sourdine, et Memnon redevint muet. Je soupçonne M. Letronne d'avoir, non sans un secret plaisir, joué ce mauvais tour à ce poétique mensonge. Creuzer s'était fourvoyé au sujet de Memnon et de sa voix. M. Letronne ajoute un peu cruellement : « Les amateurs d'allégories et de symboles cesseront de prendre le beau Memnon pour but de leurs élucubrations fantastiques; car et le cercle d'or de l'année, et le cercle annuel des cantiques, et les sept sons du septième jour, et l'harmonie des sphères, et le cadran, et le gnomon, et les incarnations du soleil, toutes ces inventions, assurément très poétiques, ont maintenant disparu pour faire place à une histoire toute prosaïque et toute simple, mais claire. » Le mysticisme est le moindre défaut de M. Letronne, et, s'il a une superstition, ce ne peut être que celle de la clarté.

Ses *Recherches sur l'Égypte* sont jusqu'à présent son ouvrage le plus important. Il y explique quarante-trois inscriptions grecques de l'Égypte que l'on connaissait en France en 1823. Depuis lors le nombre de ces inscriptions s'est considérablement accru. M. Letronne en possède aujourd'hui sept cents. Il les a restituées et expliquées : il n'a plus qu'à les publier, et le premier volume de ce recueil va paraître. Il publie en même temps les papyrus grecs du Louvre. L'histoire des Lagides, si peu connue encore, sera ainsi retrouvée dans les documens originaux. On ne peut douter qu'avec de si abondans matériaux, un esprit comme celui de M. Letronne n'éclaire cette époque intéressante d'une lumière toute nouvelle. Ces recueils seront sûrement riches de découvertes inattendues, d'investigations curieuses, d'aperçus ingénieux, de vastes résultats, et l'un des beaux monumens de la science moderne.

La France a donc bien l'initiative des études égyptiennes. C'est elle qui a ouvert la vallée du Nil au monde savant. Elle a la première

exploré les ruines de Thèbes, de la Nubie et de Méroë. C'est Champollion qui a déchiffré les hiéroglyphes; c'est M. Letronne qui explique les monumens grecs. L'art et les institutions de l'ancienne Égypte, sa chronologie, son histoire, ses mœurs et ses coutumes sont en grande partie connus, grace à ces travaux. Ils ont jeté moins de jour sur la religion, mais elle ne tardera pas, sans doute, à perdre ses obscurités. En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Italie, on s'occupe aussi avec ardeur et succès de ces recherches. Les musées de Londres, de Turin, de Leyde, de Berlin, de Rome, sont étudiés avec soin. Le roi de Prusse doit envoyer le docteur Lepsius glaner en Égypte ce que nos voyageurs ont laissé d'inexploré, et ce jeune philologue, déjà justement illustre, saura recueillir de nouvelles richesses. Il est permis de beaucoup espérer quand on voit un concours si nombreux, et qu'on pense aux rapides progrès de ces études dans les vingt dernières années. Le sphinx n'aura peut-être bientôt plus pour nous d'énigme importante; nous serons initiés un jour sans doute à cette sagesse des Égyptiens tant admirée autrefois; nous comprendrons la pensée qui leur inspira de si grandes choses, et nous connaîtrons la force qui donna à toute leur œuvre une si étonnante durée.

A. Lèbre.

PORTRAITS HISTORIQUES.

BUSSY-RABUTIN.

Si les hommes qui manquent d'esprit n'étaient pas heureusement dispensés de le savoir et de s'en plaindre, s'ils n'avaient pas d'ailleurs assez d'amples dédommagemens, s'il fallait encore, pour les consoler, leur montrer quelque exemple éclatant d'infortune parmi ceux que le ciel semble avoir, sous ce rapport, mieux partagés, le nom du comte de Bussy-Rabutin servirait merveilleusement à cet usage. Gentilhomme et courtisan, ce fut par la vivacité naturelle de son intelligence, par le talent acquis d'écrire et de parler, qu'il perdit tous les avantages de sa position, et les gens de lettres peuvent le compter véritablement au nombre de leurs martyrs. Né comme il était, et avec les commencemens qu'on lui avait vus, s'il se fût trouvé moins habile et moins prompt à exprimer en termes choisis une pensée ingénieuse, il eût été, sans aucun doute, maréchal de France, peut-être même, la fortune aidant, un grand capitaine; il figurerait dans les anecdotes militaires, vraies ou non, du règne de Louis XIV, et il aurait son portrait, tant bien que mal peint, à Versailles. Au lieu de cela, pour avoir eu la démangeaison, la manie, ou, ce qui revient au même, le don de médire plaisamment, sa carrière de soldat, son avancement de cour, s'arrêtèrent à la Bastille; un long repos dans l'exil acheva par le ridicule une réputation qui

avait débuté par le scandale, et, la postérité, qui se soucie assez peu de réhabiliter les gens, ayant joint ses dédains à tant de revers, il s'ensuivit que le descendant des Mayeul et des Amé, venu au monde pour être général d'armée, duc et pair et cordon bleu, avait échangé ces belles espérances contre le plus triste personnage qu'il soit possible de jouer ici-bas, celui de bel-esprit ignoré.

Le hasard eut un premier tort envers lui; ce fut de le faire naître en Bourgogne. Avec le caractère dont il apportait le germe, il appartenait incontestablement à la Guyenne. Il n'eût certes pas démenti cette origine, et elle l'aurait servi comme elle en a servi tant d'autres qui valaient moins. En tout cas, il n'aurait pas eu la peine de créer une qualification pour les saillies brusques et hautaines de son humeur fanfaronne, et de les appeler, comme il fit, des *rabutinades;* le mot générique de *gasconnades* aurait suffi. Il naquit donc le 3 ou le 13 avril 1618, à Épiry, dans une terre qui cessa bientôt d'appartenir à sa famille. Cette famille était sans contredit une des plus anciennes, et alliée aux plus illustres de la province. Elle se divisait alors en deux branches principales qui se rejoignaient, chacune par trois générations, à un ancêtre commun, Christophe, baron de Sully et de Bourbilly, gouverneur, en son temps, de Semur; celui dont le comte vit plus tard le portrait bizarrement habillé de ses armes. Roger, dont nous parlons, descendait de la cadette. Au même rang dans l'aînée figurait Celse Benigne, baron de Chantal, lequel mourut en 1627, et fut père de Marie, depuis marquise de Sévigné; cette dame était donc sa parente au septième degré. Le père de notre Roger s'appelait Léonor, baron de Bussy, Épiry et autres lieux; il servait le roi Louis XIII dans ses armées et devint (1627) mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie. Il avait déjà, il lui vint encore d'autres enfans; mais Roger finit par rester son seul fils. Élevé d'abord par les jésuites d'Autun, puis à Paris au collége de Clermont, il poussa ses études jusqu'à la logique inclusivement, et les interrompit, âgé de seize ans, pour aller commander (1634) une compagnie dans le régiment de son père. Émancipé par une première campagne, le jeune capitaine continua de servir en Lorraine, en Franche-Comté, en Picardie, en Flandre, et, au bout de quatre ans, ce qui lui en donnait vingt, son père obtint la permission de lui céder son régiment. Il fit donc, comme mestre-de-camp, les campagnes de 1638, 1639, 1640; il était à la déroute de Thionville et à la prise d'Arras, où il semble qu'il se comporta en bon officier, mêlant d'ailleurs aux devoirs de guerre la distraction convenable des aventures

galantes. Cependant il lui arriva dès-lors une première atteinte du malheur. Sous prétexte que ses soldats, dans leur garnison de Moulins, faisaient du désordre, non pas aux dépens du bourgeois et du paysan, mais au préjudice de la gabelle, on le retint cinq mois à la Bastille (1641), ce qui l'empêcha du moins d'être défait avec son régiment au combat de la Marfée. Cette petite contrariété le fit songer au mariage, comme à un moyen « de subsistance » en cas de pire évènement. Il avait bien quelqu'attachement de cœur avec une de ses cousines; mais, comme il avait profité de ses classes, il lut le traité d'Ovide *des Remèdes d'amour,* et se guérit assez vite de sa passion pour épouser, le 28 avril 1643, Gabrielle de Toulongeon, sa parente au même degré que l'était Marie de Rabutin.

Roger avait donc une femme et n'avait plus de régiment; car, depuis la défaite de la Marfée, qui coûta la vie au comte de Soissons vainqueur, on avait réformé celui qu'il commandait. Pendant qu'il s'essayait à la vie de ménage, de grands changemens s'étaient opérés dans le royaume, et il n'avait vu que de loin le cardinal de Richelieu mourir, Louis XIII suivre bien vite au tombeau le ministre sans lequel il ne pouvait régner, Anne d'Autriche s'emparer de la régence et donner le gouvernement au cardinal Mazarin, enfin le nouveau règne s'ouvrir par les victoires de Rocroy, de Thionville et de Fribourg. Pour qui savait tenir une épée et dormir sous la tente, ce n'était pas là un temps à faire ses récoltes et à élever des enfans dans un château. La lieutenance de la compagnie des chevau-légers du prince de Condé étant venue à vaquer, il l'acheta douze mille écus, et bientôt la mort de son père (1645) le fit hériter de sa charge de lieutenant du roi en Nivernais. Rendu au service avec ce double emploi, mais seulement après la bataille de Nordlingen, il acheva la campagne d'Allemagne, suivit, l'année d'après (1646), le duc d'Enghien en Flandre, où il fit preuve d'une brillante valeur, et au retour il perdit sa femme, qui lui laissait trois filles. Dans le même temps, le prince Henri de Condé mourut, et, sa compagnie de chevau-légers passant à son fils, le comte de Bussy se trouva directement serviteur du jeune héros. Il l'accompagna en cette qualité dans sa malheureuse expédition en Catalogne (1647), où le prince ne prit pas Lérida et où le comte prit la fièvre. La campagne suivante (1648) réussit mieux, et ce fut lui qui apporta au roi la nouvelle que la ville d'Ypres avait capitulé. C'était avoir déjà passablement servi sans qu'il eût encore été question de récompense. Le prince de Condé demandait pour son courrier un brevet de maréchal-de-camp; le cardinal Mazarin se contenta de le complimenter.

Mais le comte avait alors en tête un projet bien autrement important pour sa fortune. Veuf depuis dix-huit mois, bien fait, galant, spirituel, éprouvé à la guerre, estimé du jeune prince qui semblait devoir être bientôt l'arbitre de toutes choses, il lui avait paru fort singulier qu'un tel parti n'eût pas tenté déjà quelques-unes de ces riches héritières qui sont le rêve éternel des hommes de mérite. Un exemple récent de pareille chance encourageait d'ailleurs cette ambition : « c'était celui de Chabot qui, par sa bonne mine et sa belle danse, avait épousé la fille du duc de Rohan. » Voyant qu'on ne venait pas à lui, il s'était mis en quête et il avait fini par découvrir une jeune dame, fille d'un partisan, veuve, après un an de mariage, d'un conseiller au parlement qui lui avait encore laissé de grands biens. Quand il se fut assuré de l'exactitude des renseignemens qui lui avaient été fournis, lorsqu'il eut la certitude qu'il n'y avait rien à rabattre sur la somme des revenus, la personne d'ailleurs lui agréant, il se montra en posture d'homme qui veut plaire, et ne fut pas remarqué. Alors il résolut d'appliquer à cette poursuite les leçons de guerre qu'il avait reçues à l'école du prince de Condé, et de se marier en quelque sorte par escalade. Le prince, qui, malgré ses victoires, n'avait tout au plus que la dose de raison afférente à son âge, approuva ce beau dessein, et ce fut uniquement pour en faciliter l'exécution qu'il envoya le comte à Paris. Celui-ci ne perdit pas de temps, s'embusqua, en compagnie de quelques amis, sur le chemin du mont Valérien, où la dame allait faire ses dévotions, arrêta son carrosse, le contraignit à changer de route, en fit descendre la belle-mère de la veuve, et emmena ainsi sa proie, ou, comme il dit, « son Hélène » à vingt lieues de là, dans une maison dont il disposait. Le ravisseur crut avoir alors ville gagnée; mais il apprit bientôt qu'il y avait quelque chose de plus puissant que toute la force d'un homme, c'était le refus d'une femme. « Celle-ci, dit Bussy, avait crié tout le long de ce voyage, » fait en pleine campagne et avec quatre relais de six chevaux. Arrivée au lieu où elle était sans espoir de secours, elle ne cria plus; mais, s'agenouillant, élevant sa main vers le ciel et prenant à témoin tous les assistans, serviteurs, amis et mercenaires de celui qui la tenait en son pouvoir, elle déclara solennellement faire vœu de chasteté perpétuelle. Cette résolution, nettement exprimée et fort bien comprise de chacun, ne la mettait pas à l'abri d'une violence brutale, mais engageait sa volonté à ne jamais consentir mariage. Or, c'était le contrat et non la possession que désirait le comte. Il relâcha donc assez piteusement sa prisonnière, et alla raconter au prince de Condé le triste dénouement de son entreprise, son Lérida, pouvait-il dire.

Le prince venait, en ce moment, de gagner la bataille de Lens, et se trouvait en merveilleuse humeur de folie. Il prit le coupable sous sa protection, se moqua de lui, ce qui était juste, et obligea le fils du premier président Molé à négocier un accommodement avec la famille offensée. Quant à la dame, elle maintint son vœu, dont les plus rigoureux casuistes l'auraient certainement relevée. Elle ne fut ni la comtesse de Bussy, ni la femme d'aucun autre. Elle resta, pour l'édification de son siècle et de la postérité, Mme de Miramion. Et quand, après quarante-huit ans de bonnes œuvres, elle quitta cette terre où déjà Bussy n'était plus, une autre personne du nom de Rabutin, la petite-fille de Mme de Chantal, qui allait mourir aussi et qui avait encore une lettre à écrire, répara le tort infâme de son cousin en consignant ces simples mots dans la dernière feuille de son immortelle correspondance : « Pour Mme de Miramion, cette mère de l'église, ce sera une perte publique. »

Cependant on était arrivé (1649) à l'époque des troubles qui s'appellent de la Fronde, et c'était là un bon temps pour faire son chemin. Il ne s'agissait que d'adopter un parti, de le quitter, d'y revenir, d'en sortir encore, et de se faire payer à chaque fois, non pas ce qu'on valait, mais ce qu'on s'estimait valoir. Il y eut alors de prodigieuses fortunes faites à ces marchés. Le comte de Bussy n'y avança pas la sienne, car il se comporta en cette occasion comme le plus simple des hommes. Il demeura fidèle au roi, au gouvernement établi par la régente, au ministre qu'elle affectionnait. Il fit la guerre de Paris dans l'armée royale, contre ses meilleurs amis qui tenaient pour la ville, et il n'en rapporta qu'un grand coup de bâton sur la tête, tous les profits étant pour ceux avec lesquels on avait traité. Cela, sans doute, le fit réfléchir, et quand, moins d'un an après (1650), le cardinal Mazarin fit conduire à Vincennes le prince de Condé, le comte se piqua d'un dévouement généreux pour le prisonnier, avec lequel il était fort mal et dont il se préparait à quitter le service. Il résolut donc d'éprouver à son tour, sous ce prétexte, ce que pourrait lui procurer le rôle de mécontent. En attendant le moment d'agir, il employa son loisir à contracter un second mariage (mai 1650) avec la fille de Jacques de Rouville, comte de Clinchamp; puis, à peine marié, il alla s'enfermer dans le château de Montrond, appartenant au prince, et ce fut là qu'il devint maréchal-de-camp, de la façon de Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé, l'héroïne de la seconde guerre civile. Au début de cette guerre, il avait fort bien expliqué les dispositions qu'il y portait : « Je vais,

écrivait-il à sa cousine de Sévigné, servir contre mon roi un prince qui ne m'aime pas. Je le servirai, pendant sa prison, comme s'il m'aimait, et, s'il en sort jamais, je le quitterai pour rentrer dans mon devoir. » Le cas prévu arriva; le prince de Condé sortit de prison et le cardinal Mazarin du royaume. Le prince, qui ne demandait qu'à s'exempter de la reconnaissance, fit beau jeu au serviteur qui voulait se dégager. Aussi, lorsque le premier convia ses amis à reprendre les armes sous son enseigne, l'autre s'offrit au roi, qui le fit de nouveau et tout-à-fait maréchal-de-camp. Il fut en effet des premiers à se trouver sur le passage du cardinal Mazarin revenant en France avec une armée (1652), et rendit bon office, dans son gouvernement de Nivernais, à cette cour campée que le prince de Condé pourchassait sur le bord de la Loire, pendant que Mlle de Montpensier lui fermait Orléans. Lorsque la guerre se porta vers Paris, il ne contribua pas peu à la prise de Montrond, après laquelle il ne restait plus au prince de Condé que son épée, qu'il porta chez l'Espagnol. Le cardinal Mazarin aussi avait quitté une seconde fois le royaume pour contenter les Parisiens, et avec bonne intention de revenir bientôt les voir. Le comte de Bussy alla le trouver à Bouillon, « dans ce petit château au milieu des Ardennes où il gouvernait l'état comme s'il eût été à la cour, » et il en rapporta les assurances les plus chaudes d'une utile amitié. Il courut encore à sa rencontre (1653) lorsqu'il lui plut de rentrer dans le royaume parfaitement soumis, et il obtint enfin quelque récompense de ce zèle si empressé. On lui permit d'acheter, pour deux cent soixante-dix mille livres, la charge de mestre-de-camp-général de la cavalerie légère, et il alla servir en Champagne sous le maréchal de Turenne. Dès l'abord, une violente antipathie parut s'établir entre le chef d'armée, qui ne riait guère qu'à ses momens perdus, et le pétulant officier dont on lui avait raconté les railleuses boutades; mais ils se séparèrent bientôt, et, l'année suivante, le comte alla exercer sa charge en Catalogne, sous le jeune prince de Conti, marié à une nièce du cardinal. C'était là un général qui convenait parfaitement au comte; il avait de l'esprit, de l'instruction, avec grande envie de se battre et de s'amuser; de plus, il menait à sa suite le poète Sarrasin, intendant de sa maison, qui ne gâtait certainement pas la partie. Ce fut donc la plus agréable campagne qui se pût faire, où l'on obtint quelques succès et où l'on échangea beaucoup de bons mots; le comte y eut encore le bonheur d'être nommé lieutenant-général et de gagner dix mille écus au jeu. L'année d'après (1655), il fallut retourner dans l'armée du

sévère maréchal, qui ne parut pas d'humeur plus traitable. La mésintelligence augmenta par des injustices que le comte prétendait lui être faites dans la distribution des entreprises, et « comme il se sentait, dit-il, du talent pour les plaisanteries, » il ne se fit pas faute de l'employer à sa vengeance. Le maréchal, avec un courage à l'épreuve de tous les périls, avait peur de l'épigramme, et se trouvait moins à l'aise sous le regard malin de son lieutenant que devant les batteries espagnoles. Il l'avoua lui-même au comte dans une explication qu'ils eurent ensemble (1656). Il lui dit qu'il ne le jugeait pas de ses amis, et qu'en eût-il sa promesse, il ne se croirait pas à l'abri de son sarcasme, s'il lui arrivait quelque malheur de guerre. Les paroles les plus formelles ne purent, en effet, guérir le grand capitaine de cette appréhension, et le comte demeura, par le seul fait d'un esprit enclin à la moquerie, continuellement suspect de mauvais cœur et de caractère dangereux. Il ne semble pas pourtant qu'il se soit égayé sur la levée du siége de Valenciennes (1656), ni sur l'entreprise manquée contre Cambray (1657), et il loua autant que personne les ressources admirables par lesquelles le maréchal regagna deux fois l'avantage perdu. On raconte seulement que Bussy fit un couplet sur les amours de son général, et que celui-ci, dans une de ses relations au roi, signala le comte « comme le meilleur officier de son armée pour les chansons. » Ainsi, celui des deux qui redoutait la raillerie s'y serait montré sans contredit le plus habile.

Dans le même temps, il lui arriva une rencontre bien plus fâcheuse. Après avoir encouru l'inimitié d'un grand homme, il se brouilla encore avec une femme vraiment adorable. Sa cousine, Marie de Rabutin, dont Paris a eu l'ingratitude de ne pas revendiquer la naissance, venue au monde, le 6 janvier 1626, dans une maison de la Place-Royale, mariée en 1644 au marquis de Sévigné, et veuve en 1651, entretenait depuis quelques années avec lui un commerce de lettres ingénieuses. Il lui était bien venu dans la pensée, à lui, d'y mêler quelque chose de plus tendre; mais on l'avait arrêté tout court sur ses premières tentatives, et il s'y était tenu d'autant plus volontiers, que nul autre ne semblait en effet avoir reçu l'espoir de mieux réussir. Tout se passait donc entre eux en familiarité amicale et en exercice d'esprit. Au commencement de 1658, le comte eut besoin d'argent, et voulut en emprunter à sa cousine. La marquise, comme toutes les veuves, était « peu prêteuse. » Elle hésita, le comte entra en colère, obtint d'une maîtresse ce que sa parente lui refusait, et partit pour l'armée, où il arriva peu de jours avant la bataille des

Dunes. Son ressentiment s'accrut encore de l'idée qu'il avait failli perdre cette occasion de gloire, où véritablement il eut sa bonne part, et ce mouvement, dans lequel il y avait au moins de l'honneur, le conduisit à la tentation honteuse de punir avec sa plume une femme qui n'avait pas voulu l'aider de sa bourse. C'était alors la mode de rassembler sur le compte des personnes de réputation tout ce qu'on pouvait trouver d'antithèses, de pointes, de métaphores et de délicatesses affectées; on appelait cela faire des portraits. Il s'est conservé, de ces fades barbouillages, des volumes entiers, et malheureusement il en est entré quelque peu dans l'histoire. Si la flatterie s'y déployait sans mesure, la malignité aussi pouvait adopter cette forme commode, et ce fut en laid, ou tout au moins avec des taches, que le comte résolut de peindre sa cousine. Il n'est pas probable pourtant que cette félonie d'écrivain se soit exécutée en ce moment. Après la bataille, il y eut à prendre Dunkerque, Bergues et Dixmude, et une cruelle inquiétude vint jeter la stupeur dans l'armée victorieuse. Le roi tomba malade près de ses conquêtes, et fut bientôt en telle extrémité, que non-seulement on craignit pour sa vie, mais qu'on prit même des arrangemens pour un autre règne. Le comte se hâta de déclarer que, quoi qu'il advînt, il demeurerait attaché au cardinal-ministre. « Monseigneur, lui écrivit-il, et nous copions sur l'autographe, je supplie très humblement votre éminence de garder cette lettre-ci pour faire voir à tout le monde que je suis un coquin si, en cas que vous ayez jamais besoin de vos serviteurs, vous ne me trouvez, avec tous mes amis, en état de vous témoigner que je suis, envers et contre tous, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur. Bussy. » Cette chaleur un peu exagérée de langage, à laquelle le cardinal de Richelieu n'était pas autrefois insensible, touchait peu le cardinal Mazarin. Pour lui, et alors surtout, un homme qui se donnait si entièrement, c'était autant de moins à payer. Le comte en effet demandait en ce temps-là qu'on lui accordât le commandement d'un corps séparé. Le roi guérit, et ce commandement fut donné à un autre. Le cardinal éconduisit encore, avec une politesse extrême, plusieurs demandes de cet ami trop zélé qui n'avait pas fait son prix, de sorte que, la guerre finissant avec cette campagne, il se trouva sans emploi, sans gouvernement de places, sans charge de cour, sans pension, sa lieutenance de roi en Nivernais étant déjà devenue inutile par l'installation d'un gouverneur, pendant qu'il voyait avancer, ici et là, tous ceux qui marchaient naguère derrière lui.

Il n'y avait plus qu'à lui trouver un tort pour se défaire honnêtement de ses importunités, et il ne tarda pas à s'en donner un, tel que le plus ardent de ses ennemis aurait pu le choisir. Au printemps de 1659, il courut dans le monde un récit d'impiétés énormes, commises par quelques jeunes gens de la cour durant la sainte semaine. La scène s'était passée à quelques lieues de Paris, dans un château, et l'on ne parlait pas moins que du baptême chrétien administré dérisoirement à un cochon de lait, ou d'une victime humaine sacrifiée et dévorée. En réduisant le fait à ce qu'on ne pouvait nier, il était toujours certain que, pendant les jours les plus sévèrement consacrés à la pénitence, cinq ou six étourdis, sous le prétexte ordinaire de retraite, s'étaient rassemblés à Roissy, qu'ils y avaient chassé, joué, bu, chanté, et que l'un des acteurs de cette débauche à contre-temps, un de ces jeunes fous, était le comte de Bussy, âgé alors de quarante-un ans, marié deux fois, père de cinq enfans, celui qui se plaignait d'être le plus vieux des lieutenans-généraux. Ce qu'on avait chanté en cette occasion devint plus tard contre lui le plus important grief, car il eut le soin puéril de s'en souvenir après l'orgie et de le conserver. C'était une série de couplets improvisés par chacun des convives, sur le rhythme et avec le refrain du chant pascal. Le premier regardait les amours du roi, et on a écrit cent fois qu'il désignait Mlle de La Vallière; c'est une des erreurs les plus grossières parmi celles qu'on répète toujours. Tous les couplets, qui commencent par celui-ci :

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va!
Alleluia!

tous ces couplets, disons-nous, ont une seule et même date, confirmée d'ailleurs par les faits auxquels chacun d'eux fait allusion; ils sont éclos la veille ou le jour de Pâques (12 ou 13 avril) 1659, et, à cette époque, il s'en fallait encore de deux ans que Mlle de La Vallière se fût seulement approchée de la cour. Louis XIV n'aperçut sa figure qu'après la mort du cardinal Mazarin et le mariage du duc d'Orléans son frère, lorsqu'elle entra dans la maison de la nouvelle Madame, Henriette d'Angleterre. Celle qu'il aimait en 1659 était Marie Mancini, nièce du cardinal, qui avait le bonheur de plaire avec un visage fort laid, et dont on signale ici une des imperfections. Mme de Motteville le dit d'ailleurs positivement : « Le peu de beauté

de cette nièce fut célébré par un couplet que firent ces jeunes débauchés, qui eut grande vogue et qui n'était pas à sa gloire. » Lorsque cette chanson parut imprimée, six ans plus tard, dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, l'imprimeur, qui n'en savait peut-être pas plus, mit en renvoi, au passage concernant la maîtresse du roi, le nom de celle qui l'était alors, et cet anachronisme est devenu le fondement de plusieurs belles phrases que les historiens ont copiées l'un de l'autre. On ne saurait croire, pour le dire en passant, combien de sottises se sont accréditées ainsi, sur la foi de ces notes jetées au bas des pages par un éditeur ignorant, et où beaucoup de savans critiques se fournissent d'érudition. Les autres couplets d'ailleurs attaquaient le frère du roi, sa mère, le cardinal Mazarin, M[lle] de Montpensier, les filles d'honneur de la reine et quelques personnages moins connus, le tout avec des paroles d'une révoltante obscénité, que rendait plus coupable le retour du pieux *alleluia*. Quoiqu'on fût encore loin d'avoir le texte de cette pièce, il y avait eu cependant assez de scandale pour mériter châtiment, et le comte de Bussy fut exilé en Bourgogne. Il eut bientôt permission d'en revenir, car la paix était signée, le prince de Condé venait de rentrer en France, le mariage du roi allait se faire, et il n'y avait pas moyen qu'on laissât durer une disgrace. Il reparut donc à la cour (1660), où il assista au mariage du roi, puis à la mort du cardinal Mazarin (1661), après laquelle Louis XIV résolut de gouverner lui-même son royaume. Le comte se mit alors à suivre le jeune roi avec une imperturbable assiduité, et il n'y gagna rien. Ainsi que le maréchal de Turenne, Louis XIV se sentait peu de goût pour l'intrépide railleur qui se faisait courtisan. On donna des pensions, et il n'en eut pas; on fit des chevaliers de l'Ordre (1662), et il ne le fut pas; on arrangea des fêtes brillantes, et on ne l'y fit pas figurer; il y eut des gouvernemens à distribuer, et d'autres en furent pourvus; on créa des ducs (1663), sans se rappeler qu'il n'y avait pas en France, selon lui, de plus ancienne maison que la sienne; enfin, tout lui demeurant fermé, honneurs, places, dignités, profits, sa haute naissance, ses trente ans de services militaires, ses six années de sollicitations à la cour, aboutirent à le faire (1665) l'un des quarante de l'Académie française.

Dès ce temps-là, les gens de lettres qui formaient cette compagnie, avec le privilége, alors énorme, de se recruter par l'élection, ne se montraient pas extrêmement jaloux de choisir leurs collègues parmi leurs pareils. Ils se tenaient au contraire fort honorés lorsqu'un

homme ayant déjà les avantages du rang, de la fortune et des emplois, s'avisait de venir marauder encore sur la faible part de distinction réservée aux travaux de l'intelligence, et ne dédaignait pas d'ajouter à ses titres celui de bel-esprit. Il faut dire que rien de pareil ne s'était vu durant le ministère du puissant fondateur de l'Académie. L'abus commença sous le protectorat et par le fait du chancelier Séguier, qui, non content d'y avoir occupé une place, non satisfait de pouvoir s'en dire le protecteur après le cardinal de Richelieu, eut encore l'insolente fantaisie d'y faire recevoir son petit-fils, Armand du Cambout, marquis de Coaslin, à l'âge de dix-sept ans. En 1664, on y comptait un cardinal, deux ducs et pairs, un archevêque, deux évêques, un président à mortier, et bon nombre de conseillers d'état. Un de ceux-ci du moins, Claude Bazin, seigneur de Bezons, ne pouvait passer pour n'avoir jamais écrit; il avait traduit de l'allemand les articles d'un traité de paix. A la fin de cette année, un académicien vint à mourir, et c'était un écrivain dont la réputation surpassait toutes celles qui faisaient bruit alors, un auteur dont le nom a survécu même à ses ouvrages : Nicolas Perrot d'Ablancourt. En cherchant bien, nous trouverions probablement quelque pauvre diable d'historien, de poète, de moraliste, qui avait usé péniblement sa vie pour arriver à cet honneur, qui croyait son tour venu de l'obtenir, et que la mort aura surpris avant qu'il se fût présenté une autre vacance. Voici comment on disposa de celle-ci : « Au commencement de mars 1665, dit le comte de Bussy (et il faut remarquer que c'est peut-être la seule date dont il n'ait pas gardé exactement la mémoire), le chancelier Séguier, le duc de Saint-Aignan et mes autres amis de l'Académie française me convièrent de prendre la place du célèbre Perrot d'Ablancourt qui venait de mourir; j'y consentis. » L'affaire ainsi arrangée, les formalités de présentation au protecteur, d'approbation, d'élection définitive, furent bientôt remplies, et, au mois de janvier 1665, le nouvel élu vint faire son compliment à la compagnie. C'était là toujours que triomphaient les gens de condition. L'allure libre et familière de leurs paroles, la façon dégagée de leur débit, leur ton leste, leur maintien aisé, émerveillaient chaque fois les gens du métier, habitués à construire péniblement la période et à la déclamer avec emphase. Le comte ne resta pas en cette occasion au-dessous de ceux qu'on y avait vus les plus heureux : « Si j'étais, dit-il, à la tête de la cavalerie, et que je fusse obligé de lui parler pour la mener au combat, la croyance où je serais qu'elle aurait quelque respect pour moi, et

que, de tous ceux qui m'écouteraient, il n'y en aurait guère de plus habile, me le ferait faire sans être fort embarrassé; mais, ayant à parler devant la plus célèbre assemblée de l'Europe et la plus éclairée, je vous avoue, messieurs, que je me trouve un peu étonné. » On peut juger combien cette manière d'introduction vive, galante et véritablement cavalière, dut causer d'admiration, non pas à George de Scudéry, qui était bien capable d'en faire autant, mais à MM. Ballesdens, Leclerc, Giry, Cotin, Cassagnes et Furetière. Il nous fâche seulement de ne pas apprendre que Pierre Corneille se soit penché vers Eudes de Mézeray, pour lui dire : « Monsieur le comte se moque de nous, mais nous l'avons bien mérité. » Du reste, dans sa courte harangue, où il y avait des louanges pour le chancelier et pour le roi, pas un mot n'était dit par le récipiendaire à l'éloge du défunt, qui n'était en effet qu'un homme de talent. Le comte de Bussy, en racontant dans ses mémoires le détail de sa réception, a grand soin d'ajouter : « Il y avait toujours quelques personnes de naissance dans ce corps-là; il y en aura encore bien davantage à l'avenir. » — « Il faudra pourtant, dit-il ailleurs, y laisser toujours un nombre de gens de lettres, quand ce ne serait que pour achever le dictionnaire, et pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là. »

Cependant il paya cher cette petite satisfaction de vanité. Il y a eu dans tous les temps, au fond des provinces, des gens démesurément curieux, qui s'obstinent à demander ce qu'a fait un académicien nouvellement élu. On savait que le comte écrivait ses lettres d'un bon style, net, clair, mordant, disant bien ce qu'il voulait dire. On avait pu apprendre encore que, lorsqu'il se mêlait d'ajouter un peu de travail à ses heureuses dispositions, il pouvait, comme beaucoup de gens d'esprit, faire des vers détestables. Il courait déjà dans les ruelles un recueil de *Maximes d'amour*, en forme de décisions poétiques ou d'oracles rimés sur les éternelles questions de la controverse galante, qu'il avait lu tout récemment devant le frère du roi, assisté de deux dames dont l'une était la marquise, depuis duchesse de Montausier. Et à ce propos il n'est pas possible de douter que Molière ait pensé à lui dans la vigoureuse apostrophe d'Alceste contre « les honnêtes gens de cour qui se font de misérables auteurs, » tant il y a de fâcheuse parenté entre les *Maximes d'amour*, et le sonnet d'Oronte : ajoutons que *le Misanthrope* fut représenté l'année suivante. Mais il y avait encore une autre œuvre de lui plus mystérieusement répandue. En 1660, il avait composé, pour divertir

sa maîtresse, femme de l'honnête marquis de Montglat, qui nous a laissé des mémoires, un roman satirique sur les aventures assez connues alors de deux dames de la cour, et il y avait inséré, pour plus de vraisemblance, des passages entiers traduits de Pétrone. En 1662, il l'avait lu lui-même, et de son propre aveu, à quatre autres personnes. Celles qui étaient du monde s'en étaient fort réjouies et en avaient gardé le secret; mais son manuscrit était resté vingt-quatre heures dans un couvent, et il en sortit copié. Une fois double, on pense bien qu'il s'était multiplié, et, quand on en fut à s'enquérir de ce qu'avait écrit le nouveau collègue de Chapelain et de Le Vayer, son ouvrage clandestin devint public, au point de tomber bientôt jusqu'aux mains des libraires. Or, telle était l'affection du comte pour tout ce qui était sorti de sa plume, pour tout ce qui avait servi de matière à son humeur badine, qu'à son récit médisant il avait joint encore, afin de ne rien perdre, non-seulement le portrait rancunier qu'il avait fait autrefois de sa cousine, mais encore les couplets injurieux, produit commun de la débauche de Roissy. Maintenant aurait tout cela qui voudrait; les presses de Liége allaient en fournir la France, et c'est à ce sujet que Mme de Sévigné s'écrie avec un vrai déchirement de cœur : « Être dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui! »

Ce fracas pourtant ne faisait que de naître, et il ne semble pas qu'on eût encore vu des exemplaires imprimés de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, quand le roi fut averti de l'existence de ce libelle, où trop de familles étaient intéressées. On dit, et cela est fort possible, que le premier qui s'en plaignit fut le prince de Condé, dont la duchesse de Châtillon, l'une des deux héroïnes du roman, avait été si constamment l'infidèle maîtresse. Le comte crut se tirer d'affaire en réduisant tout son crime à la vétille d'une indiscrétion sur des faits de galanterie, et il fit remettre au roi son manuscrit, qui ne contenait que les amours des deux dames; mais une main officieuse avait livré les supplémens. Quoique l'auteur déclarât « se soumettre aux plus rudes châtimens s'il se trouvait qu'il eût dit ou fait la moindre chose contre le respect dû au roi, aux deux reines, à monsieur ou à madame, ni à pas un de la famille royale, » il est certain que les couplets de Roissy offensaient au moins la reine-mère et le frère du roi, la première surtout avec une grossièreté que n'avaient pas égalée les chansonniers du Pont-Neuf au temps de la Fronde.

Aussi le roi s'en tint-il à cet outrage, sans toutefois faire connaître, autrement que d'une manière vague, la cause de son ressentiment; et le comte de Bussy fut conduit à la Bastille, trois mois après sa réception à l'Académie, « sous l'accusation, c'est lui qui le dit, d'avoir écrit contre le roi et la reine sa mère. » Il y demeura treize mois, et ne fut quasi pas un jour sans essayer quelque démarche pour en sortir. Il y employa sa femme (car les maris retrouvent leurs femmes dans ces momens-là), son ami le duc de Saint-Aignan, deux pères jésuites, et la charitable Mme de Motteville; il y écrivit, en vers, en prose, des requêtes affectant la gaieté ou exagérant la douleur. Au bout de huit mois, on lui demanda la démission de sa charge achetée, pour la faire passer au duc de Coaslin, son confrère de l'Académie; en moins de temps, sa maîtresse lui fut infidèle. A la fin il tomba malade, et sa prison s'ouvrit (16 mai 1666) pour qu'il pût aller se faire traiter chez un chirurgien, d'où, bien que guéri, il eut permission (10 août) de retourner chez lui en Bourgogne, avec ordre d'y rester.

Le comte de Bussy avait alors quarante-huit ans, et il en avait encore vingt-sept à compter avant d'atteindre le terme d'une vie qui, pour la vigueur du corps comme pour la vivacité de l'esprit, paraît n'avoir été qu'une longue jeunesse. Vingt-sept ans de repos, d'inutilité, de délaissement! L'orgueil, qui peut enfin servir à quelque chose, le sauva du désespoir. Fortement retranché dans le contentement de soi-même, au lieu de s'en faire un état contemplatif et paresseux, il le convertit en une passion active, dont le mobile était la crainte d'être oublié. Sa disgrace lui devint en quelque sorte un théâtre d'où il pouvait impunément proclamer son mérite. Il s'était réconcilié avec son aimable cousine, qui lui avait pardonné, comme les femmes pardonnent, en se réservant à perpétuité le reproche. Il lui écrivit, il écrivit à ses amis, dont le nombre et la qualité n'étaient pas médiocres; il ne permit à personne de le traiter en homme qui n'était plus de ce monde, en provincial enterré dans son château, en courtisan perdu sans retour. Surtout il écrivit au roi, trop souvent peut-être, puisque toutes ses poursuites furent inutiles et qu'on en a fait honte à sa mémoire. Cependant il faut juger les actions des hommes, au moins quand elles ne regardent pas le prochain, selon les sentimens qui les y portent et l'idée qu'ils s'en font eux-mêmes. Le comte de Bussy ne croyait pas qu'aucune flatterie, aucune prière, aucune soumission, pût déshonorer un gentilhomme, lorsque la royauté en était l'objet. Suivant les habitudes de croire et d'agir où il avait été nourri, les rapports de courtisan à roi étaient hors des

règles ordinaires, et les formules qu'on y employait, monnaie de convention à l'usage de ce seul commerce, pouvaient être prodiguées, comme l'encens aux dieux, comme les sermens aux femmes, à même fin et sans plus de vergogne. Aussi fallait-il voir comme, de la plus humble position aux pieds de cette majesté, il se relevait fièrement pour narguer ou traiter de pair tout ce qui n'était pas elle. Il pouvait donc y avoir de la faiblesse, de la puérilité, dans ses supplications obstinées, ou plutôt dans les persécutions de sa flatterie; mais c'est abuser du langage que d'y trouver de la bassesse, et les occasions d'appliquer ce mot où il convient ne sont pas, Dieu merci, assez rares pour qu'il soit permis d'en oublier le sens. Bayle, sur ce fait-là, est bien meilleur philosophe que d'Alembert, qui épuise contre le comte de Bussy tout le vocabulaire de l'injure. « Ceux qui le censurent, dit le premier, ont-ils goûté de la vie de cour? Savent-ils les habitudes et les maladies qu'on y contracte? S'ils le savaient, ils seraient peut-être plus indulgens à son égard. » On peut toutefois faire bon marché, sous le rapport du mérite littéraire, des nombreuses lettres qu'il adressa au roi; mais celles qu'il écrivait à sa cousine et à ses amis justifient fort bien l'estime qu'elles ont eue dans un temps et dans un monde où l'on ne manquait, ce nous semble, ni de bon sens, ni de bon goût, ni de bon style. Dans le siècle suivant, une femme célèbre, la marquise du Deffand, les a fort heureusement appréciées, alors qu'elles étaient tombées en discrédit, et lorsque la distance des faits leur ôtait déjà leur principal intérêt. Elle en admirait surtout ce qu'elle appelait « le délibéré, » et elle faisait honneur à Horace Walpole de la ressemblance qu'elle trouvait entre sa manière d'écrire et celle du comte. « Il avait beaucoup d'esprit, disait-elle, très cultivé, le goût très juste, beaucoup de discernement sur les hommes et sur les ouvrages, raisonnait très conséquemment; le style excellent, sans recherche, sans tortillage, sans prétention; jamais de phrases, jamais de longueurs, rendant toutes ses pensées avec une vérité infinie; tous ses portraits sont très ressemblans et bien frappés. » C'est à peu près là ce que nous pourrions en dire nous-même, avec moins de grace. Sans doute, par-dessus tout cela, domine la vanité; « mais je la lui pardonne, dit encore Mme du Deffand, en faveur de cette vérité que j'aime tant et à qui la modestie donne quelques petites entorses. » Parfois d'ailleurs, au milieu des recherches bizarres de son amour-propre pour inventer quelque moyen nouveau de se plaindre et de se glorifier, sa raison a de nobles instincts qui lui révèlent la véritable grandeur. « Je me con-

sole encore de mon infortune, écrit-il un jour, en pensant que, quand même je serais maréchal de France et duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi. » Outre sa correspondance, il avait encore, dans sa retraite, d'autres occupations. D'abord il s'amusait à embellir ses deux maisons, Bussy et Chaseu, où il rassemblait les portraits de ses amis et de ses amies, avec des inscriptions de sa façon, et force devises moqueuses contre son ancienne maîtresse. Puis il se mit à composer l'histoire généalogique de sa famille, et sa plus grande peine fut, à ce qu'il paraît, d'en élaguer les rejetons illégitimes. Ensuite il écrivit ses mémoires, avec la préoccupation personnelle de quiconque entreprend pareille besogne, mais aussi avec une rare exactitude pour les évènemens et pour les dates, ce qui leur a valu sans doute de n'être pas admis dans les collections modernes. Il entreprit encore de raconter l'histoire de Louis XIV, noble tâche dont il se croyait le seul digne, et dont il eut le tort de trop annoncer les merveilles, puisque son travail se trouva être seulement un élégant, mais fade et sec abrégé chronologique. Enfin, sous le prétexte d'un « discours philosophique adressé à ses enfans, pour leur montrer quel profit on peut tirer de l'adversité, » il imagina une dernière variation sur le thème éternel de sa disgrace, en se plaçant, le dernier, mais non le moindre, dans une liste « d'illustres malheureux, » fort surpris sans doute de se trouver ensemble et avec lui, savoir : Job, Tobie, Daniel, David, Boëce, Bélisaire, saint Louis, Marigny, le roi Jean, La Rivière, Gié, Comines, François Ier, Samblançay, Bellegarde, Bassompierre, La Châtre, et Roger de Rabutin, comte de Bussy.

Dix-sept ans se passèrent ainsi, pendant lesquels il obtint seulement, à trois différentes reprises (1673, 1676 et 1680), la permission de faire un court séjour dans Paris pour ses affaires, l'approche de la cour lui demeurant toujours interdite. Mais enfin il avait pu prendre son parti de cette longue et sévère punition qui émanait de la puissance souveraine. Il lui en arriva une autre dans laquelle il semblait y avoir quelque chose de providentiel. La honte, le scandale, la dérision, tout ce qu'il était allé méchamment porter dans la maison d'autrui, pénétra dans la sienne par ce côté faible que garde la vertu des femmes. Des trois filles qu'il avait eues de son premier mariage, deux s'étaient faites religieuses; la troisième, élevée près de lui, était devenue son affection la plus vive et son espérance la plus chère. Il l'avait formée avec amour à la ressemblance de son esprit, et comme

le disait, pour lui faire plaisir, une dame de ses amies : « Il l'avait faite deux fois. » Tout le monde pourtant ne prit pas ainsi ce tendre attachement, et il y eut des gens qui le crurent coupable. Nous autres hommes, quand nous sommes amenés par les circonstances à de pareils soupçons, nous hésitons long-temps avant de les produire, et nous y employons tout ce qu'il y a d'atténuant dans les formes dubitatives. Les femmes, qui s'y connaissent peut-être mieux, n'y font pas tant de façons. Suivant Mme du Deffand, qui le tenait de sa grand' mère, le comte vivait plus que familièrement avec sa fille, et elle le dit d'une manière beaucoup moins modeste. Quoi qu'il en soit, Louise-Françoise demeurait chez son père, maîtresse de sa maison en l'absence de la seconde femme, qui avait des procès à Paris; elle en faisait les honneurs, et elle était de moitié dans ses correspondances. Il l'avait ainsi gardée jusqu'à l'âge de trente ans sans lui trouver de mari, et lorsqu'enfin il se résolut à en prendre un pour elle, il le choisit avec tant de bonne chance (1675), qu'au bout de sept mois elle était veuve, et « heureuse veuve, » écrivait-elle. Comme son mari, Gilbert de Langheac, marquis de Colligny, l'avait laissée enceinte, elle eut la fortune du défunt, qui était considérable, et continua plus librement sa vie de dame du château paternel. Malheureusement, après trois ans d'un veuvage si gaiement accepté, soit qu'elle eût envie de se révolter contre ce qu'il y avait d'égoïste et d'impérieux dans l'affection de son père, soit qu'elle ne voulût pas vieillir tout-à-fait sans essayer d'une grande passion, elle se laissa engager, et fort vite, avec un de ses voisins, jusqu'à lui promettre mariage (1679). La condition de celui que cette aventure regardait est restée, même après un débat public, quelque chose d'assez mystérieux. Il se disait gentilhomme, et le paraissait au moins par ses alliances; il racontait qu'il s'était beaucoup battu depuis que le comte avait quitté les armées, et il laissait entendre à sa fille qu'il avait beaucoup aimé. Tant fut raconté et laissé entendre, que, comme nous l'avons dit, il eut de la marquise une bonne promesse de mariage, « signée du plus beau et du plus pur de son sang. » Le père avait commencé, à ce qu'il paraît, par trouver son voisin homme de bon commerce et d'aimable entretien; mais de quelle horreur ne fut-il pas frappé lorsqu'il apprit que l'hôte et le commensal de sa maison, celui avec lequel il avait échangé des complimens, le prétendant à la main de sa fille, n'était rien de plus que l'arrière-petit-fils d'un vigneron, le petit-fils d'un archer de la prévôté, autrefois laquais, enfin, car son indignation se résume par ce mot, « un

paysan, » qu'il fallait appeler François Rivière, et non, comme il se disait, Henri-François de la Rivière! Cependant, paysan ou gentilhomme, ce mari convenait à la veuve du marquis de Colligny, qui, pour ne pas le perdre et pour n'avoir pas perdu aussi les arrhes du contrat, s'en alla tout doucement dans une terre de Champagne qu'elle venait d'acheter, et là, le 19 juin 1681, épousa secrètement celui qu'elle aimait. Le comte en fut bientôt instruit, courut chercher sa fille, l'enferma dans un couvent, et obtint d'elle, par menaces, que, quoi qu'il fût advenu avant ou après le sacrement, elle se tiendrait pour non mariée. Ainsi fit-elle, non sans quelque retour de tendresse pour son amant de basse naissance, et, s'étant affermie dans son devoir, elle redevint digne du sang des Rabutin, aimant mieux avoir failli au hasard que de se mésallier sciemment. Il restait seulement, de ce commencement d'affaire, un résultat contre lequel le repentir ne pouvait rien. Paris, qui cache tout, parut un lieu propre à en étouffer le mystère, et la marquise s'y rendit avec son père, sous de faux noms (février 1682), pour se délivrer de l'enfant qu'elle portait. Mais le mari, qui s'était jusqu'alors assez vilainement mis à l'abri, les y suivit, et, sous la protection de la justice, réclama hautement sa femme et son fils nouveau-né. Alors il y eut un procès, le plus ignominieux qui se pût voir, où chacune des deux parties, pour avoir le droit de son côté, faisait à l'envi le meilleur marché de son honneur. Après deux années d'incidens et quinze journées de plaidoiries, il fut jugé (13 juin 1684) que la fille du comte était bien mariée et mère légitime. Puis son mari consentit à ne jamais se prévaloir de cet arrêt, moyennant qu'on lui abandonnât l'usufruit de la terre où le mariage avait eu lieu. Le comte rentra donc en possession de sa fille; mais le procès, et toutes les révélations honteuses dont il était plein, vengèrent plus qu'il ne fallait ceux qui avaient à se plaindre de lui, et l'*Histoire amoureuse des Gaules* fut cruellement punie par le *Journal des audiences*.

Au milieu de tout ce bruit, on ne voit pas que le comte de Bussy ait porté la tête d'une ligne moins haut. Ce fut au contraire dans le plus grand éclat de la procédure qu'il recouvra enfin le droit de paraître à la cour, et ceci est un trait des mœurs d'autrefois qu'il importe de remarquer. Il n'était pas convenable qu'un homme de qualité, plaidant pour un intérêt de famille, entraînant dans sa cause, comme cela se fit par une intervention formelle, tout ce qu'il avait de parens et d'alliés, se montrât en justice encore frappé de la réprobation royale, et il fallait d'abord, pour lui rendre dans le débat

l'usage de toutes ses forces, qu'il fût rétabli courtisan. Il obtint donc la permission de se présenter devant le roi (12 avril 1682,) au moment même où le procès s'engageait devant le parlement. Ce fut là, comme les dates seules l'indiquent, toute la cause, et ce fut aussi tout l'effet de cette réconciliation imparfaite. Cependant l'Académie française, qui ne voyait pas si loin, crut son noble confrère tout-à-fait rentré dans les bonnes graces du roi, et s'empressa de le féliciter par une députation de deux de ses membres, Charpentier et Quinault. Le comte alla l'en remercier, et le commencement de sa harangue montre assez qu'il ne s'était fait en lui, après dix-sept années, aucun changement. « Quoique je sache bien, lui dit-il, que le compliment dont vous m'avez honoré est une suite de la grace que j'ai reçue du roi, je ne laisse pas de vous en être extrêmement obligé, parce que je sais que vous ne feriez pas cet honneur à tous ceux de votre corps qui sortiraient de disgrace. » Cependant, quelque triomphe qu'il eût prétendu tirer lui-même de son rétablissement, il ne tarda pas à sentir que cela était encore fort loin de la faveur. « Le roi, dit-il, évitait de le regarder, et quand, après deux mois de cette expérience, il se hasarda jusqu'à parler, il ne reçut qu'une froide réponse. » Il retourna donc dans ses terres, et n'en revint l'année suivante (1683) que pour suivre son procès. Ce procès perdu (1684), il voulut au moins ne pas perdre la gageure où il semblait avoir mis au jeu son honneur, et qui était de ne pas mourir disgracié. Il avait d'ailleurs, ce qui était le plus nécessaire pour la soutenir, une singulière confiance dans la durée promise à sa vie; il se vantait aussi hardiment d'avoir long-temps à vivre que d'être né homme d'esprit et de condition. Après cinq ans d'exil volontaire ajoutés aux dix-sept années de son exil contraint, on le revit à la cour (1688), où il obtint une abbaye pour son second fils, depuis évêque de Luçon et aussi académicien. D'autres graces pour son fils aîné et pour celui-ci constatèrent encore ce retour de la fortune, qui semblait vouloir sauter une génération. La guerre déclarée en 1689 contre toute l'Europe lui donna bientôt l'occasion de venir offrir au roi (1690) son service de soldat septuagénaire. Cette fois, il s'était ménagé un bon accueil par l'entremise de Mme de Maintenon, et ce n'est pas une des moindres bizarreries de sa destinée que d'avoir vu Françoise d'Aubigné apaiser un ressentiment qui datait d'une injure faite à Marie Mancini. Le roi refusa son épée, mais lui promit d'employer un jour sa plume, et ce vieillard, à qui on disait d'attendre, s'en retourna fort content. Enfin, dans un dernier voyage qu'il fit à

Fontainebleau (1691), le roi lui accorda gracieusement une pension de quatre mille livres, dont il se déclara « redevable à Dieu, au père de la Chaise et à Mme de Maintenon. » Dix-huit mois après, il mourut dans sa maison, le 9 avril 1693, âgé de soixante-quinze ans, et laissant dans le meilleur ordre tout ce qui pouvait servir à lui procurer cette autre vie terrestre qu'on appelle la gloire : sa Généalogie complète; ses Mémoires achevés jusqu'à sa sortie de la Bastille, et continués par les lettres qu'il avait écrites ou reçues; ses OEuvres littéraires (vers, traductions, imitations, portraits), transcrites dans les diverses parties de sa correspondance; son Histoire de Louis-le-Grand, conduite, on peut le dire, jusqu'à la veille du jour où la mort l'empêcha d'écrire; son Discours à ses enfans terminé par son entier rétablissement dans les bonnes graces du roi; mais surtout ses Lettres à sa cousine de Sévigné, et celles qu'il avait d'elle, soigneusement copiées de sa main sur un registre à part, comme s'il eût prévu que ce serait là son meilleur titre au souvenir de la postérité. Et, dans le fait, les deux parens ont survécu tour à tour l'un par l'autre. Ce fut, sans aucun doute, le comte de Bussy qui mit dans le public et qui nous a conservé Mme de Sévigné. Ses Mémoires, imprimés en 1696, l'année même où la marquise cessa de vivre, contenaient quelques lettres de cette dame; sa correspondance, publiée l'année suivante, révélait toute la suite de cet ingénieux commerce, et, pendant vingt-neuf ans, ce recueil servit seul à témoigner que la France avait un grand écrivain de plus. Ce ne fut qu'en 1726 que parut une partie des lettres écrites par Mme de Sévigné à sa fille. D'année en année, ce fonds précieux s'est accru, et c'est par la place fort étroite qu'il y occupe que le comte de Bussy-Rabutin a sauvé son nom de l'oubli. Nous ne prétendons certainement pas mettre en pareil rang la femme la plus aimable, selon nous, qui jamais se soit fait connaître au monde, et celui qui ne fut pas même le plus aimable des hommes; mais nous regretterions fort que trop d'obscurité eût couvert la figure du comte, et nous avons grand plaisir à la voir, comme éclairée de la douce lumière que jette sa cousine, avec son regard hautain, sa morgue railleuse, son naïf orgueil, réunissant la double vanité de l'homme de lettres et du grand seigneur, dont chaque moitié suffit pour faire un pédant et un sot, dont l'ensemble forme, à coup sûr, un caractère original et piquant.

A. BAZIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1842.

La douleur et l'émotion nous ôtent tout courage, et c'est avec une profonde répugnance que nous remplissons aujourd'hui notre tâche accoutumée. Au moment de prendre la plume, une affreuse nouvelle arrive jusqu'à nous. Depuis quelques heures, un jeune prince, l'espoir de la nation, l'orgueil de sa famille, n'est plus. Un malheur des plus cruels et des plus inattendus l'a ravi à la France, lorsque, plein de force, d'activité, d'ardeur patriotique, de nobles pensées, il se préparait à la royauté comme il appartenait à l'héritier de la monarchie de juillet, lorsque nos enfans étaient assurés de jouir sous son règne des fruits de cette éducation forte, virile, nationale, que le roi fait donner à tous les princes de sa maison.

Attente trompeuse! Cette jeunesse dont il avait partagé dans l'école et dans les camps les travaux et les récompenses, les périls et les palmes, cette jeunesse si fière de la pensée qu'elle pourrait un jour saluer roi des Français ce camarade si distingué, si aimable et si bon, cette jeunesse se réunira demain autour d'un cercueil; il ne lui faut plus songer aux acclamations d'un joyeux avénement : c'est au chant funèbre qu'elle assistera, plongée dans un morne et douloureux silence.

Qui oserait retracer la douleur de la noble famille que le malheur a si cruellement frappée? Les grandes infortunes commandent le silence : elles ne veulent pas être profanées par de vaines paroles. Les larmes d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'une sœur chéries, sont chose sacrée.

Si au milieu de la tristesse générale on avait le courage de porter la pensée sur la question dynastique, on trouverait toutes les garanties et les sûretés que la politique la plus prévoyante peut désirer. La Providence, en visitant

la pieuse famille que la nation a placée sur le trône, n'a pas voulu rendre incertaines les destinées du pays et l'exposer à de nouvelles et terribles vicissitudes. Quelque douloureux que soit l'accident qui vient de nous frapper, la perpétuité de la maison d'Orléans, de la race élue par le pays, n'est pas moins assurée, et nous espérons que les jeunes princes pourront, pendant longues années, se former, eux aussi, à l'art de gouverner sous l'œil et la direction de l'auguste fondateur de la dynastie de juillet.

Puisse le malheur de ce jour avertir tous les amis de la monarchie et de nos institutions qu'il importe de se serrer de plus en plus autour du trône, en oubliant ces déplorables dissentimens qui divisent le parti constitutionnel! Puisse aussi le gouvernement comprendre qu'il est indispensable de résoudre à l'avance, par une loi, des questions d'organisation monarchique qu'on ne livrerait pas sans quelque danger aux chances des événemens imprévus et à la violence des partis! Malgré nos espérances, il est une hypothèse sur laquelle, quelque pénible qu'elle puisse être, les hommes d'état doivent fixer toute leur attention.

Au surplus, nous venons d'apprendre que le gouvernement n'hésite point sur les mesures que commandent les circonstances. Lorsqu'un affreux malheur vient de faire un si grand vide autour du trône, les pouvoirs de l'état doivent s'en rapprocher à la hâte pour que le roi, la famille royale, la dynastie de juillet, trouvent dans le concours empressé, dans le profond dévouement des deux chambres consolation et appui. Les chambres sont convoquées pour le 26 juillet; une convocation plus rapprochée n'aurait pas laissé aux pairs et aux députés absens le temps d'arriver. Les deux assemblées, on peut l'annoncer sans crainte de se tromper, seront nombreuses : pairs et députés, ils s'empresseront tous de venir protester solennellement de leur adhésion à la dynastie; ils viendront en quelque sorte sceller de nouveau l'alliance de la nation avec la maison d'Orléans. C'est par le loyal concours de tous les représentans du pays que la dynastie de juillet a contenu l'étranger, vaincu l'anarchie, et doué la France de tant de belles et nobles institutions; unis au monarque dans les jours de lutte et de succès, les grands pouvoirs de l'état ne se rallieront pas moins autour du trône dans les jours de deuil et de malheur. C'est ainsi qu'ils seront l'expression sincère des sentimens du pays, car la France est consternée de la perte qu'elle vient de faire.

La courte session qui va s'ouvrir ne peut être une session politique. Indépendamment de toute autre considération, les convenances ne permettent pas d'attirer dans ce moment l'attention de la couronne sur tout ce qui n'est pas indispensable et urgent. La loi de la régence est la seule grande mesure qu'on ne doit pas différer. Le gouvernement présentera immédiatement un projet de loi, mais ce ne sera pas une loi organique; ce sera une loi spéciale, n'ayant d'autre objet que de pourvoir au cas particulier.

Nous ne voulons pas discuter ici, par voie de conjecture, le projet que le ministère portera aux chambres; disons seulement que, s'il ne s'agit que de

régler le cas particulier, rien n'est plus facile ni plus simple. Les principes de notre ancien droit public se concilient parfaitement avec les exigences du gouvernement représentatif.

Cette circonstance, la nécessité où l'on se trouve d'appeler sans retard les chambres à s'occuper de travaux sérieux, donnent aux élections qui viennent de s'accomplir une importance imprévue et toute nouvelle. On peut se demander avec une sorte d'inquiétude, que sera donc la chambre que les colléges électoraux viennent de nous envoyer?

Disons-le sans détour : les prévisions générales, ces prévisions dont les hommes de la gauche eux-mêmes ne pouvaient se défendre, ne se sont pas réalisées. Cette fois encore, le fait a déjoué les calculs qui paraissaient les mieux fondés. La majorité, que le gouvernement espérait de voir s'augmenter de soixante voix au plus, de vingt voix au moins, reste à peu près ce qu'elle était. La chambre nous revient coupée dans des proportions analogues à celles qui divisaient l'ancienne chambre. Les conservateurs s'y trouveront en majorité; mais les oppositions réunies formeront une phalange formidable, et toute défection momentanée d'une fraction de conservateurs peut enfanter une crise. L'administration se trouve ainsi à la merci d'une bouderie, d'un mécontentement, d'une intrigue; et comme il y aura dans la chambre cent députés qui auront la prétention, plus ou moins fondée, d'être ministres ou de faire des ministres d'abord pour le devenir eux-mêmes ensuite, on peut craindre de voir recommencer une législature toute de luttes ministérielles, de querelles de portefeuilles et de places, jusqu'à ce que le pays blessé, fatigué, comprenne que c'est là aussi un véritable abaissement continu, et qu'il est temps de réagir par les élections contre cette politique personnelle et subalterne; car il est à peu près impossible de gouverner, de faire les affaires de la France, de lui donner les lois, les institutions, les perfectionnemens qui lui manquent, avec une chambre ainsi fractionnée, tiraillée, où se trouvent cinquante petits groupes et pas une seule masse à la fois intelligente et compacte. C'est cette masse que nous désirions, non dans l'intérêt de quelques hommes, mais dans l'intérêt du pays, pour qu'on pût enfin gouverner, administrer et développer tous les germes de grandeur matérielle et morale que la France renferme dans son sein. Peu nous importait que le pays prît ses élus au centre gauche ou au centre droit; ce que nous désirions, c'étaient des conservateurs éclairés et fermes, des amis à la fois résolus et modérés de la monarchie constitutionnelle, des hommes comprenant tous les besoins du pays et disposés à les tous satisfaire dans de justes proportions. Ces hommes, on les trouve également au centre droit et au centre gauche; ce sont au fond les mêmes opinions, les mêmes doctrines; ils ont combattu sous le même drapeau, rendu à la France les mêmes services. Ce qui les divise, ce ne sont pas des questions de principes; ils veulent tous la monarchie, la dynastie, la charte, et le développement successif et mesuré de tous les élémens de la grandeur et de la prospérité nationale. L'histoire sera sévère un jour à l'endroit de ces divi-

sions, non d'opinions, mais de personnes, de ces divisions qui, paralysant les forces du parti constitutionnel et conservateur, le frappent d'impuissance au profit des adversaires de la monarchie et de la révolution de juillet.

Quoi qu'il en soit, nous aimons encore à espérer que la chambre, telle qu'elle est, s'efforcera d'offrir à une administration éclairée un appui permanent et solide. La grandeur du mal lui fera peut-être sentir la nécessité d'un prompt remède; au lieu d'assister à des tournois de tribune, elle voudra sans doute prendre sa part dans le gouvernement du pays. Les élus de 1842 voudraient-ils se représenter aux élections futures comme ayant fait partie d'une chambre impuissante et bavarde? Les élections d'hier ont assez prouvé à toutes les opinions qu'on peut perdre la confiance des électeurs, et qu'il ne suffit pas d'avoir été député pour être certain de l'être encore.

Au surplus nos vœux doivent être partagés par tous les hommes sérieux, et en particulier par ceux qui se croiraient appelés, dans des circonstances données, au gouvernement du pays. S'ils s'appliquaient à diviser, à fractionner la chambre, ils la retrouveraient un jour telle qu'ils l'auraient faite, divisée et fractionnée. Ils auraient beau renaître à la vie politique; la chambre, par ses fluctuations et ses caprices, rendrait leur existence incertaine; elle ferait aussi ses fantaisies à leurs dépens; une maîtresse impérieuse et fantasque n'assure à personne des jours filés d'or et de soie. Gouverner avec une chambre ainsi faite est chose absolument impossible. Qu'on s'appelle Soult, Guizot, Molé, Thiers, Dufaure, Lamartine, peu importe. Il n'est donné à personne de bâtir sur le sable. Dans une chambre fractionnée et mobile, qu'on saisisse le pouvoir ou qu'on le perde, on ne peut jouer d'autre rôle que celui de combattant. Toute la question se réduit à savoir de quel côté on combattra, si on s'appellera ministère ou opposition, si on aura été mêlé à l'intrigue qui vient d'aboutir, ou si on se mêlera à celle qui va s'ourdir. Pour échapper à ces tristes nécessités, tout cabinet nouveau ne pourrait avoir qu'une pensée, une espérance, la dissolution; mais c'est là un jeu plein d'aventures et de périls, et on a droit de se demander s'il est permis à des intérêts personnels, à des ambitions politiques, de jouer ainsi avec nos institutions, et de mettre le repos de la France sur un coup de dés.

Nous l'avons dit souvent et nous le répéterons, dussions-nous nous exposer au reproche de niaiserie: les hommes politiques qui prennent soin de l'avenir du pays n'ont qu'une route sûre et digne à suivre; c'est de travailler tous également à corriger dans la chambre les tendances naturelles de notre temps, à y former une majorité gouvernementale. Que cette majorité se nuance d'une couleur ou d'une autre, ce n'est pas le point essentiel pour la monarchie et pour la France. Mais ce travail de cohésion et d'organisation parlementaire est impossible, tant que les hommes influens seront tous séparés les uns des autres, que dis-je? ennemis l'un de l'autre, n'ayant qu'une pensée, qu'un but, l'anéantissement politique de ses adversaires. Que peuvent les hommes subalternes lorsque les chefs leur prêchent la désertion, la discorde?

Pourquoi attendre d'eux des qualités et des sacrifices dont on ne leur donne pas l'exemple?

Sous peu de jours, nous pourrons juger des dispositions, de l'esprit, des tendances de la chambre élective. De nouveaux députés se trouveront sur tous les bancs, et, parmi eux, il est dans toutes les opinions quelques hommes distingués et qu'on doit se féliciter de voir siéger dans la chambre. Si les électeurs n'ont pas fait justice de toutes les prétentions ridicules qui s'étalaient devant eux, ils ont en revanche accordé la palme à quelques hommes dont l'absence aurait été regrettable. Même pour les opinions que nous ne partageons pas, nous aimons à les voir représentées par des hommes sérieux, capables, honorables, et auxquels leur position et leurs antécédens imposent le respect d'eux-mêmes. Peut-être ces nouveaux élémens pourront-ils apporter dans l'assemblée, dans ses tendances, dans ses allures, des modifications qu'on est hors d'état de prévoir.

Ajoutons que la gravité et la solennité des circonstances pourront aussi contribuer à imprimer aux séances de la chambre élective une direction utile à la chose publique. Ce n'est pas autour d'un cercueil que les représentans du pays pourraient se livrer à de misérables querelles; ce n'est pas lorsque la France leur demande de consolider l'œuvre de juillet, qu'ils pourraient perdre de vue ce but élevé et national, pour se rabaisser jusqu'à des intérêts personnels ou de coterie. La France aura les yeux fixés sur les chambres, et les chambres répondront à l'attente du pays.

Si les circonstances n'obligent pas à présenter des projets de loi dès l'ouverture même de la session, la chambre des députés ne trouvera que deux occasions de se dessiner au mois d'août, la vérification des pouvoirs et l'élection du président.

La vérification des pouvoirs nous apprendra si la majorité est pénétrée de l'importance de sa mission et de la nécessité de s'organiser dans l'intérêt du pays. Sous l'influence d'une forte et grande pensée politique, elle ne se livrera pas à de vains débats, à des chicanes n'ayant d'autre but que de manifester ses antipathies pour un homme ou pour une opinion. Si au contraire les petites passions et les petits intérêts la dominent, la vérification des pouvoirs nous offrira une suite de scènes affligeantes, et Dieu veuille qu'on ne doive pas ajouter, scandaleuses. En vérifiant les pouvoirs, une assemblée exerce une sorte de judicature. Ce qu'on attend d'elle est une appréciation à la fois équitable et ferme des cas particuliers qui sont soumis à sa décision souveraine.

La nomination du président est une question plus grave et plus décisive. Les luttes de partis se compliqueront probablement d'ambitions personnelles. Dans le même parti, j'ai presque dit dans la même coterie, il s'élèvera peut-être plus d'un candidat, et ce concours peut devenir pour le cabinet une cause très sérieuse d'embarras. Il ne serait pas difficile de désigner dès ce moment les prétendans divers. Nous aimons mieux leur laisser l'initiative de leur candidature. Espérons que la gravité des circonstances pourra exercer sur les

esprits une influence salutaire, et que des hommes sur l'appui desquels le pouvoir a le droit de compter ne voudront pas lui susciter, dans leur intérêt personnel, des difficultés inextricables. Quant à nous, nos vœux seront pour celui des candidats, quel qu'il soit, dont la nomination servira d'une manière efficace à élargir et à consolider la majorité. Encore une fois, la nuance de la majorité n'est pas d'un intérêt capital à nos yeux : ce qui importe, c'est qu'une majorité large et compacte puisse enfin se constituer, c'est que le gouvernement soit possible, c'est que nous cessions de tourner dans un cercle sans issue, c'est que les pouvoirs de l'état puissent appliquer leur temps et leurs forces aux affaires du pays.

Le malheureux traité du 15 juillet est toujours une cause d'agitation en Syrie, et d'embarras à Constantinople. Le divan persiste, avec la ruse opiniâtre des Ottomans, dans ses projets de domination absolue sur un pays dont la population, par ses croyances et ses habitudes, touche intimement à la civilisation européenne. C'est en l'an de grace 1842, c'est après le combat de Navarin et la création du royaume de Grèce, que la Porte imagine de courber sour le joug de la barbarie turque les peuplades chrétiennes de la Syrie; c'est lorsqu'elle se meurt de vétusté et d'impuissance, qu'elle prétend fouler aux pieds des coutumes qu'avaient respectées les plus redoutables sultans! Sanglante satire du traité du 15 juillet; qu'on le juge par les fruits qu'il porte!

L'Angleterre s'irrite de la logique musulmane. Elle ne veut pas que le divan tire les conséquences des prémisses que lord Palmerston a posées Quant à la France, en unissant ses efforts aux efforts de l'Angleterre pour arracher au sabre turc des peuples chrétiens, qui n'ont jamais invoqué inutilement sa protection, elle n'a pas d'inconséquence à redouter. Étrangère au traité du 15 juillet, elle n'a pas excité l'orgueilleuse cupidité du divan. Il importe à notre honneur national et à l'honneur de la civilisation de ne pas faiblir dans cette négociation. Si le canon de quelques frégates a suffi pour anéantir en Syrie la puissance de Méhémet-Ali, il suffirait au besoin de montrer une amorce pour ramener les Turcs à la raison.

Il sera curieux d'étudier un jour le rôle que joue la Russie dans ces démêlés. Ce n'est plus sur ce fidèle allié que peut compter aujourd'hui l'Angleterre. Le but de la Russie est atteint; elle a brisé l'alliance de l'Angleterre avec la France; elle a presque brouillé les deux pays. C'est là ce qu'elle voulait. Il lui convient maintenant de reprendre en Orient son rôle à part, de susciter et de laisser naître d'autres difficultés.

L'Angleterre n'ignore pas les dispositions et les démarches de la Russie. Elle sait que c'est là son véritable adversaire, son futur et redoutable ennemi en Orient; mais elle n'ose pas dans ce moment montrer toute son humeur, faire éclater toute son indignation : elle dissimule ses griefs, elle accepte avec une touchante bonhomie les explications de la Russie. Dans l'Afghanistan, en Perse, en Chine, à Constantinople, la Russie a toujours été d'une adorable simplicité, d'une bonne foi parfaite; l'enfant qui vient de naître n'est pas plus

candide et plus inoffensif. L'Angleterre le proclame et voudrait bien nous faire croire qu'elle en est sérieusement convaincue. Qu'on dise ensuite que la politique ne se prête pas à la haute comédie!

En attendant, la question du *paupérisme* a pris en Angleterre un degré de gravité extraordinaire. Les fluctuations de l'industrie britannique sont effrayantes. De toutes parts, on demande un remède pour ces maux si cruels. Hélas! où est-il le remède? Lorsque les conséquences d'un système artificiel et de sa nature précaire se développent sur une échelle gigantesque, encore une fois où est le remède? Hommes inconséquens qui secondez et défendez les principes dont le mal dérive, et qui vous irritez ensuite et vous effrayez des résultats de ces principes! Ces légions d'hommes qui se meurent de faim, ces femmes qui disputent aux animaux les débris d'une hideuse nourriture, ces enfans qu'on jette par milliers dans les profondeurs humides et sombres des mines, ces infortunés auxquels on n'accorde pas même de mourir à l'air, au soleil, c'est votre système *prohibitif, protecteur,* qui les a enfantés. Les voilà, ces populations que vous avez stimulées, ces hommes que vous avez fait naître en serre chaude! Voyez votre œuvre, et soyez-en fiers!

Ce n'est pas la première fois qu'une effroyable misère décime les ouvriers anglais; ces crises douloureuses sont en quelque sorte périodiques de l'autre côté de la Manche. L'Angleterre a toujours résisté à ces secousses intérieures, et nous sommes loin de croire qu'elle puisse en être rudement ébranlée cette fois. Il n'est pas moins vrai que le mal a des racines profondes et durables, et que tôt ou tard la question économique se mêlera d'une manière fâcheuse aux questions politiques et aux luttes des partis. Quoi qu'il en soit, ce danger ne paraît pas imminent, et les bruits qu'on a répandus hier à la Bourse ne sont dus probablement qu'aux combinaisons ingénieuses de quelque joueur. Ajoutons cependant que la nouvelle était trop absurde pour pouvoir être accueillie même à la Bourse. Ce n'est pas sur Londres que les populations affamées de l'Angleterre pourraient diriger leurs tentatives de rébellion; elles n'ignorent pas qu'elles y trouveraient une prompte et sévère répression. Les riches n'aiment guère seconder les insurrections de la misère.

Au milieu de ces difficultés et de ces malheurs, l'Angleterre est en même temps affligée de je ne sais quelle abominable manie de régicide. Des êtres abjects, sans aucune vue politique, pour satisfaire une atroce fantaisie, prennent pour but de leurs tentatives une jeune femme, une reine dont la mort serait sans doute un malheur, mais n'altérerait en rien les conditions du pays. Pauvre nature humaine!

Rien ne transpire encore des négociations de l'Angleterre avec l'Amérique. Les questions à régler sont difficiles et nombreuses. Il ne faut pas s'étonner que les négociateurs ne tombent pas d'accord dans les premières conférences. Heureusement la paix est également nécessaire aux deux états; heureusement encore les concessions réciproques sont d'autant plus faciles que, s'il est des points sur lesquels le droit des États-Unis est évident, il en est

aussi où le droit de l'Angleterre ne paraît pas contestable. L'Angleterre renoncera sans doute à toute prétention relative au droit de visite. Les États-Unis, de leur côté, pourraient-ils réclamer sérieusement l'*extradition* des esclaves de *la Créole?* Les deux prétentions sont également exorbitantes et contraires aux principes du droit international.

Buénos-Ayres est devenu le théâtre de crimes effroyables. Les *fédéralistes* égorgent impunément leurs adversaires politiques, les *unitaires*. Le gouvernement est spectateur impassible de ces atrocités. Quel pays! quels hommes! Peut-on sérieusement voir là un gouvernement? Le désordre n'y est pas un accident, un malheur passager; c'est l'état habituel du pays. C'est une guerre civile, atroce et permanente. En attendant, des Français se trouvent au milieu de ces horreurs. Nous aimons à penser que notre gouvernement aura pris toutes les mesures nécessaires pour que la protection de la France ne manque pas à nos compatriotes.

Les succès de nos armes en Afrique deviennent de plus en plus brillans et décisifs. Le fait éclatant du colonel Korte, de la division Changarnier, aura un grand retentissement dans toutes les provinces de l'Algérie. L'effet politique et moral en sera excellent. Les Arabes croient avant tout à la force. On est légitime à leurs yeux lorsqu'on est puissant. De nouvelles tribus ont encore fait leur soumission. Nos marchés s'approvisionnent; le prix des denrées baisse tous les jours; les routes deviennent sûres, les communications faciles; bref, il est juste de le reconnaître et d'en remercier notre vaillante armée, l'aspect de l'Algérie est tout autre qu'il n'était il y a un an. On peut dire aujourd'hui que nous possédons l'Algérie, et qu'une population africaine obéit aux lois de la France. Ne ralentissons pas toutefois nos efforts. Si l'édifice est fondé, n'oublions pas que les fondemens sont d'hier, que le temps, la persévérance et la bonne administration peuvent seuls les consolider et les étendre. Il faut bien rappeler que dans plus d'un pays nous avions débuté par de brillans succès, mais que plus d'une fois les abus de pouvoir et la mauvaise administration ont refoulé dans le cœur des populations conquises les sentimens d'affection et les sympathies qu'elles avaient d'abord laissé éclater. Au surplus, nous nous plaisons à rendre justice à M. Bugeaud; comme général et comme administrateur, il a bien mérité de son pays.

V. DE MARS.

e-
s-
es
et

es
r-
s!
un
re
eu
is
ue

ns
r,
fet
e.
nt
n-
ns
te
ut
ri-
s.
le
o-
ns
oir
n-
rd
d;